histoire

Mémoires d'un maître-espion du Mossad

L'espion au champagne

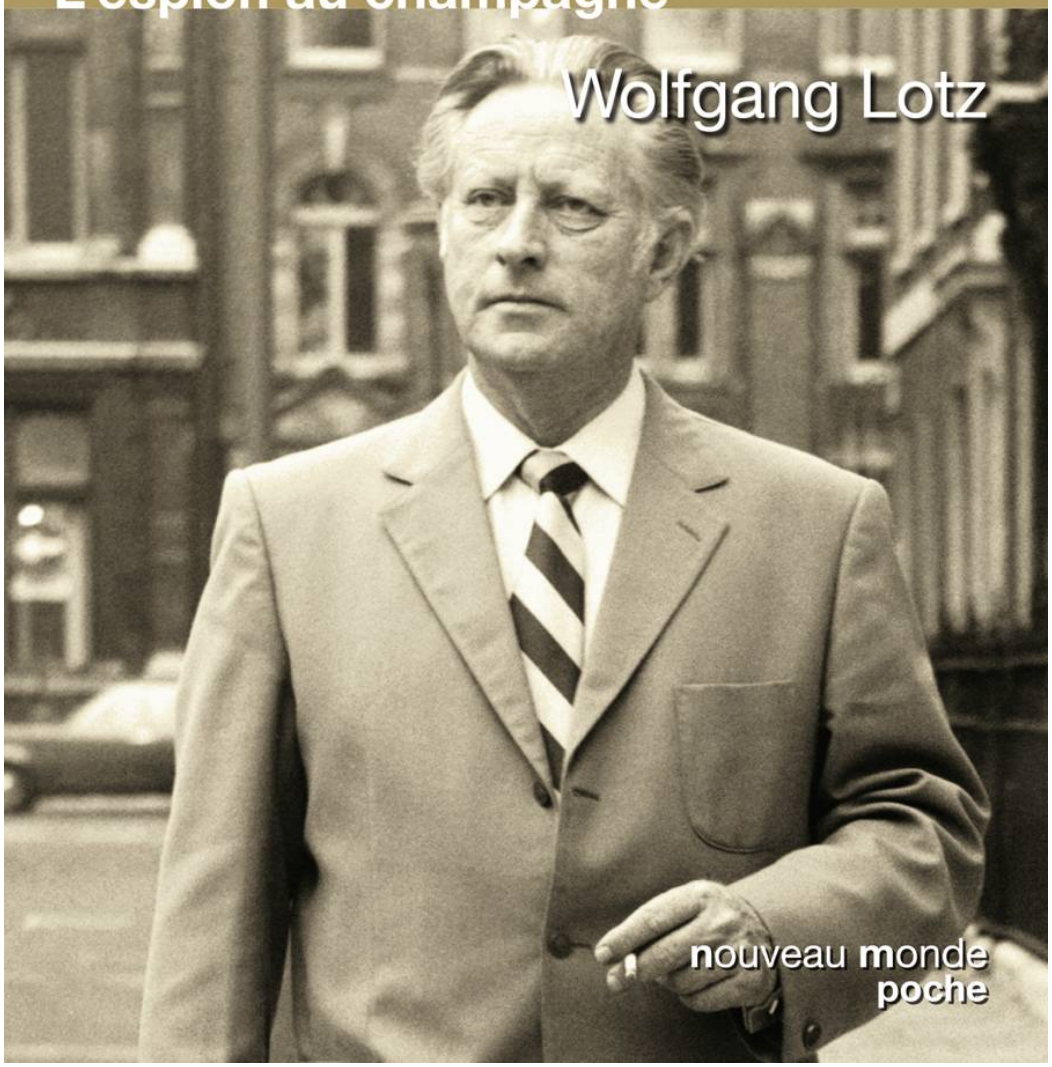
Wolfgang Lotz

nouveau monde poche

histoire

Mémoires d'un maître-espion du Mossad

L'espion au champagne



Wolfgang Lotz

nouveau monde poche

L’ESPION
AU CHAMPAGNE

WOLFGANG LOTZ

L'ESPION AU CHAMPAGNE

Le maître des agents du Renseignement d'Israël raconte son histoire

traduit de l'anglais par Paule et Raymond Olcina

nouveau **m**onde éditions

Dans la collection Poche-Histoire

David Alvarez, *Les Espions du Vatican*
Jean-Marc Berlière/René Lévy, *Histoire des polices en France*
Éric Branca/Arnaud Folch, *Histoire secrète de la droite*
Édouard Calic, *Himmler*
Jacques Delarue, *Histoire de la Gestapo*
Éric Denécé, *Histoire secrète des forces spéciales*
Yvonnick Denoël, *Histoire secrète du XX^e siècle*
Albert Desbiens, *Histoire des États-Unis*
Jean Deuve, *Stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*
Roger Faligot, *Les Services secrets chinois de Mao à nos jours*
Paul-Marie de la Gorce, *De Gaulle*, tome I et tome II
Sébastien Laurent, dir., *Les espions français parlent*
Georges Lefebvre, *Napoléon*
Thierry Lentz, *L'Assassinat de John F. Kennedy*
Constantin Melnik, *De Gaulle, les services secrets et l'Algérie*
Paul Paillole, *Notre Espion chez Hitler*
Patrick Pesnot/M. X, *Les Espions russes de Staline à Poutine*
Patrick Pesnot/M. X, *Morts suspectes sous la V^e République*
Patrick Pesnot/M. X, *Les Grands Espions du XX^e siècle*
Erwin Rommel, *La Guerre sans haine – Carnets*
Philippe Valode, *Hitler et les sociétés secrètes*
Philippe Valode, *Les Hommes de Pétain*

© Wolfgang Lotz, 1972
Malgré nos efforts, nous n'avons pu à ce jour retrouver les ayants droit de l'auteur. Le cas échéant, ils pourront se manifester auprès de notre comptabilité.
Traduction française : Ed. Robert Laffont, S.A., 1973
© Nouveau Monde éditions, 2014
21, square St Charles – 75012 Paris

ISBN : 978-2-36583-869-6
Dépôt légal : janvier 2014
Imprimé en Italie par Grafica Veneta

à Waltraud

INTRODUCTION

C’est sans doute une des plus audacieuses opérations du Mossad pendant la guerre froide : implanter au cœur de l’appareil sécuritaire égyptien sous Nasser un faux officier nazi, à une époque où ceux-ci étaient toujours les bienvenus en Égypte. Et surtout obtenir des informations aussi précises qu’inestimables, dans l’optique d’un conflit que l’on sait inévitable et qui interviendra en 1967, sur les forces militaires et les armes secrètes développées par des ingénieurs allemands.

Le mot arabe pour désigner les services secrets, *al-mukhabarat*, évoque une réalité bien plus large qu’en Occident : tout à la fois police secrète, service de renseignement, force antiterroriste, etc. Les Mukhabarat sont une épine dorsale des régimes arabes autoritaires ; ils évoquent pour beaucoup la terreur, les tortures et les exécutions sommaires. Leur férocité est proportionnelle à la dureté de régimes qui ne doivent rien, ou peu, au soutien démocratique. S’il existe une littérature importante traitant des services secrets occidentaux, russes, israéliens et même chinois, peu de travaux existent en revanche sur ces Mukhabarat qui ne laissent à personne ou presque l’occasion de témoigner sur eux ou de les étudier de près[1]. Contrairement à ce que laissent penser les histoires glorieuses du Mossad, le Mukhabarat égyptien des années 1950-1960, omniprésent dans chaque recoin de la société, n’a rien d’un amateur et les risques encourus par Wolfgang Lotz n’ont d’égal que son culot.

À titre d’exemple, voici un incident qui défraie la chronique en 1964 : en novembre, à l’aéroport italien de Fiumicino, des bagagistes en train de charger des malles dans un avion de l’United Arab Airlines entendent appeler à l’aide. Ils découvrent l’origine du cri dans l’une d’entre elles : un homme attaché à une chaise, la tête calée dans un casque et visiblement drogué pour le voyage. Son nom est Mordechai Luk ; c’est un Juif marocain qui a émigré en Israël en 1949. En 1961, il est capturé par les services égyptiens à Gaza, recruté de force comme espion et envoyé en Italie. Ne donnant pas satisfaction, il est tout simplement renvoyé au Caire par ses officiers traitants dans une valise[2] ! Preuve que le Mossad n’a pas, à

l’époque, le monopole des coups d’audace, et qu’il doit compter avec son adversaire égyptien.

Juif allemand au physique de « bon aryen », Wolfgang Lotz est envoyé par le Mossad au Caire sous couverture d’un riche ancien officier de l’Afrika Korps venu ouvrir un élevage de chevaux. Contre toute règle de sécurité élémentaire, il fait bientôt venir à ses côtés sa jeune épouse allemande, qui connaît sa véritable activité. À la suite d’un quiproquo, le Mukhabarat égyptien le confond avec un ex-officier SS, ce qui ne fait que renforcer son prestige aux yeux des officiers supérieurs égyptiens qui le cooptent dans leurs cercles privés. Il est dès lors aux premières loges pour recueillir, à l’occasion de soirées arrosées au champagne, les informations qu’attend Israël sur les forces et faiblesses de l’armée égyptienne et l’avancement des projets de missiles à longue portée que des ingénieurs allemands élaborent pour le régime de Nasser. La masse d’informations recueillies fait de lui, selon l’historien britannique Owen Sirrs, « l’un des espions les plus productifs du siècle ».

L’audace paie parfois, mais une telle opération ne pouvait rester éternellement impunie : grâce à du matériel de détection radio fourni par les Soviétiques, le Mukhabarat finit par repérer les communications de l’espion et le localise en février 1965. Il est arrêté, de même que plusieurs généraux qui l’ont imprudemment renseigné, et échappe de peu à la peine capitale en feignant de coopérer avec les autorités. Après la victoire éclair de l’armée israélienne contre l’armée égyptienne en 1967, Wolfgang et son épouse sont libérés et retournent mener une vie beaucoup moins mondaine en Israël.

Yvonnick Denoël

Note(s) :

1. À signaler : le récent *A History of the Egyptian Intelligence Service* de Owen L. Sirrs, Routledge, 2010.
2. Une anecdote qui a inspiré le film de Georges Lautner, *La Valise* (1972).

PRÉFACE

Voici l'histoire authentique de ma vie d'agent secret israélien en Égypte. Je rapporte ici les faits exacts, contrairement aux nombreux récits tendancieux, exagérés, qu'ont pu répandre la presse mondiale et d'autres moyens de grande diffusion. Évidemment, je dois passer sous silence des détails encore classés Secrets d'État ; par ailleurs, je donne des noms d'emprunt à quelques personnages, des amis ou des innocents à qui je ne veux pas nuire. Ces réserves faites, je n'altère rien de ce qui touche à mes activités et aux expériences vécues. Je cite, parfois, un extrait de la procédure engagée contre moi afin de souligner l'ampleur de certains événements ; de même, j'inclus dans mon texte des articles de journaux, des lettres ou documents susceptibles d'éclairer certains aspects de mes opérations.

Je saisis cette occasion pour remercier mes éditeurs et, plus particulièrement, Anthony Masters ainsi que Jeremy Robson, de leur aide sans réticence à la préparation de mon manuscrit pour sa mise sous presse.

Wolfgang LOTZ
Tel-Aviv, 1972.

CHAPITRE PREMIER : LA FORMATION D'UN ESPION

« Herr Lotz, la Cour vous reconnaît coupable des crimes dont vous êtes accusé. Elle vous déclare coupable d'actes continus et répétés d'espionnage et de sabotage commis au bénéfice d'Israël et dirigés contre la République arabe unie… Crimes punis de mort… Frau Lotz, la Cour vous reconnaît… »

Je m'éveillai en sueur et sautai à bas de mon lit. Le soleil brillait derrière les persiennes et, au loin, montait la rumeur des voitures filant vers Tel-Aviv. Il était plus tard que je ne le pensais car, déjà, sur la terrasse, Waltraud dégustait son café en lisant le quotidien du matin. Elle me montra le grand titre *Mariage d'espions* et, au-dessous, la photo. On m'y voyait, en costume sombre, tenant l'un des montants du dais de mariage, près du Premier ministre, Golda Meir, et de l'épousée qu'elle venait de conduire à l'autel, Marcelle Ninio, souriante, heureuse. Comme tout cela semblait loin, très loin du Caire, de notre arrestation, de ces autres titres de journaux où, des semaines durant, avaient flamboyé les détails les plus spectaculaires de notre procès public.

Tout au long de ce procès, qui commença le 27 juillet 1965 et se poursuivit pendant près d'un mois, je m'affirmai de nationalité allemande et déclarai qu'en tant que tel j'avais été approché par les services secrets israéliens afin de me livrer à des opérations d'espionnage pour leur compte, laissant entendre que, seules, des raisons purement financières m'y avaient décidé. En fait, j'estimais ma couverture à toute épreuve, car si j'avais bien quitté l'Allemagne en 1933 pour m'installer en Palestine et si j'étais citoyen israélien, je n'en avais pas moins conservé la double nationalité et mes papiers d'identité allemands étaient d'une authenticité absolue.

Je suis né à Mannheim, en 1921. Mon père, Hans, après avoir dirigé un théâtre à Berlin, devait, par la suite, être nommé directeur du Théâtre d'État de Hambourg. Ma mère, Hélène, était une actrice. J'héritai donc de l'un et de l'autre quelques facilités à jouer la comédie, ce qui allait se révéler un atout d'une importance vitale dans mon métier, en Égypte où, déployant une espèce de charme plein d'emphase, de redondance, me montrant excellent conteur et bon mime, je m'installai dans le rôle d'un homme riche,

charmant, généreux, doué d'un sens de l'humour toujours en éveil et, surtout, possédant d'excellentes relations dans la meilleure société.

Avec une mère juive et un père gentil, tous deux assez indifférents en matière de religion, je ne fus pas circoncis, particularité grosse de conséquence puisqu'elle renforcerait la vraisemblance de ma couverture et, en fin de compte, me sauverait la vie. Je passai mon enfance à Berlin où, en 1931, je commençai mes études secondaires au Mommsen Gymnasium. Peu après mon entrée dans ce lycée, mes parents divorcèrent et mon père mourut. En 1933, ma mère émigra en Palestine et m'emmena avec elle. Elle nous savait, aussi bien moi qu'elle-même, sans avenir dans une Allemagne où les nazis venaient de prendre le pouvoir. Comme pour tant d'immigrants européens, l'adaptation à sa nouvelle existence fut très dure pour cette Berlinoise brutalement transplantée d'un milieu raffiné, plein de vie, dans une terre semi-désertique, un pays sous-développé auquel il fallait des pionniers. Ma mère ne parlait pas l'hébreu et ne connaissait personne. Elle dut surmonter bien des difficultés avant de trouver du travail et d'entrer, comme actrice, dans la troupe du Théâtre Habimali. Je n'avais que douze ans et, pour moi, l'intégration était bien plus facile. Je repris mes études dans une école d'agriculture, à Ben Shemen, où s'éveilla en moi cet amour pour les chevaux qui, je l'ignorais alors, allait jouer un si grand rôle dans ma vie.

Avec les années, la tension croissait entre Arabes et Juifs. En 1937, à seize ans, je m'enrôlai dans la Haganah, l'armée clandestine de la communauté juive de Palestine. À l'époque, Ben Shemen se trouvait cerné par les villes et les villages arabes et l'on ne pouvait y parvenir que dans un car blindé, circulant sous bonne escorte. Convoyer ce véhicule (et ses cargaisons, illégales, d'armes), assurer la protection de Ben Shemen et de ses environs, en général en patrouilles montées, telles étaient alors nos tâches.

Quand la Seconde Guerre mondiale éclata, je falsifiai ma date de naissance et m'engageai dans l'armée britannique. Après mes classes, dans les commandos, très vite, on m'envoya en Égypte. Les Anglais s'étaient rapidement rendu compte de l'avantage que présentaient pour eux mes connaissances linguistiques. Outre l'hébreu, je parlais leur langue, l'arabe et l'allemand. Je servis donc en Afrique du Nord pendant toute la durée des hostilités et, à l'armistice, je retournai en Palestine avec le grade de sergent-chef et un surnom : Rusty (le Rouillé) que m'avait valu la superbe

moustache roussâtre, en guidon de vélo, que je portais alors. Démobilisé, j'entrai aux services administratifs de la *Haïfa Oil Refineries* et j'acquis peu à peu un éventail de compétences qui n'avaient rien à voir avec celles attendues d'un employé de société pétrolière. Je faisais, en effet, du trafic d'armes pour le compte de la Haganah et c'est ainsi que je commençai l'expérience d'une double vie.

Cette existence dura trois ans, jusqu'à la guerre déclenchée par les pays arabes pour empêcher la fondation d'Israël, en 1948. Je pris aussitôt ma place dans les unités combattantes ; on me nomma lieutenant et l'on me confia le commandement d'une compagnie formée d'immigrants qui n'avaient qu'un entraînement sommaire. Ces hommes participèrent néanmoins aux violentes escarmouches dont la région de Latrun fut le théâtre quand, au sud de ce village, nous livrions bataille pour ouvrir ce que l'on appela « la route de Birmanie», afin de rétablir les communications avec Jérusalem dont l'accès nous était interdit par les canons jordaniens. Lorsque les combats cessèrent, l'État indépendant d'Israël était une réalité. Je ne savais plus trop bien ce que je pourrais faire dans la vie civile et je m'étais tant accoutumé au métier des armes, que je restai dans l'armée, d'abord officier dans les unités de combat, puis à la formation des recrues. Je fis la campagne de Suez avec le grade de commandant et j'avais sous mes ordres une compagnie dans une brigade d'infanterie qui s'empara de la ville de Rafah, dans le Néguev.

Mais je prenais de l'âge et, de plus en plus, je m'enfonçais dans la routine de fonctions administratives. Au cours des vingt années qui venaient de s'écouler, je m'étais marié deux fois et, les deux fois, j'avais divorcé. C'est alors que la vie commençait à me paraître terne, insipide, que les services secrets israéliens prirent contact avec moi. J'en restais stupéfait, m'interrogeant longuement sur mes aptitudes au travail qui m'attendait. Avant de me décider, j'allais demander l'avis d'un ami intime qui occupait un poste élevé dans le Renseignement. Il ne répondit pas directement à ma question.

— Si j'en crois mon expérience, me dit-il, de deux choses l'une : ou bien tu rentreras chez toi dans quelques semaines en te disant que tu ne peux pas supporter la tension nerveuse qu'entraîne un tel métier ; ou bien, très vite, tu te trouveras là-dedans comme un poisson dans l'eau.

Ce fut le second terme de l'alternative qui se vérifia. J'ai compris par la suite que ce n'est pas par hasard que les services secrets ont jeté leur dévolu sur moi pour cette mission d'espionnage ; au contraire, ce choix montre bien la perspicacité de leurs chefs.

Tout d'abord, bien que demi-juif, j'avais prouvé mon patriotisme et mon aptitude à servir mon pays ; par ailleurs, mes origines allemandes me collaient à la peau et je passais aisément pour un Germain. Aspect — blond et massif — gestes, expressions, j'avais tout du Teuton et jusqu'à ma capacité d'absorption d'alcool qui faisait de moi l'épitomé de l'ex-officier de la Wehrmacht. Si on ajoute à cela les dons d'acteur hérités de mes parents, je réunissais un faisceau de caractéristiques qui rendait ma désignation très logique. J'obéirais aux ordres, je ne perdrais sans doute pas aisément mon sang-froid devant un risque, une tentative d'intimidation, enfin, les fâcheuses situations dans lesquelles je me trouverais ne m'amèneraient certainement pas à me poser de dangereux cas de conscience.

Ma formation commença, intensive, épuisante, mais elle portait en elle une fascination étrange, quelque peu menaçante, car mon infiltration en Égypte se préparait comme une campagne militaire soigneusement et rationnellement élaborée. Tout d'abord, il me fallut comprendre de bout en bout les détours compliqués qui faisaient l'ironie de la situation politique égyptienne. Certes, celle-ci apparaissait dans toute sa clarté après un séjour de quelques semaines tout au plus, dans le pays. Mais je n'en étais pas encore là et, au début de mon entraînement, je devais me contenter d'apprendre, presque par cœur, les nombreux détails dont la connaissance orienterait mes recherches et me permettrait de découvrir les renseignements intéressant les Israéliens.

Un pacifique coup d'État avait permis à Gamal Abdel Nasser de prendre le pouvoir, le 22 juin 1952. Je me souviens encore de ma stupéfaction en apprenant avec quelle facilité la monarchie décadente de Farouk avait été renversée par un putsch, certes bien préparé, mais fort mal exécuté. Par exemple, les conjurés n'avaient pas coupé les communications, comme prévu, car l'officier supérieur chargé de cette tâche se trouvait au cinéma quand parvint chez lui le signal de l'action ; Nasser, allant prendre le contrôle de toute l'affaire, au moment critique, fut arrêté et retenu par la police tout simplement parce que les feux arrière de sa voiture ne

fonctionnaient pas ; puis, il le fut une seconde fois, par ses propres hommes, ce coup-ci. La confusion et le chaos firent de cette nuit un cauchemar pour tous, mais le lendemain matin, Ali Sabri allait annoncer à Jefferson Caffery, le représentant des États-Unis au Caire, que sans une goutte de sang versée, l'Égypte était devenue une république ; Farouk déposé, Néguib avait été élu président et Nasser nommé Premier ministre. Ali Sabri informait également l'ambassadeur que le nouveau régime souhaitait continuer d'entretenir des relations cordiales avec les États-Unis.

En surface, tout semblait pour le mieux, malgré le gouffre qui séparait la classe dirigeante du peuple. Néguib et Nasser, à la tête de l'État, bénéficiaient de la sympathie de tous, tant Farouk faisait l'unanimité contre lui et laissait le pays dans une situation économique lamentable. Les nouveaux maîtres promettaient une remise en ordre de l'économie, l'amélioration du sort des paysans par une réforme agraire et, raisonnables, ils se gardaient de toute déclaration agressive à l'égard d'Israël. Les Américains se tenaient donc dans une expectative bienveillante vis-à-vis de la nouvelle équipe, lui laissant le temps d'affermir son pouvoir. En fait, ils répugnaient surtout à promouvoir ou soutenir un système incohérent comme celui qui sévissait en Syrie où des juntes militaires interchangeables et des dirigeants dénués de tout scrupule provoquaient des coups d'État en chapelet. En Égypte, sous le règne de Farouk, déjà, l'infiltration d'éléments communistes se faisait, active, et si le P.C. n'avait pas de représentation politique, comme les Frères musulmans, il n'en menait pas moins une propagande dynamique pour une action révolutionnaire et un bouleversement des structures sociales et économiques qu'il annonçait proches. L'Égypte n'était d'ailleurs pas le seul pays arabe, et de loin, qui souffrît de graves désordres dans son économie et de troubles sociaux, malgré l'aide que leur apportaient les États-Unis et l'U.R.S.S. Les monarques, décadents, chancelaient sur leurs trônes et les révolutionnaires se montraient ineptes. Un pouvoir énergique, solide, sur les bords du Nil présentait tous les avantages, dans l'esprit des Américains ; tout d'abord, il serait un exemple de stabilité pour toutes ces factions versatiles, et puis il constituerait la pierre angulaire de la future République que arabe unie pro-occidentale telle qu'il la fallait dans cette partie du monde.

Il ne fait aucun doute que Nasser avait hérité d'une situation économique incroyablement difficile et il ne disposait guère de concours prometteurs

parmi les siens pour y remédier. Dans l'ensemble, le peuple égyptien manquait totalement de patriotisme ; paysans et ouvriers, en particulier, indifférents, apathiques, se considéraient eux-mêmes comme des citoyens de seconde zone. Mais le mal le plus terrible et le plus profondément enraciné dont souffrait le pays était la corruption. Le bakchich faisait partie intégrante des mœurs et l'argent changeait si vite de main que bien peu de gens avaient scrupule à écarter ce qui n'était même plus une tentation, tant la concussion était devenue un élément naturel du système d'administration. Les services secrets israéliens avaient compris quel avantage je pouvais tirer de cette faiblesse.

Au début, l'Égypte vit des sauveurs dans les dirigeants de la révolution, car sous le règne de Farouk, l'aristocratie avait accumulé contre elle autant de haine qu'elle inspirait de crainte. Cependant, malgré ses tentatives pour améliorer le sort du peuple, Nasser, pour édifier un État, dut mener une politique où la répression tenait une large part. Les mesures coercitives — sanctions, persécutions, internements administratifs — pour délit d'opinion se multiplièrent sur une vaste échelle et furent amèrement ressenties par l'ensemble de la population.

Durant les premières années de sa dictature, Nasser adopta une attitude de modération en ce qui concerne le problème brûlant d'Israël. Mais, au fil du temps, sa politique se durcit. Une série de raids terroristes lancés à partir de la bande de Gaza contre le territoire israélien, les tentatives de plus en plus précises d'asphyxie de l'économie de l'État juif (mesures de rétorsion contre les entreprises étrangères travaillant avec celui-ci ; interdiction du passage dans le canal de Suez non seulement des bâtiments israéliens mais encore des navires transportant des marchandises à destination d'Israël ; enfin, blocus du détroit de Tiran) aboutirent à la campagne de Suez, en 1956, campagne qui, pour l'Égypte fut un désastre. Les séquelles de cette défaite se firent sentir également en Jordanie et en Syrie qui connurent une période de troubles jusqu'en février 1958, date à laquelle fut scellée entre le Caire et Damas l'union éphémère qui donnait naissance à la République arabe unie. Nasser se trouvait alors à l'apogée de sa puissance, mais en Égypte les prisons regorgeaient de prisonniers politiques car se succédaient sans désemparer arrestations en masse, décisions d'internement administratif et procès spectaculaires montés de toutes pièces pour les

besoins de la propagande. Nasser, l'homme du peuple, était devenu un despote.

Entre-temps, la situation des Juifs en Égypte n'avait cessé d'empirer, ce qui me donnait une raison supplémentaire pour accepter la mission qu'on me proposait et aller défier le régime chez lui. Durant des siècles, on n'avait connu pratiquement aucune friction entre Juifs et Musulmans qui vivaient côte à côte dans un pays qui ignorait l'antisémitisme. Commerçants et industriels arabes manifestaient une grande considération pour les Juifs qui avaient également la réputation d'être excellents patrons. Ils veillaient sur leurs employés et les soignaient en cas de maladie. En fait, comme les meilleurs pachas, ils respectaient, vis-à-vis de ceux qui dépendaient d'eux pour leur subsistance, les devoirs moraux que leur imposaient des rapports de caractère féodal. Ainsi, dans de nombreuses familles juives c'eût été déroger à une tradition transmise depuis des générations que d'abandonner à leur sort de vieux serviteurs trop âgés pour travailler encore. La communauté juive comptait une forte proportion de bijoutiers-orfèvres, nombre de commerçants et, pour le reste, surtout des membres de professions libérales. Elle jouait son rôle sans à-coups dans la vie sociale et économique du pays où, pourtant, contrairement à ce qui se passait en Europe, les Juifs se voyaient cantonnés dans les postes subalternes de la fonction publique. Mais cette manifestation de défiance à leur égard ne leur paraissait pas avoir un caractère racial. C'était une tradition si ancienne que personne n'y prêtait attention, à l'exception des intellectuels les plus libéraux de la communauté qui en contestaient le bien-fondé.

Cet état de choses eût pu continuer longtemps si, en 1954, Nasser n'avait lancé une campagne antisémite qui, au début, n'avait qu'un but : remplir facilement les coffres de l'État. On commença donc par séquestrer les propriétés et les biens des Juifs. Les anciens nazis passés au service du Raïs se montraient impatients de détruire l'influence des Juifs égyptiens et poussaient à la roue. On échafauda un plan étalé sur cinq ans pour ne pas attirer trop vite l'attention sur le caractère racial de l'opération qui, dans ses grandes lignes, devait aboutir à la confiscation totale des avoirs juifs, espèces, biens mobiliers et immobiliers, à la nationalisation de leurs entreprises et au licenciement de tous les Juifs employés dans le secteur public ou privé. Entre deux mille et deux mille cinq cents d'entre eux, de sexe masculin, étaient arrêtés, internés durant quelques mois, puis libérés.

Par chance pour la population israélite, à l'époque, les Égyptiens entretenaient des relations particulièrement bonnes avec les Américains, en sorte que les persécutions se firent moins systématiques et moins barbares que si la pression des nazis ou l'influence des Soviétiques s'était exercée seule, sans contrepartie.

Quelque cent mille Juifs vivaient alors en Égypte, mais, on s'en doute, un grand nombre de jeunes émigrèrent, soit en Israël, soit en Europe, dès qu'entrèrent en vigueur les premières mesures. Les plus âgés et les plus riches ne pouvaient se résigner à quitter un pays qu'ils considéraient comme leur patrie. Durant deux ans, ils subirent les avanies de plus en plus dures que leur infligeait Nasser, refusant de lâcher pied. Mais, en 1956, quand s'ouvrirent les hostilités entre l'Égypte et Israël, on les emprisonna pratiquement tous, tandis que les Juifs d'origine européenne étaient chassés et leurs biens mis sous séquestre. En 1957, les prisonniers, après une année de vie misérable dans les prisons et les camps où on les battait, les torturait continuellement, furent libérés et invités à quitter, eux aussi, le pays, car on ne répondait plus de leur sécurité.

Tout en m'entraînant et en assimilant des masses d'informations sur l'Égypte, je me mis également au courant des activités de certains des ex-nazis appelés par Nasser, essentiellement, au début, pour réorganiser son armée.

Toutes ces tâches menées à bien, j'entrepris de me doter de la couverture la plus convaincante possible. Pour ironique que ce fût, je dus me rendre à l'évidence que le mieux que j'avais à faire était de redevenir allemand et je reconstituai mon passé ainsi : Je n'avais pas quitté l'Allemagne en 1933 ; resté à Berlin, élève du Mommsen Gymnasium, après mes examens de fin d'études, j'avais rejoint l'Afrika Korps de Rommel où j'avais combattu dans la 115^{e} division, jusqu'à la fin de la guerre. Pareils « états de service » me convenaient admirablement, car, sous-officier dans la VIII^{e} armée britannique, j'avais participé aux interrogatoires de prisonniers de guerre allemands de ce corps et je connaissais donc une multitude de détails (unités, noms de leurs officiers etc.) qui me permettraient d'étayer de faits précis mon histoire, si besoin était.

À la fin des hostilités, je m'étais exilé en Australie où j'étais resté onze ans, faisant fortune comme éleveur de chevaux et propriétaire d'une écurie

de courses. Puis, le mal du pays m'avait ramené en Allemagne. Je devais quitter ma prétendue patrie un an plus tard pour le Caire.

Pour donner corps à ce scénario, je devais commencer par retourner à Berlin, m'y domicilier et déclarer aux autorités que, fatigué d'Israël, je désirais recouvrer la citoyenneté allemande. Évidemment, tout comme mes supérieurs, je me rendais très bien compte par où péchait ma fable : il suffirait de vérifier les registres d'état civil allemands et de remonter assez loin dans le passé pour découvrir le pot aux roses. Mais toute couverture a sa faille. Une autre solution était d'opérer sous un faux nom. Après avoir pesé le pour et le contre, nous décidâmes que l'avantage présenté par d'authentiques pièces d'identité l'emportait de loin sur les risques courus et c'est ainsi que je fus l'un des rares agents secrets à avoir travaillé sous son véritable nom et avec ses vrais papiers.

Pour brouiller les pistes et décourager toute enquête éventuelle, il me faudrait, en Allemagne, changer constamment d'adresse et si l'on jugeait nécessaire un séjour d'un an là-bas, c'était uniquement pour que je puisse me retremper dans l'atmosphère du pays, me familiariser avec le décor et me sentir à l'aise dans la peau d'un bon Allemand.

Enfin, avant d'embarquer pour l'Europe, j'appris ma leçon la plus utile, la plus importante : ce qu'étaient les services secrets égyptiens, leur organisation et la réalité que cachait leur structure administrative. Dès le début du régime nassérien, le Renseignement avait déjà atteint des proportions aberrantes et, depuis, l'escalade n'avait cessé, à un rythme inimaginable, si bien que les services étaient atteints de gigantisme. En gros, les S.R. de l'armée s'occupaient surtout de la reconnaissance terrestre ou aérienne des objectifs strictement militaires. La véritable machine d'espionnage et de contre-espionnage se partageait en deux grands services, eux-mêmes subdivisés en nombre de bureaux, de sections. Le plus important de ces services était, de loin, le *Mohabbarat-El-Amma* plus familièrement appelé G.I.A. par apparentement à un homologue étranger célèbre et qui se traduisait en anglais par *General Intelligence Agency* (Service du Renseignement général). Le second, *Mabahes-El-Amma*, était la police secrète.

Le G.I.A. dépendait directement du président Nasser et il avait des pouvoirs pratiquement illimités. Il était au-dessus des lois ; en fait, il ne demandait mandat à personne et ne rendait compte à aucune autorité

constituée de ses actes ; il arrêtait, torturait, terrorisait, tuait, s'appropriait les biens de qui bon lui semblait, en toute impunité, et il ne s'en privait guère. On ne lui connaissait pas de domaine d'action clairement défini ; il menait aussi bien des missions d'espionnage que de contre-espionnage et, dans de nombreux cas, il se mêlait de tâches strictement policières.

La police secrète, elle, placée sous la responsabilité directe du ministre de l'Intérieur, cumulait les fonctions dévolues en France à la D.S.T. et aux R.G. : sécurité intérieure, police politique. Elle s'intéressait peu aux enquêtes criminelles proprement dites, lesquelles étaient généralement du ressort de la police en tenue.

Il existait entre les deux grands services une rivalité virulente et une jalousie telles qu'ils refusaient fréquemment de coopérer et même de se communiquer des informations. Souvent ils se sabotaient mutuellement le travail en toute confraternité. Ils disposaient tous deux d'une multitude d'informateurs qui travaillaient gratuitement, sinon bénévolement. En fait, tout domestique, portier, chauffeur de taxi, employé d'hôtel ou de bar, tout commerçant, sans compter les mendiants, était un indicateur ou pouvait le devenir d'un instant à l'autre. S'ils rechignaient à faire rapport sur ceux avec qui ils se trouvaient en contact, ils risquaient fort de se voir supprimer du jour au lendemain permis de travail ou licence de commerce. Pour le moins… C'est dire que G.I.A. et Police Secrète n'avaient aucune difficulté à connaître les faits et gestes de tout résident en Égypte, qu'il fût citoyen du pays ou étranger. Évidemment, les renseignements obtenus par ces canaux ne présentaient pas toujours une grande valeur. La crainte des sanctions incitait des pauvres bougres à inventer des informations qu'ils n'avaient pu recueillir et le système permettait d'assouvir à l'occasion quelque vengeance personnelle sans guère de risque, car les deux polices, opérant selon la même méthode, ne perdaient pas de temps à vérifier d'abord le bien-fondé de la dénonciation. On commençait par arrêter le suspect ; on le torturait pour lui arracher ses aveux et les noms de ses complices ; après, seulement, on procédait à la vérification des faits ; quand on le faisait.

Cette foule de mouchards, « volontaires forcés » pour la plupart, était si nombreuse et donnait une telle ubiquité aux services secrets que je lui donnais lorsque je me trouvais là-bas, le nom *d'œil public*. Avec l'œil, il y avait l'oreille : les tables d'écoute. Tout étranger avait dans son salon, dans

son bureau, sur ses appareils téléphoniques, des micros clandestins. C'en devenait d'une banalité écœurante.

Je me souviens que, peu après mon emménagement dans le premier appartement que je louais, rue Ismaïl-Mohammed, dans le quartier Zamalek, le vice-consul des États-Unis au Caire sonna à ma porte. Il m'expliqua qu'il était le précédent occupant et qu'il venait me rendre une visite de politesse… Tout en parlant, il se dirigea vers le téléphone et me montra le petit microphone dissimulé dans le combiné. Je déconnectai proprement l'engin, mais dès le lendemain matin, un technicien des téléphones se présenta chez moi pour « vérifier mon appareil » et il rebrancha le micro.

Une autre fois, avec mon épouse, nous rendions visite à un excellent ami, Hans Wenckebach, directeur général de la Shell en Égypte. En nous menant au bar, dans le salon de sa luxueuse villa, notre hôte nous pria de garder bouche close un instant, puis il déplaça un grand miroir, sur le mur, derrière le meuble et un microphone apparut. Hans déversa un chapelet d'injures arabes des plus corsées, puis, soulagé, il arracha le mouchard.

— Voilà, dit-il. Maintenant, nous pouvons bavarder tranquillement. Demain, « ils » enverront certainement quelqu'un le réparer.

Durant notre séjour en Égypte, il ne nous fallait jamais oublier ces microphones clandestins et nous étions toujours à rechercher ceux qu'on avait pu installer chez nous. Par surcroît de précautions, nous étions convenus, ma femme et moi, d'un code de conversation dans l'espoir de tromper d'éventuels indiscrets. Ainsi, Israël était devenu la Suisse et nous évoquions l'oncle Otto en parlant des services secrets israéliens ; émettre un message à leur intention se traduisait dans notre jargon par « on va essayer… », ainsi de suite. Quand nous voulions discuter en toute franchise d'un sujet délicat, nous allions converser en plein air, loin de tous et de tout.

Dans le domaine de la police intérieure, les services secrets égyptiens étaient — et restent — les plus actifs et les plus impitoyables du monde ; mais dans celui de l'espionnage, hors des frontières du pays, c'était une autre paire de manches. Ils manquaient d'efficacité et de coordination. Ils comptaient nombre d'unités travaillant en vase clos : l'une d'elle concentrait ses efforts sur Israël, une autre se chargeait de fomenter et d'entretenir la guérilla à Aden, une troisième s'occupait des enlèvements d'agents ennemis, etc. On immobilisait un personnel nombreux et l'on

dépensait des sommes folles à la mise au point de projets à long terme, tel l'assassinat ou le renversement de chefs d'État du monde arabe : des rois — Ibn Séoud et son frère Fayçal, d'Arabie séoudite ; Hussein, de Jordanie ; Hassan, du Maroc ; Idris, de Libye — et le président Bourguiba, de Tunisie. On gaspillait encore plus de temps et d'argent à fomenter des révolutions dans des pays arabes ou en Afrique noire. Néanmoins, nulle part, à l'étranger, la G.I.A. ne déployait une activité comparable à celle qu'elle manifestait en Égypte même ; il est vrai que sans « l'œil public » elle perdait la plupart de ses moyens et ses agents manquaient souvent d'efficacité hors du pays.

Le grenouillage des S.R. n'allait pas tarder à devenir, pour moi, une source constante et ineffable d'amusement. L'Égypte était la terre bénie de l'espionnage et du contre-espionnage. On marchait littéralement sur l'agent secret. Naturellement, l'espèce autochtone grouillait, espionnant l'Égyptien qu'il fût humble, moyen ou de haut vol, du fellah au ministre en passant par tous les degrés de la hiérarchie sociale, politique et militaire ; elle « contre-espionnait » les résidents étrangers et elle trouvait encore le temps d'épier le concurrent du service rival, G.I.A. ou police secrète. Comme si cela ne suffisait pas, une nuée d'agents des puissances occidentales et orientales s'ébattait sur les bords du Nil, surveillant toujours et encore ces malheureux Égyptiens qui n'en pouvaient mais ; pourrissant un peu plus, si cela était possible, une administration déjà corrompue jusqu'à l'os. Il n'est pas un service secret de grande puissance qui, un moment ou l'autre, n'ait pu se considérer comme le patron d'au moins la moitié de la fonction publique. Le Caire et même Alexandrie étaient (et sont encore) de gigantesques souks aux renseignements. Tout le monde y surveillait tout le monde et chacun vendait ou achetait des informations, quand la livraison ne se faisait pas sous la contrainte. Mes ex-compatriotes, les techniciens allemands de l'aviation et de la mise au point des fusées, avaient tous dû être, un jour ou l'autre, invités, choyés, régalés, abreuvés par les hommes de la G.I.A., de la police secrète, du Renseignement militaire, de l'Intelligence Service britannique, et de bien d'autres S.R. Pour ne pas être en reste, les agents se faisaient des politesses et il n'y avait rien d'exceptionnel à voir l'un de ces messieurs de la G.I.A. offrir à déjeuner à un collègue de la C.I.A. et vice versa. La meilleure façon de rencontrer dans la même heure les représentants de la G.I.A., de la C.I.A. et des services secrets israéliens était

de se rendre à la réception d’une haute personnalité du régime. On avait de bonnes chances de les y voir tous trois et quelques confrères d’autres pays par la même occasion.

Tel était le monde dans lequel je m’apprêtais à entrer : une vaste toile d’araignée, un réseau d’intrigues, de menées, de machinations, de manœuvres et de contre-manœuvres, fourmillant d’yeux et d’oreilles auxquels rien de ce que vous pouviez faire ou dire n’échappait. En préparant mon départ pour l’Allemagne, première étape de ma mission au Caire, j’avais une idée assez vague de l’hydre aux têtes multiples que j’allais affronter.

CHAPITRE II : IMPRUDENCE

Je restai un an en Allemagne, afin d'établir ma couverture, jouant le rôle d'un ancien officier de la Wehrmacht, nationaliste bon teint, volontiers critique des mœurs et du gouvernement nouveau de son pays. Après avoir résidé à Berlin, où je m'étais inscrit à un cercle hippique, je séjournai à Munich, changeant fréquemment d'adresse. Fin décembre 1960, le moment me parut opportun de passer à l'exécution de la seconde partie de mon plan. Par la route, je me rendis à Gênes où j'embarquai, avec ma voiture, sur un paquebot italien. J'arrivai six jours après en Égypte où je me faisais passer pour un riche éleveur de chevaux allemand, en voyage touristique.

S'il m'était agréable d'être, enfin, à pied d'œuvre, je souffrais terriblement de la solitude. À l'hôtel Zahra, où j'étais descendu, je me sentais complètement seul, abandonné, misérable. Mais fermement décidé à me secouer, je me mis immédiatement en quête de contacts.

Je n'eus vraiment aucune difficulté à en établir. Je baignais soudain dans une ambiance telle que, vivante illustration du cours intensif que j'avais suivi, il me semblait voir s'animer sous mes yeux une image. Je détectai tout de suite « l'œil public », le petit peuple égyptien sur lequel reposait toute la force de la G.I.A. Il était présent à chaque carrefour, devant chaque porte, chaque boutique, apparemment oisif et aux aguets. Ce regard à la fois multiple et un, faisait partie de la rue cairote, de son tintamarre, de ses cafés pleins de brouhaha, de cris, de bavardages, de ses trottoirs où la foule se bousculait. Toute la ville paraissait ronronner tel un chat, engourdi au soleil, mais le regard vigilant sous la paupière mi-close.

Homme de cheval, tout naturellement mes premières démarches devaient tendre à m'introduire dans un cercle équestre, ce à quoi le directeur du Zahra ne fut que trop heureux de s'employer. Le Club de la Cavalerie, de Gezirah était le plus proche de l'hôtel. C'était aussi le meilleur de la ville ; il réunissait les officiers de cavalerie de l'armée, qui le dirigeaient, mais il était ouvert aux résidents étrangers. Le directeur de l'hôtel tint à m'y conduire lui-même, dans sa propre voiture. Il y fit l'entrée la plus bruyante et la plus ostentatoire possible, puis, mettant pied à terre, il me fit faire le tour du propriétaire. Je pus examiner les animaux, dans leurs stalles, et observer quelques cavaliers au paddock.

Presque tout de suite, un Égyptien en tenue d'équitation, brun de peau, rasé de près, se présenta à moi avec effusion. C'était le général de la police,

Youssef Ali Ghorab, président honoraire du club. Je lui expliquai que j'étais un touriste allemand à peine débarqué au Caire et que, fervent du cheval, amoureux du pur-sang arabe, j'espérais qu'il ne verrait aucun inconvénient à ce que j'admire les magnifiques installations de son cercle et les beaux animaux qui s'y trouvaient en pension. Incidemment, je signalai que j'élevais quelques chevaux, en Allemagne.

Le général fut ravi de faire ma connaissance et après m'avoir fait les honneurs d'une visite détaillée du domaine, il m'invita à prendre un café en sa compagnie. Bientôt des cavaliers égyptiens et des officiers en uniforme nous rejoignirent dans le salon et mon compagnon me les présenta. J'eus du mal à réprimer un sourire quand je l'entendis leur expliquer, en arabe, langue en principe ignorée de moi, que son excellent ami, ici présent, était le plus grand éleveur et le meilleur entraîneur de chevaux de toute l'Allemagne.

Dans le groupe se trouvait une dame que tous appelaient Danny et qui me dit qu'elle serait heureuse de me voir au petit cocktail qu'elle donnait chez elle, ce soir-là. C'est ainsi que je me retrouvai, dans la soirée, chez Mme Wigdane El-Barbary, verre en main, à papoter avec quelques représentants de la bonne société cairote. Les jours suivants, les invitations se multiplièrent et affluèrent d'autant plus que je laissais entendre que je finirais peut-être par m'installer en Égypte.

Chaque jour, je faisais du cheval avec le général Ghorab et nous devînmes bientôt bons amis. Il me persuada d'acheter quelques chevaux et de les mettre en pension au club de la Cavalerie et je me rendis sans trop me faire prier à ses raisons. Peu à peu, on sut autour de nous que j'étais son protégé et le cercle de mes relations influentes grandit.

Je fus régulièrement invité chez le général et j'entrepris de cimenter notre amitié par de petits cadeaux, aussi coûteux qu'inattendus, dont toute la famille comme lui-même bénéficiaient. Les Égyptiens sont vraiment comme des enfants cupides, accapareurs, mais je savais que si je cessais de les combler, ils risquaient fort de se fâcher. Par ailleurs, en échange de mes présents je bénéficiais de l'influence et de l'autorité de Ghorab. Il me présentait à celui-ci, téléphonait à celui-là et j'obtenais pour moi ou pour un autre, permis, licence, recommandation, toutes choses qui servaient parfaitement l'objet de ma présence en Égypte. Youssef Ghorab n'en avait pas moins son code de l'honneur et il ne manquait pas une occasion de me

faire remarquer sa droiture et sa grande honnêteté. Accepter de temps à autre un cadeau d'un ami ou rendre un petit service à celui-ci, n'est-ce pas là, justement un geste d'amitié ? Cela n'avait absolument rien à voir — que Dieu l'en garde ! — avec la concussion. Chaque fois qu'il m'empruntait de l'argent, ce qui lui arrivait parfois, il tenait toujours à me le rendre. Comme je commençais à connaître de plus en plus d'Égyptiens, je me rendais compte qu'il était bien plus intègre que la plupart d'entre eux et, ma foi, j'aimais bien cet homme. Au fil des mois, j'éprouvais du regret, non seulement de devoir l'utiliser comme je le faisais, mais encore à la pensée des risques qu'entraînaient pour lui nos rapports amicaux.

Six mois après, avec une identité et des contacts fermement établis, je retournai en Europe et, à Paris, en un lieu discret, je rencontrai mon patron des S.R. israéliens qui se montra aussi satisfait de mes progrès que de la valeur de ma couverture.

Je lui remis un rapport détaillé de ce que j'avais pu découvrir d'intéressant, avec photos et documents à l'appui et, en échange, je reçus de nouvelles instructions, une grosse somme d'argent et un minuscule émetteur radio d'un modèle nouveau, astucieusement camouflé dans le talon creux d'une botte de cheval. On me donna également deux livres : l'un était le code à utiliser dans nos transmissions, l'autre, un traité sur l'élevage des chevaux dont l'une des pages contenait la clef de ce code. Maintenant j'étais prêt à me mettre sérieusement au travail. J'avais pour objectifs immédiats la localisation des fortifications égyptiennes, l'évaluation des forces armées et du dispositif militaire de Nasser, enfin, je devais mener une enquête sur tout ce qui concernait les experts allemands et autrichiens attendus d'un moment à l'autre par le Caire pour mener à bien ses programmes d'armement en avions et fusées.

Quelques minutes avant 8 heures, au matin du 3 juin 1961, je prenais l'*Orient-Express*, à la gare de l'Est, à Paris. Je m'installais dans un compartiment occupé par une unique voyageuse, grande, blonde, aux yeux bleus, extrêmement jolie et dont la silhouette présentait des courbes qui m'ont toujours laissé rêveur. Elle accueillit avec réserve mes premières tentatives pour engager la conversation, mais comme il n'existe rien de tel que l'ennui d'un long voyage en train pour rapprocher les gens, bientôt nous bavardions avec beaucoup d'animation. J'appris qu'elle se prénommait Waltraud, qu'après avoir obtenu ses diplômes dans une école

hôtelière suisse, elle était devenue attachée de direction dans un grand hôtel de Los Angeles et qu'elle rentrait chez ses parents passer ses vacances à Heilbronn, dans le sud de l'Allemagne. Pour ma part, je lui dis, qu'éleveur de chevaux, je vivais en Égypte, ce qui était presque vrai.

Ces onze heures de chemin de fer avec elle me parurent onze minutes et lorsqu'elle descendit, à Stuttgart, je savais que je devais la revoir coûte que coûte. Quelques jours après, je l'avais tant harcelée d'appels téléphoniques, qu'elle venait à Munich où, durant deux semaines, nous ne nous quittâmes pas. À la fin de ces quinze jours, nous étions éperdument amoureux l'un de l'autre. Dans les circonstances normales, je lui aurais demandé sa main, seulement les circonstances n'avaient rien de normal. J'avais ordre de retourner en Égypte dans les plus brefs délais pour surveiller l'arsenal de Nasser et, dans mon métier, plaisir, vie privée, bonheur, tout s'efface devant le devoir. Je caressai l'idée de téléphoner à mon chef. Mais que lui dirais-je ? S'il voyait un inconvénient à ce que j'emmène au Caire avec moi une demoiselle que je connaissais depuis deux semaines et dont j'étais amoureux fou ? Je savais déjà la réponse. Il aurait eu raison. C'était absurde.

Trois semaines plus tard, je filais sur l'autoroute, en direction de l'Autriche. Le pied au plancher, je roulais à cent-dix kilomètres à l'heure, tout ce que pouvait rendre ma *Volskwagen*. J'avais souvent songé à la remplacer par une voiture plus spacieuse, plus luxueuse ; mais j'avais vu ce que souffraient les moteurs en Égypte, avec l'essence dont l'indice d'octane ne dépassait pas soixante et que l'on vendait sous le nom de *Super-Spécial*, aussi ma robuste petite Coccinelle me convenait-elle parfaitement.

Je jouissais d'autant plus de cette course à travers les montagnes et les prés vallonnés de la Haute-Bavière, que la tête sur mon épaule, fredonnait doucement ma toute nouvelle épouse, Waltraud. Dès que je tentais de réfléchir en toute objectivité aux événements de ces derniers jours, il me fallait bien reconnaître que de toutes mes imprudences passées et présentes, celle-ci était bien la dernière à faire rire mon patron… quand il l'apprendrait. Les péchés capitaux dont un agent secret doit se garder comme de la peste ne manquent pas et moi j'avais trouvé le moyen de succomber au plus mortel de tous. Je jouais un mauvais rôle dans un mauvais roman bourré de clichés. Non seulement j'avais pris femme sans l'autorisation de mes supérieurs, mais encore à leur insu et, pour couronner

le tout, j'avais révélé à mon épouse mon identité et la nature de mes activités ; certes, sans lui donner de détails, mais enfin, elle en savait suffisamment pour connaître le danger qu'elle courait à partager ma vie. Elle l'acceptait ; elle semblait même assez excitée à l'idée d'être mêlée peu ou prou à une histoire d'espionnage. Mais là n'était pas la question. Dieu sait si, tout au long de mon entraînement on m'avait prévenu contre le danger que représentait la femme dans la profession ! Que ne m'avait-on chapitré à ce propos ! En avais-je entendu citer des exemples d'agents imprudents pris à cause de leur compagne ! Il ne s'agissait même pas d'acte de malveillance de la part de celle-ci ; non. Un mot imprudent, une remarque lâchée étourdiment et, en toute innocence, une femme aimante pouvait fort bien vous offrir une cravate de chanvre ou douze balles dans la peau, car les tribunaux des pays arabes aiment assez jouer de la peine de mort. Un peu de détente et de plaisir avec une personne de sexe opposé, c'était une chose ; s'engager comme je venais de le faire c'en était une tout autre J'avais touché au tabou et agi contre toutes les règles, celles de la logique comme du devoir. Je le savais.

Je jetai un coup d'œil à Waltraud qui venait de s'endormir, pelotonnée sur son siège. Je ne doutais pas un instant d'elle et l'avenir allait me donner raison. Tout de même, convoler à la veille d'une mission importante ! Je devais me l'avouer, je n'aurais pu choisir pire moment. Tôt ou tard, mon patron l'apprendrait et je me trouverais dans mes petits souliers. Il me fallait gagner du temps pour le convaincre, qu'en fait, mon mariage faciliterait énormément ma tâche. En effet, un monsieur flanqué de son épouse légitime, bien installé dans la vie familiale, inspirerait autrement confiance qu'un quadragénaire célibataire, trop libre de ses mouvements pour ne pas éveiller les soupçons dans une ville comme le Caire. Il me serait bien plus facile de tenir mon rôle de riche bourgeois oisif et mondain, néanmoins fréquentable par les plus honorables familles égyptiennes, si j'étais nanti d'une respectable et authentique Madame Lotz pour faire les honneurs de ma table et m'accompagner dans les réceptions. C'était l'évidence même. Quand mon chef verrait que tout se passait fort bien et que ma femme constituait un atout supplémentaire dans notre jeu, il accepterait le fait accompli. Du moins, je l'espérais.

Nous vécûmes une partie de notre lune de miel à Vienne où Waltraud qui, de sa vie, n'avait approché un cheval, se prit de passion pour les admirables

étalons de l'École espagnole. Les lacs autrichiens, puis en route pour Venise d'où je devais embarquer pour Alexandrie ; Waltraud, elle, rentrerait en Allemagne afin de régler ses affaires avant de me rejoindre en Égypte, trois semaines après, environ.

Au cours de notre dernière soirée, passée sur la terrasse de l'hôtel Danieli, à contempler le Grand Canal en vidant une bouteille de champagne, je sentais sous la tristesse de Waltraud une angoisse qui n'était pas uniquement due à l'imminence de notre séparation. À la fin, elle ne put se contenir davantage :

— Wolfgang, me dit-elle dans un élan soudain, je sais ; je t'ai promis de ne pas te poser de questions inutiles sur le travail et je comprends très bien que moins j'en saurai moins je courrai de danger. Mais ce que je vais te demander est trop important pour moi. Réponds-moi simplement par oui ou non, c'est tout. Travailles-tu pour un pays du bloc oriental, l'U.R.S.S., l'Allemagne de l'Est ou tout autre ?

— Non ; certainement pas. Pour rien au monde je ne me mettrais au service de l'un de ces États ; jamais.

— Merci ; je te crois, mon chéri. C'est tout ce que je voulais savoir.

— Et si cela était ?

— Je n'aurais rien ajouté, mais tu ne m'aurais plus jamais revue. N'oublie pas, Wolfgang, que je viens d'Allemagne de l'Est, celle qu'on appelle aujourd'hui la République démocratique allemande. Je sais ce qu'est le communisme et si cela avait été pour l'un de ces régimes, malgré tout l'amour que j'ai pour toi, ç'aurait été fini.

— Eh bien, tu peux avoir l'esprit tranquille, maintenant. À la vérité, je travaille pour Israël.

— Israël…

Rêveuse, elle garda un instant le silence, puis :

— Tu sais, je trouve ça assez sympathique. Je suis même contente. À Los Angeles, je connaissais une fille d'Israël. Elle ne cessait de parler de son pays. Elle en était extraordinairement fière. Ça a l'air d'un pays merveilleux. Ne crois-tu pas que l'occasion mérite une autre bouteille de champagne ? Buvons à Israël et au succès de ta… de notre mission, de quelque façon qu'elle s'achève.

Quand le paquebot entra en rade d'Alexandrie, les haut-parleurs du bord aboyèrent :

— Mesdames et Messieurs, nous vous prions de nous prêter un instant attention… Il est formellement interdit de prendre des photos du port d'Alexandrie. Je répète : il est formellement interdit de prendre des photos du port d'Alexandrie. Les contrevenants risquent d'être arrêtés par la police égyptienne et de voir leur appareil confisqué. Mesdames et Messieurs, je vous remercie.

— Cette bonne vieille Égypte ! songeai-je. Me voilà de nouveau chez moi.

Je regardai ma montre : 7 h 14 ; nous en avions encore pour deux bonnes heures de formalités avant d'accoster. Nous aurions tout d'abord la visite du pilote et des autorités du Service de Santé, puis le contrôle des passeports dans l'une des salles à manger. Tout cela se ferait lentement, avec beaucoup de minutie, de conscience professionnelle. Ce ne serait qu'après le dernier coup de tampon sur le dernier passeport que nous pourrions quitter le navire… Pour nous débattre avec le service des douanes. Je priai Dieu pour que Youssef eût reçu mon câble et m'attendît au port. Sa présence se révélerait bougrement utile quand je me trouverais face aux gabelous ; non que j'eusse à m'inquiéter pour quelques bricoles, comme l'émetteur radio, si bien cachées que les douaniers avaient une chance sur mille de les découvrir ; ce qui me turlupinait, c'étaient les cadeaux qui remplissaient au moins huit de mes dix-sept valises, malles et caisses. Je me voyais mal en train d'expliquer à un inspecteur des douanes d'Alexandrie la nécessité pour moi de posséder cinq *mixers* et neuf rasoirs aussi électriques les uns que les autres, douze montres suisses à remontage automatique, trois magnétophones… Entre autres.

Les haut-parleurs hurlaient de nouveau :

— Les passagers débarquant à Alexandrie sont priés de bien vouloir se rendre à la salle à manger de troisième classe pour la vérification des passeports.

Je jetai un coup d'œil par-dessus la lisse ; une vedette à moteur de la police, avec six officiers et plusieurs hommes à bord, approchait à petite vitesse. On lança une échelle de corde et, aidé de deux matelots, le groupe mit pied sur notre pont où l'accueillit le commissaire de bord. Les saluts échangés avaient cette dignité cordiale des professionnels qui jouent leur rôle devant des non-initiés. Je les suivis tous dans la salle à manger. Il y avait là un lieutenant-colonel, un commandant, quatre capitaines, tous sanglés dans l'élégante tenue blanche à dorures de la police du port.

L’uniforme semblait comprendre aussi la peau basanée et la moustache. Les hommes, eux, ensachés dans le treillis d’exercice kaki, d’une propreté douteuse, et chaussés des petites bottes miteuses de l’armée, portaient d’énormes registres : les « listes noires » où étaient rassemblées les identités de tous les indésirables sur le territoire égyptien. Si quelqu’un, à bord, avait son nom sur ces listes, il serait arrêté parce que recherché pour délit politique ou autre, ou bien, dans le meilleur des cas, simplement suspect, il se verrait refoulé sans autre forme de procès. J’espérais bien qu’il ne leur avait pas pris fantaisie, soudain, de coucher mon nom sur l’un de ces gros bouquins.

Sur le pont, des passagers se poussaient aux portes pour essayer d’entrer dans la salle déjà bourrée d’une foule qui transpirait dans une atmosphère à couper au couteau, les appareils d’aération du navire n’arrivant pas à évacuer un air imprégné d’une telle concentration de sueur humaine. Et l’on en avait pour un moment à mijoter dans ce bain de vapeur aigre, car l’opération de contrôle n’était pas des plus rapides.

Un soldat tendait à l’arrivant un formulaire dont il fallait soigneusement remplir les deux exemplaires : nom, prénoms, adresse habituelle, numéro de passeport, nationalité, profession, religion, but du voyage en Égypte, détails sur les précédents séjours, personnes connues, etc.

Ces pages de littérature rédigées, on les confiait avec le sacro-saint passeport au capitaine N° 1 qui lisait le tout, lentement, minutieusement, posait quelques questions pour éclaircir tel ou tel point, puis tamponnait les feuillets et passait le tout au capitaine N° 2 qui, à son tour se plongeait dans la lecture de cette passionnante prose, vérifiait consciencieusement si elle correspondait à celle portée sur le passeport et, cela fait, paraphait les feuilles et transmettait l’ensemble au capitaine N° 3, l’homme aux registres. Celui-ci vrillait un œil inquisiteur dans le regard du malheureux touriste déjà prêt à jurer qu’il n’avait nullement l’intention de voler la pyramide de Chéops, puis il épluchait le passeport de bout en bout, il levait de nouveau les yeux sur l’impétrant, lui demandait son nom, plongeait derechef dans le passeport afin de s’assurer que l’homme n’avait pas menti. Alors, il se tournait vers le capitaine N° 4 et lui demandait de lui donner l’un ou l’autre des gros bouquins. Joignant leurs efforts, les deux officiers ouvraient le livre à la page voulue et deux index diligents filaient concurremment de haut en bas, de bas en haut des colonnes, puis une seconde fois… Rien…

Nouvelle signature sur le formulaire qui allait en rejoindre tant d'autres sur une table, car l'administration les conserve précieusement ; quant au passeport, un soldat l'emportait vers une table du fond où le commandant le prenait, lui appliquait un majestueux coup de tampon, sans même le regarder, et le tendait enfin à son légitime propriétaire :

— Terminé, merci beaucoup ; vous pouvez vous retirer.

Cela durait quinze minutes, montre en main, sous l'œil du lieutenant-colonel qui veillait au bon déroulement de l'opération.

Je décidai d'aller griller une cigarette sur le pont, en attendant que l'on puisse respirer un peu plus à l'aise dans cette fabrique à paperasse. De toute façon personne ne débarquerait avant le contrôle de tous les passagers. Tiré par un remorqueur, le paquebot se dirigeait vers le quai principal, devant les bâtiments de la douane, où régnait une activité fébrile. Je me souvenais encore de ce spectacle haut en couleur qui m'avait frappé déjà lors de mon arrivée précédente et que je revoyais avec la même curiosité. Il y avait là des centaines de gens prêts à accueillir le navire : des hordes de porteurs en haillons qui, dès la première passerelle jetée, se précipiteraient à bord et contre lesquels il faudrait défendre ses bagages ; une nuée de commissionnaires en douane, plus ou moins officiels, qui profitaient de leurs relations avec quelques fonctionnaires subalternes pour faire gagner un peu de temps au voyageur dans les formalités douanières ; des dockers, bâtis en force, qui attendaient de décharger les voitures, les malles et quelque cargaison ; et puis, la foule bigarrée, criarde, des chauffeurs de taxi, des charretiers, des rabatteurs et portiers d'hôtels, des représentants des agences de tourisme, des photographes, des colporteurs, musiciens, acrobates, racoleurs de tout poil… L'œil public… Tous gagnaient vaguement leur vie à traficoter de marchandises, à louer leur force musculaire, leur astuce, à vendre leur petit savoir à céder des renseignements sur l'un ou l'autre.

Soudain, les haut-parleurs éructèrent, puis lancèrent :

— Le *signor* Lotz est prié de se rendre au salon de première classe. Je répète : le signor Lotz…

Quelqu'un savait ! Mais je chassai cette idée aussi vite qu'elle m'avait assailli. On désirait sans doute me rendre un quelconque objet que j'avais égaré ou oublié… Mais pourquoi au salon et non dans le bureau du commissaire de bord ?

Perplexe, un peu inquiet, tout de même, je coupai par le pont B, grimpai l'échelle et, traversant le bar, je pénétrai dans le salon où je trouvai, devant des whiskies, le commissaire et deux des officiers du contrôle des passeports, le lieutenant-colonel et l'un des quatre capitaines. Ils se levèrent pour me recevoir et, en excellent anglais, l'officier supérieur s'adressa à moi :

— Ai-je le plaisir de parler à Monsieur Lotz ?

— C'est bien mon nom, en effet. En quoi puis-je vous être utile, Messieurs ?

Il se mit au garde-à-vous, me salua puis me serra chaleureusement la main.

— Colonel Abdel-Aziz Metwally… Je viens de recevoir un message du général Youssef Ghorab me demandant de vous accueillir et de mettre mes services à votre disposition. Le général vous attendra sur le quai. Il vient tout spécialement du Caire…

Il me coula un regard inquisiteur et :

— … Vous devez être très bons amis.

— Oh oui, nous nous connaissons depuis un certain temps.

Puis du ton le plus innocent, j'ajoutai :

— C'est un bien grand honneur de compter parmi les intimes du général.

Il comprit tout de suite. Nouveau garde-à-vous.

— Le général m'a demandé de veiller sur vous, Monsieur. Puis-je avoir votre passeport ?

Je le lui remis. Il le tendit au capitaine et lui ordonna, sèchement, en arabe :

— Tamponne-le immédiatement.

L'autre applique avec grand soin le cachet sur le document qu'il me rendit avec un respectueux rond de bras accompagné d'un non moins respectueux :

— *Etfaddal, Effendim.*

Je le remerciai :

— *Alf Chrouk, ya bey.*

Le colonel intervint :

— Vous parlez donc l'arabe ? C'est fort intelligent de votre part.

— Hélas, non… Juste quelques mots glanés de-ci, de-là.

— Vos bagages sont dans votre cabine ?

— Seulement les bagages à main. Les gros se trouvent en cale, ainsi que ma voiture. Sans doute vaudrait-il mieux que je demande à un

commissionnaire de s’en occuper…

Il réagit comme je l’espérais.

— Il n’en est pas du tout question ! Nous allons faire le nécessaire. Qu’allez-vous gaspiller votre argent avec l’un de ces intermédiaires inutiles ? Le général y verrait une insulte. Laissez-moi donc tout cela.

Il salua et nous quitta. Dix minutes après, à sa place se trouvait mon ami Youssef Ghorab en personne. Pensif, je l’avais observé tandis que, la passerelle à peine mise en place, il grimpait à bord. Suivi de trois officiers, des colonels pensai-je, presque aussi impressionnants que lui, il avançait d’un pas martial, dans toute sa splendeur, uniforme blanc, impeccable, rehaussé aux épaulettes, aux revers et à la casquette de parements, insignes, torsades dorés, quatre rangs de rubans étalés sur le côté gauche de sa poitrine. Il avait vraiment fière allure ce petit homme de quarante-cinq ans à la peau bistre, rasé de près. Il adorait être général et il jouait le rôle à la perfection. Il passait, cependant pour être un grand travailleur, un administrateur efficace, un chef sévère, très craint de ses subordonnés. Vingt-cinq ans de service dans la police, dont bon nombre à des postes de responsabilité, l’avaient marqué de leur empreinte. La marche, chez lui était une figure de ballet, pompeuse et martiale ; la détente restait toujours digne, majestueuse ; la moindre parole tombait de ses lèvres d’un ton grave, solennel, définitif. Ceci n’enlevait d’ailleurs rien à sa grande réputation d’honnêteté. De fait, à des postes analogues, d’autres avaient amassé des richesses considérables en trafiquant de leur influence, mais lui ne possédait aucune fortune personnelle et il se trouvait fréquemment dans l’embarras. Oui, on pouvait le dire honnête, ce pourquoi il me plaisait. Pour le reste… Ma foi, il était égyptien. Il aimait la pompe, les cérémonies, la poudre aux yeux et les cadeaux. Il se glorifiait de son patriotisme à tous crins, vénérait Gamal Abdel Nasser, son idole, tout comme Farouk l’avait été auparavant.

En me voyant, il s’exclama :

— Rusty ! Mon ami, mon cher ami ! Bienvenue chez vous, en Égypte.

Las ! Ce que je redoutais arrivait, inévitable : il m’étreignit et me baisa les joues, puis les lèvres.

— *Wahasteni…* Vous m’avez manqué. Vous nous avez manqué à tous.

Il accompagnait la correction d’un large mouvement du bras, comme si la tristesse consécutive à mon absence avait touché les trois colonels, la foule vociférante, sur le quai, Alexandrie et l’Égypte tout entière.

— Mais vous voici revenu ! claironna-t-il, triomphalement.

Pour ne pas être en reste de politesse, je lui répondis par un proverbe de son pays :

— Qui a bu un jour de l'eau du Nil, reviendra toujours.

Mais je dus faire effort pour ne pas sourire en le disant. Pour sa part, il rayonnait :

— Ah, mon cher ! C'est moi qui vous l'ai appris et vous ne l'avez pas oublié ! Maintenant, permettez-moi de vous présenter ces officiers : colonel Mistikawy, commandant du port (salut, poignée de main) ; colonel Saïd (salut, poignée de main) ; colonel Rachidi (salut, poignée de main). Je vous propose de quitter ce pont bondé et d'aller prendre un café dans le bureau du commandant, en attendant vos affaires… Le déchargement de la voiture peu prendre quelque temps.

Précédé de deux agents de police qui faisaient le vide devant nous, notre cortège traversa les ponts, descendit la passerelle, franchit le quai et entra dans le grand bâtiment. Dans son bureau, le commandant du port claqua des mains et ordonna qu'on apportât du café. Je me tournai vers Ghorab.

— Votre collaborateur, le colonel Metwally s'est montré extrêmement serviable ; il a bien voulu s'occuper de mes bagages.

Puis avec un air entendu :

— J'ai apporté tellement d'affaires !

— Bien, bien… Je suis heureux qu'il ait pu vous rendre service. Pourrez-vous tout emporter dans votre auto ?

— Je crains bien que non, car il y en a vraiment beaucoup.

— *Maalech.*… Aucune importance. Je les ferai expédier chez vous par un camion de la police.

— Je vous en remercie. J'aimerais bien rentrer assez vite au Caire.

— Dans ce cas, je vous emmène dans ma voiture ; je ferai prendre la vôtre par mon chauffeur. Mais auparavant, nous allons déjeuner ensemble au cercle des officiers d'Alexandrie. Au fait, Abdo m'a téléphoné ce matin. Nous organisons une grande soirée pour fêter votre retour, chez lui, à Héliopolis.

— Alors, ça va être une nuit folle. Vous connaissez Abdo et sa bande.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Vous avez toute la journée, demain, pour dormir.

C’est ce qu’il croyait. En fait, à 6 heures, je devais transmettre mon premier message, très court, pour cette fois : « Bien arrivé. T.V.B. »

Le général me tendit un porte-cigarettes en argent, frappé de son monogramme (l’un de mes cadeaux, avec les compliments des services secrets israéliens). Nous allumâmes une cigarette.

— Eh bien, Rusty, c’est bon de vous retrouver. Parlez-moi donc de votre voyage. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose… À propos, je me suis marié. Ma femme sera ici dans une quinzaine. Lui enverrez-vous des fleurs, Youssef ?

— Fantastique, mon vieux ! Mais voici le capitaine avec les clefs de votre voiture et les papiers. Partons, il faut absolument que vous me racontiez tout sur votre mariage avant la fin du repas.

Trois semaines après, je conduisais Waltraud d’Alexandrie au Caire. J’avais cruellement ressenti son absence et ces quelques semaines de séparation avaient été cent fois pires que les longs mois de solitude que j’avais connus avant de la rencontrer.

Quand, venant d’Alexandrie, avec le soleil derrière soi, à travers deux cent quarante kilomètres de sable aride, on arrive en vue du Caire, le spectacle vous coupe le souffle. Je le connaissais déjà, mais cette fois, j’arrêtai la voiture et nous mîmes pied à terre pour le contempler à loisir. Au-dessous de nous, le désert s’achevait brutalement pour laisser place à une végétation luxuriante, d’un vert voluptueux. Aucune zone de transition, rien de progressif ; la frontière entre la terre sèche, stérile et le limon gras, fécond, est taillée comme au couteau. À notre droite, majestueuses, secrètes, les pyramides ; à notre gauche, sertie dans un écrin de verdure, palmiers, bosquets, jardins, Le Caire avec son bizarre amalgame de dômes, de tours, de minarets anciens et de gratte-ciel modernes. Waltraud était médusée.

— Voilà ce qui t’est offert en échange de Los Angeles, lui dis-je, enfin.

— L’Orient mystérieux, murmura-t-elle avec un sourire. Il paraît à la fois merveilleux et dangereux.

J’entrai dans les faubourgs de la ville, passai devant *Mena House*. Jadis considéré comme le meilleur et le plus élégant hôtel du Caire, il commence à paraître sordide, tant il est délabré. Puis je tournai à gauche, dans *Pyramid Road*, la grande artère qui, du faubourg de Giza conduit aux pyramides, à une quinzaine de kilomètres de là. Maintenant, Waltraud pouvait voir la misère et la saleté de la cité. La circulation également la laissait ébahie.

Toutes sortes de véhicules, la plupart d'innombrables et antiques tas de ferrailles rescapés d'un cimetière de voitures, se dépassaient, se croisaient à une vitesse ahurissante, au milieu d'un grouillement de piétons, de charrettes à âne, de chameaux et de buffles, dans une indifférence royale pour les règles les plus élémentaires du code de la route. Waltraud me lança un regard terrifié et s'exclama :

— Mais ils sont fous ! C'est… C'est vraiment dangereux.

— Dangereux à maints égards, dis-je, en souriant.

Giza, puis le zoo laissés derrière nous, franchi l'un des grands ponts lancés par-dessus le Nil, nous roulions maintenant dans le quartier Zamalek aux immeubles plus récents, aux rues plus propres, aux boutiques modernes. La circulation y était moins dense et l'on remarquait de très nombreuses voitures neuves portant une plaque minéralogique étrangère et conduites par des Européens. Je m'arrêtai devant le n° 16 de la rue Ismaïl-Mohammed. Les deux *boabs* soudanais dégringolèrent les marches de marbre du perron pour venir prendre les bagages. Les *boabs*, sont les portiers et chaque maison quelque peu respectable en a au moins un, car ce serait faillir à une vénérable tradition, sans doute aussi antique que l'Égypte elle-même, que de ne pas en avoir. Leur tâche essentielle est de rester plantés devant la porte afin de l'interdire aux voleurs et aux mendiants. Ils bricolent les petites réparations dans l'immeuble, font quelques courses pour les uns ou pour les autres et tous, comme la plupart des domestiques, font partie de l'œil public. À l'époque, une fois par semaine, généralement, ils rapportaient à la police secrète tout ce qui se passait dans la maison. Ils donnaient des renseignements sur les habitudes, le train de vie des locataires, leurs conversations, leurs fréquentations, la nature de leur courrier. Aucun détail ne devait être oublié et si nombre de portiers, surtout les Soudanais qui avaient une bonne réputation de loyauté, répugnaient à ce mouchardage, la police ne manquait pas de moyens de pression pour les y obliger.

Dans l'ascenseur, j'avertis ma femme :

— Nous aurons probablement beaucoup de monde, ce soir. La plupart de mes amis savent ton arrivée et viendront certainement te saluer. Ils meurent d'envie de te connaître.

Décontenancée, elle finit par gémir :

— Mon Dieu ! Dans quel état vais-je les recevoir ! Regarde mes cheveux… Et comment préparer un buffet convenable, comme cela, au pied levé ?

Je la rassurai ; les domestiques s'occuperaient des rafraîchissements et, du reste, elle aurait quant à elle, tout loisir, un autre jour, pour épater les foules de ses talents de cordon-bleu. J'ajoutai que nous pourrions parler en toute liberté, car j'avais fait la chasse aux mouchards et il n'y avait pas de micro clandestin dans l'appartement.

Mon salon ressemblait à une boutique de grand fleuriste. Sur tous les meubles, les sièges s'épanouissaient des bouquets de fleurs rares, des corbeilles artistiques et l'on marchait, littéralement sur de superbes gerbes. La preuve de l'efficacité de mon système de « relations publiques » s'étalait là, dans ce feu d'artifice floral.

— Voyons qui nous a envoyé tout cela, dis-je, en piquant la carte épinglée à la plus belle, la plus grande des corbeilles.

« *Nous sommes honorés d'accueillir l'épouse de notre estimé Lotz*, signé : *Youssef Ali Ghorab, général de la Police, et sa famille*. Bien sûr, ce cher vieux Youssef ! Je t'en ai parlé, chérie… Voyons le suivant : *Mille bienvenues à la belle dame de Rusty Bey. Il lui plaira sans doute de goûter à l'eau de notre Nil, quand nous l'aurons diluée dans un peu de whisky : général Abdel Salaam Suleman*. C'est un plaisantin, ce cher Abdo ; nous sommes d'excellents amis et je l'aime bien.

— Encore un général ? s'étonna Waltraud.

— Oh, ici on les fabrique à la chaîne… Celui-ci ne manque pas de bon sens. Il a vraiment été marqué par les longues années passées en Angleterre ; à tel point qu'il ne pense même plus comme un Égyptien… Expert en logistique ; très important pour moi.

— Tu veux dire qu'il te donne des renseignements de caractère militaire ?

— Souvent, mais il ne s'en doute pas.

Je péchai une autre carte :

— Tiens… Elle est en allemand : *Attendons avec impatience de faire votre connaissance, Nadia et Franz Kiesow*. Un couple charmant ; je suis sûr qu'ils te plairont. Lui est allemand ; il travaille pour Mannesmann : études de marchés, rapports économiques… Voilà des années qu'il vit dans le pays et il a épousé une Égyptienne. Ils adorent mener la grande vie… Et celle-là, de qui est-ce ?… Encore en allemand : *Mes respects, Gerhard Bauch*. Ça,

c’est bien lui ! L’ex-officier teuton indécrottable. En principe, il est directeur de la succursale égyptienne d’une grosse firme de là-bas ; il possède une très jolie villa à *Pyramid Gardens* et il est propriétaire d’un cheval, au club ; il monte comme un sabot. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, chez lui : il n’a vraiment rien du type de l’homme d’affaires, même pas d’un grand. Un peu trop d’argent, un peu trop de goût pour la vie facile et élégante, un peu trop de loisirs pour faire du tourisme et courir les réceptions et, ce qui est plus grave, il ne semble pas travailler. Ça paraît un tantinet louche…

— Il a bien l’air d’un espion, dit Waltraud.

Je laissai échapper un petit rire :

— Entre nous, j’y ai pensé. Méfie-toi de lui, cela vaudra mieux. Tu comprends, nous ne pouvons nous permettre de nous mêler aux espions de tout un chacun.

— Je l’espère bien !… Mais Wolfgang, toi aussi tu mènes grand train et tu ne donnes pas l’impression d’être regardant à la dépense. Est-ce que cela n’éveille pas les soupçons ?

— Pas du tout, j’en suis certain. Au contraire, même ! Cela fait partie du jeu, en ce qui me concerne, car il y a une différence essentielle entre tous ces représentants commerciaux étrangers et moi. En principe, eux sont ici pour gagner de l’argent ; moi, pour en dépenser. Je m’explique : ils viennent travailler, gagner leur vie ; ils reçoivent des appointements fixes plus un pourcentage sur les affaires qu’ils traitent. Rien de plus facile pour les autorités égyptiennes que de contrôler leurs revenus. S’ils dépensent plus qu’ils ne touchent officiellement, c’est qu’ils ont une activité clandestine : ce peut être le trafic des devises — certaines s’y livrent, surtout dans les ambassades — ou bien… Bref, comme tu le dis, de toute manière cela éveille les soupçons. Pour moi, il en va tout autrement. Théoriquement, j’ai une grosse fortune, chez moi. Si les Égyptiens interrogent mes relations en Allemagne, ils apprendront que je suis riche, mais personne ne peut aller vérifier mes comptes en banque, là-bas. Je peux laisser penser que je suis multimillionnaire ; je pourrais l’être et ils n’en sauraient rien. Je viens ici pour élever des chevaux arabes, ce qui est un passe-temps fort distingué pour un monsieur qui a des marks à ne savoir qu’en faire. Non seulement, je puis dépenser tout l’argent que je veux, mais encore on n’attend que cela de

moi : que je le sème à tous vents. N'oublie pas que rien au monde ne plaît autant à l'Égyptien que l'ostentation.

Je coulai un regard à Waltraud pour voir comment elle réagissait à mes explications. Évidemment, je donnais l'impression que tout était très simple et, en effet, d'en parler ainsi, au milieu des fleurs, la mission paraissait d'une simplicité reposante. Je piquai la carte sur la gerbe suivante :

— *Général de brigade Fouad Osman et colonel Mohsen Sabri*. Ah, oui ! Ils viendront probablement ce soir. Renseignement militaire. Je les vois souvent.

Mon assurance augmentait. Waltraud se révélait une excellente thérapeutique pour moi. Elle jouait le rôle de caisse de résonance pour mes pensées, ce dont j'avais rudement besoin, et elle posait exactement les questions qu'il fallait poser. Elle voulut savoir comment j'extirpais des informations à mes influents amis. J'étais à l'aise pour répondre.

— Je ne vais certainement pas à eux pour les leur demander ; ce serait un peu gros. De même, je ne me hasarde pas à tenter de les leur acheter tout de go ; trop de risques. Mais tous les Égyptiens sont bavards et qui aime beaucoup parler dit, tôt ou tard, ce qu'il doit taire. Voici donc ma méthode : je réunis plusieurs personnalités à l'occasion d'une réception ; je les empiffre des meilleurs plats possibles et je fais couler à flots le whisky que la plupart d'entre eux adorent mais ne peuvent se permettre d'acheter. Après quoi, ils se mettent à bavarder entre eux et quand un militaire rencontre un autre militaire, de quoi peuvent-ils bien parler sinon de questions militaires ? Tu seras étonnée de tout ce que l'on peut tirer de conversations aussi banales que celles-ci.

Waltraud était une débutante ; non seulement il me fallait lui enseigner les subtilités de mon travail, mais aussi l'A.B.C. de la vie dans un pays du Moyen-Orient.

— Boire leur fait commettre des négligences ; ce n'est pas plus compliqué que cela. Autre chose, encore : ils ignorent que je parle arabe ; ils s'imaginent que je ne sais que les quelques expressions les plus communes que les étrangers piquent tous au hasard des échanges de politesses. Ils se sentent en toute liberté pour aborder en ma présence des sujets qu'ils se garderaient de discuter devant d'autres. Mais, parfois, en tête à tête, l'un ou l'autre me glisse une nouvelle confidentielle, juste pour que je sache combien il est un grand personnage, pour me faire savoir qu'il est dans le

secret des dieux. C’est plus profond que la vanité, l’orgueil de se faire valoir ; la plupart d’entre eux souffrent d’un terrible complexe d’infériorité et ils éprouvent le besoin constant de prouver aux autres et à eux-mêmes leur importance, leur puissance. Comment le faire sinon en montrant qu’ils en savent beaucoup ? Enfin, ils me croient tous un ancien de l’Afrika Korps, un officier de Rommel et ils adorent discuter de problèmes militaires avec le professionnel qu’à leurs yeux je suis ; d’autant plus que le fait d’être intime avec quelques haut gradés me place automatiquement au-dessus de tout soupçon, en ce qui concerne la sécurité. Il y en a, même, qui me demandent des conseils sur des questions de tactique ou de stratégie !

« Évidemment, je ne prends pas pour argent comptant tout ce qu’ils me racontent. Mais tout m’est utile, ne serait-ce que pour savoir de quel côté porter mon attention. Disons, par exemple, que j’obtienne d’une de mes relations un renseignement intéressant. Il me faut trouver l’occasion d’un entretien avec une ou deux autres personnes susceptibles de posséder cette même information. Au moment opportun, j’aiguille avec la plus grande prudence possible la conversation sur le sujet qui m’intéresse et j’attends la réaction. Si mon interlocuteur confirme directement, ou indirectement par quelque détail, quelque fait concordant, le premier renseignement reçu, je peux considérer celui-ci comme sûr et je le rapporte à mon Q.G. De même, si j’apprends de quelqu’un où se trouve une importante installation militaire, il m’est possible de me rendre sur les lieux pour en vérifier l’emplacement exact par moi-même.

Waltraud m’interrompit brusquement :

— Franchement, ça te plaît, n’est-ce pas ?

— Voyons, tout homme se plaît à faire ce qu’il estime en valoir la peine. Si je passais mon temps à craindre d’être démasqué, j’aurais le système nerveux complètement détraqué à cette heure ! C’est comme le soldat qui, au front, ne pense qu’à la balle ou à l’obus qui va le frapper. Il n’est bon à rien et, en général, il est le premier à se faire tuer.

Je poursuivis mon cours en lui expliquant que, dans ce genre de travail, on ne pouvait se contenter de faire les choses à demi, se montrer scrupuleux à l’excès et que l’on se trouvait conduit à des actes contestables du point de vue de l’honnête et commune morale. On devait feindre l’amitié pour des gens que l’on haïssait et méprisait ; pire, encore, on se condamnait parfois à

se servir de personnes avec qui l'on s'était lié d'amitié et que l'on aimait vraiment… Mais après tout, c'était la guerre et la guerre n'est pas un jeu.

La coutume veut qu'en Égypte, les réunions mondaines commencent assez tard et se prolongent jusqu'à l'aube, aussi nos premiers invités ne s'annoncèrent que peu après 22 heures. Ce fut, tout d'abord, Danny qui entra, ouragan tourbillonnant qui, comme d'habitude, nous couvrit de baisers, Waltraud et moi, en nous présentant ses vœux de bonheur. De ce côté-là, tout allait bien et je me sentais soulagé, car je me demandais comment elle avait pris l'annonce de mon mariage. En effet, elle avait jeté son dévolu sur moi dès notre première rencontre au club de la Cavalerie, voyant sans doute en moi un futur époux possible. Par chance, la prudence m'avait mis hors d'atteinte de ses griffes.

Danny — Mme Wigdane El-Barbary — se trouvait pourtant en puissance de mari. Elle était l'exemple, un peu outré, même, de l'Égyptienne moderne, émancipée ; enragée d'équitation, cavalière et propriétaire de plusieurs chevaux, elle était très active, au club de Cavalerie dont elle faisait partie ; elle fréquentait surtout des Européens des deux sexes et, tout naturellement, elle avait été l'une de mes premières relations.

Les Égyptiens montraient peu de sympathie, ou simplement de compréhension, pour une femme indépendante, qui montait à cheval, se rendait aux réceptions sans son mari et, d'une manière générale, se comportait comme une étrangère. Même pour ceux qui ne la connaissaient que depuis peu, sa vie n'avait rien de secret. Agée d'environ trente-cinq ans, depuis plus d'une quinzaine d'années elle portait le nom d'un éminent médecin égyptien, fort riche, avec qui elle partageait si peu de goûts communs que le ménage ne se donnait même plus la peine de sauvegarder les apparences. Ils allaient chacun de leur côté, évoluaient dans des milieux totalement différents et s'ils continuaient de vivre sous le même toit, ils s'évadaient parfois séparément durant des semaines.

Pour l'heure, je revenais d'un court voyage à l'étranger, heureusement nanti d'une épouse que Danny venait saluer. Dans des circonstances normales, je me serais éperdument moqué de ses réactions possibles, mais mon métier m'obligeait à ne pas m'aliéner les gens ; je me trouvais ici pour me faire des amis, non des ennemis. Enfin, elle ne manifestait pas une ombre de jalousie ; au contraire, elle en rajoutait, couvrant Waltraud de baisers et de compliments.

Les autres arrivaient, par deux ou trois. En règle générale, les Égyptiens n'amenaient pas leur femme aux réceptions mondaines et nombre de mes invités étaient des célibataires. Notre salon fut bientôt plein d'hommes qui se saluaient avec force claques dans le dos et de grands rires, dans tous les coins montaient les conversations, en anglais et en arabe. Mon domestique, Zaki, aidé de deux extra, passait les rafraîchissements. Un groupe d'intimes, parmi lesquels Abdel Salaam, Abdo pour les familiers, et son meilleur ami, le général Fouad Osman, chef de la sécurité des bases de fusées et des usines d'armement, formaient cercle autour de Waltraud. Nadia et Franz Kiesow apparurent. Je jouai des coudes pour aller à leur rencontre.

— Ne vous préoccupez pas de nous présenter à votre femme, me cria Nadia. C'est déjà fait.

Elle m'embrassa.

— Rusty, espèce de vieux pirate ! Où donc avez-vous été trouver une épouse aussi adorable ? Vous ne méritez pas cela !

— Tout à fait d'accord avec vous, Nadia, ma chérie… Comment allez-vous, Franz ?

— Bof !… Les affaires, comme d'habitude, donc moches… Le prix du whisky ne cesse de grimper, Nadia jette l'argent par les fenêtres, tout est normal, quoi. Pas de quoi se plaindre.

Et cela continuait : compliments, badinages, verre vidé, papotages, compliments, un autre verre et les bouteilles défilaient et j'allais, de l'un à l'autre, attendant que des miettes d'informations émergent de ces flots de bavardages et d'alcool.

Youssef Ghorab arriva, saluant ici et là, d'un geste noble, distant, puis, nous apercevant, il obliqua vers notre groupe et s'approcha en se pavanant. Je m'armai de courage pour le baiser fraternel. Ma peine subie, je présentai mon ami à Waltraud. Il lui baisa la main avec élégance et, en mauvais allemand, il lui récita quelques paroles d'une chanson à boire à faire rougir un corps de garde. Il m'avait demandé de les lui noter, une nuit, au cours d'une petite fête pas piquée des vers, organisée par quelque Allemand à l'occasion du Carnaval. Il les avait apprises par cœur, pensant, sans doute, qu'il s'agissait là d'un des derniers chefs-d'œuvre de la poésie germanique, et il les débitait à chaque occasion. Sa connaissance de la langue de Goethe se limitait à ces vers et à un ou deux autres encore plus raides. Franz

Kiesow les lui avait déjà entendu dire, mais Waltraud, cueillie à froid, si l'on peut s'exprimer ainsi, eut beaucoup de mal à garder son sérieux.

Je me tournai vers les autres et les invitai à passer dans la salle à manger dont les portes pliantes s'ouvrirent sur un buffet dressé par le traiteur Groppi : rôtis de bœuf et de dinde, pigeonneaux farcis et autres délicatesses de bouche.

La soirée se prolongeait, comme dans la plupart des réceptions de ce genre. Waltraud et Ghorab, vinrent à moi, bras dessus, bras dessous, déjà les meilleurs amis du monde.

— Quels sont vos projets pour demain ? me demanda Youssef. Vous verrai-je au club ?

— Certainement, ma femme y prendra sa première leçon d'équitation.

— J'y serai toute la matinée. Je monterai aussi et je présenterai tous les membres du club à Mme Lotz.

Dans la lancée, il nous invita à passer chez lui le lendemain soir pour boire un verre avec les siens.

— Nous en serions ravis, dis-je très vite, mais ne pourrions-nous remettre ce plaisir à après-demain ? J'ai déjà accepté une invitation pour demain soir, une soirée que donne von Leers.

Je n'allais certainement pas manquer celle-là. Von Leers, ancien adjoint de Goebbels se trouvait sur la liste des gens avec qui j'avais ordre de nouer des relations, car par lui, je pouvais prendre de précieux contacts dans la colonie des nazis réfugiés au Caire.

— J'ai rencontré un jour le professeur, disait Youssef ; un vieux monsieur extrêmement cultivé… Eh bien, parfait, Rusty, ma femme et moi nous vous attendons après-demain.

— Et demain soir vous venez chez nous, intervint Franz Kiesow qui, passant par là, n'avait entendu que la dernière phrase de Ghorab.

— Désolé, Franz, je venais justement de dire à Youssef Bey que nous étions pris : la soirée de von Leers. En êtes-vous ?

— Moi ? Certainement pas ! Je ne me mêle pas à cette bande. Trop de nazis.

Je ne répondis pas ; Youssef parut peiné. Gerhard Bauch, qui se trouvait tout près, se joignit à nous. Il eut son sourire de boy-scout, claqua les talons, s'inclina devant Waltraud :

— Mes compliments, *gnä' Frau.* Charmante soirée.

Puis se tournant vers moi :

— J'apprends que vous voyez von Leers. J'ai toujours eu envie de connaître cet homme. Croyez-vous pouvoir m'obtenir une introduction auprès de lui ? Je vous en serais très obligé.

Sacré Bauch ! Il n'en ratait pas une.

— Bien sûr ! Je suppose que je pourrai arranger ça.

Il m'était difficile de refuser. Mais que voulait-il de von Leers ? Tous les autres représentants des firmes allemandes en Égypte évitaient comme la peste le vieil et trop éminent nazi.

Youssef était mal à l'aise ; il ne désirait nullement se trouver mêlé à une controverse entre Allemands à propos du nazisme et je savais qu'il portait aux hitlériens une sympathie que seules ses fonctions officielles l'empêchaient de manifester publiquement. Il coupa court à notre discussion en me demandant comment je comptais initier Waltraud aux beautés de l'Égypte. Comme je lui disais que nous prendrions le temps d'organiser notre vie, de voir d'abord tous nos amis et, qu'après, sans nous presser, nous mettrions sur pied des excursions afin qu'elle puisse admirer les paysages et les sites historiques intéressants, il abonda dans mon sens :

— C'est très bien ainsi. Inutile de se précipiter partout, comme les touristes, et de la fatiguer. Vous avez tout votre temps. J'aimerais vous accompagner quelquefois, afin de vous montrer ce que des touristes ne peuvent pas voir. Les antiquités ne manquent, certes, pas d'intérêt, mais je veux vous faire connaître l'Égypte moderne, ce que le socialisme arabe a réalisé, nos progrès techniques, notre puissance militaire…

Il continua de délirer sur ce sujet pendant un moment jusqu'à ce que Danny vînt couper son élan. Après quoi, il ne me resta plus qu'à me libérer de la jeune femme et j'allais de l'un à l'autre, quand, passant près de Fouad et d'Abdel Salaam, le mot « sabotage » frappa mon oreille. Je m'arrêtai près d'eux.

— Cessez de parler de choses sérieuses, dis-je, calmement. Vous manquez vraiment à vos devoirs mondains. À moins que je n'interrompe une conférence ayant un caractère officiel ?…

— Pas du tout. Je disais simplement à Abdo… Oh ! Je peux vous le dire aussi, Rusty, mais gardez-le pour vous. Il y a eu une explosion dans l'une de nos usines d'armement. Cinq morts.

— Accident ?

— Nous ne le pensons pas. Cela a plutôt l'air d'être les Israéliens. Le truc est arrivé de l'étranger, dans une caisse de pièces détachées. N'en parlez à personne ; nous essayons de tenir la chose secrète.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

L'alcool faisait son effet. Les invités se divisaient en petits groupes fermés sur des conversations de caractère plus confidentiel. Je me trouvais assis près de mon ami, le général Abdel Salaam, chargé du mouvement des troupes et des munitions par voies de terre, de mer et d'air. Il était donc important de le faire parler, si possible. Je me tournai vers lui.

— Eh bien, Abdo, que faisiez-vous, vous-même, ces temps-ci ? Voilà des jours et des jours que je ne vous ai vu.

— Oh, on m'occupe ! Toute la semaine, j'ai fait l'aller-retour Le Caire-Suez.

— Qu'a donc de si séduisant Suez ?

— Rien. Vous le savez, il n'y a pas de coin plus horrible… Mais nous avons transféré une brigade blindée dans la zone du canal et, comme d'habitude, je dois jouer la nounou pour un tas d'officiers d'état-major incompétents.

— Dites donc, Abdo, quand vous aurez l'intention de commencer la guerre, avertissez-moi, que j'aie le temps de stocker du whisky.

— Stockez toujours, c'est une excellente idée ; pour la guerre, elle attendra un peu. Nous avons suffisamment de matériel pour conquérir tout le Moyen-Orient, mais il faut autre chose. L'armée se trouve dans un état proprement scandaleux.

— Allons, ce n'est pas si grave que ça ? dis-je, naïf.

— Mais si, mais si ! L'ennui c'est que ni Gamal, ni le maréchal, ni la plupart de nos grands patrons ne s'en rendent compte. Ils ont de nouvelles armes et de nouveaux avions russes, mais ils sont comme une bande de gosses à qui on a donné un ballon de football tout neuf. Même la meilleure balle ne fait pas un bon match si l'équipe ne sait pas jouer. Bien sûr, nous possédons quelques unités d'élite, mais une hirondelle ne fait pas le printemps. Dans l'ensemble, nos soldats sont mal entraînés et ont mauvais moral. L'administration se noie dans la paperasserie et fonctionne beaucoup trop lentement, si tant est qu'elle fonctionne. Nos officiers supérieurs n'ont aucune autorité, ne serait-ce que pour prendre une décision mineure, et toute notre stratégie est d'une conception antique.

Il fit signe à l’un des serveurs qui passait avec un plateau.

— Vous savez, Rusty, continua-t-il, il y a des années, j’ai servi dans l’armée de Farouk, avant que naisse notre glorieuse République. C’était astiquage et revues de détail à outrance ; foutaises. Cavalerie, garde royale, défilés sabre au clair… Très beau, très décoratif ; mais du roi au dernier des palefreniers, tout le monde savait que ce n’était pas une armée de combat et que nous jouions simplement aux petits soldats. Je sais ce que c’est qu’une armée conçue pour se battre et je sais comme on la dirige. J’ai vu celles des Alliés, durant la Seconde Guerre mondiale et je suis diplômé de l’École de guerre britannique. Vous êtes un ancien officier nazi ; je ne vais pas vous expliquer ce qu’est une force militaire efficace.

Je lui tendis mon étui à cigarettes et, tandis que nous nous servions :

— Allons, Abdo, vous poussez le tableau au noir. Vous êtes probablement trop fatigué ; vous avez encore trop travaillé, comme d’habitude.

— Je ne suis pas trop fatigué ; simplement écœuré de tout ce sacré foutoir. Voilà trois fois que je demande ma mise à la retraite. Avec ma jambe, j’ai un prétexte largement suffisant pour l’obtenir ; eh bien, ils viennent de me la refuser pour la troisième fois. On a besoin de moi dans l’administration.

— Quoi d’étonnant à cela, à la façon dont vous travaillez ? Mais d’après ce que j’ai pu entendre par ailleurs, vos forces ne cessent de s’améliorer. Vous avez des conseillers étrangers et la guerre de Suez a permis à vos hommes d’acquérir l’expérience du combat.

— Oh oui ! D’accord, nous avons des conseillers étrangers. Ils étaient allemands au début, maintenant russes. Nous disposons des meilleurs experts étrangers pour nous instruire. Ils nous apprennent quelque chose sur un sujet et cinq minutes après, c’est nous qui leur disons non seulement ce qu’il faut faire, mais encore comment le faire. C’est la mentalité égyptienne. Voyez notre industrie aéronautique, nos fabrications de fusées dont notre président est si fier : des centaines de millions de livres y ont été englouties et qu’a-t-on sorti ?

— Pas grand-chose, je sais.

— Tout le monde le sait ! Exactement comme tout le monde sait ce que valent notre expérience du combat et nos « victoires » de 1956. On a foncé tête baissée. J’étais dans le Sinaï et j’ai vu, Rusty. Une débâcle. Aucune coordination, des ordres contradictoires ou pas d’ordre du tout. Après quoi, on a tourné les talons et on a filé, officiers en tête. Et maintenant nous nous

imaginons qu'avec deux ou trois divisions blindées et cinq cents avions de plus on réussira la prochaine fois. On veut la quantité au lieu de rechercher l'efficacité, eh bien… Nous le paierons quand l'heure viendra.

— Quand, à votre avis ?

— Oh, nous ne partirons pas en guerre demain ni même le mois prochain… Mais ça viendra, sûr et certain…

Il se leva en riant.

— … Aussi sûr et certain que je suis à demi saoul et qu'il me faut rentrer.

À mon tour, je me mis debout et, lui lançant un coup de coude dans les côtes :

— Ne prenez donc pas tout cela trop à cœur, mon vieux. S'ils vous fichent à la porte de l'armée parce que vous les critiquez tout le temps, je pourrai vous dénicher un bon petit boulot en Allemagne… si vous pouvez vous passer de vos galons, bien sûr.

— M'en passer ? Mais mon bon Rusty, j'en aurai besoin, surtout si je me retrouve portier à l'*Hilton* de Berlin.

Il était redevenu le joyeux Abdo plein d'humour, blagueur que j'appréciais tant. Il ajouta avec un petit rire :

— Enfin, c'est agréable d'avoir de temps à autre votre épaule fraternelle pour pleurer. Je ne peux pas parler comme ça au bureau ; ils ne prennent pas très bien les critiques.

Il nous souhaita bonne nuit, à Waltraud et à moi, non sans nous avoir invités à lui rendre visite, chez lai, à Héliopolis ; il fit un signe d'adieu à l'assistance et sortit. Il tirait péniblement la jambe. Il avait été blessé dans le Sinaï, sa jeep ayant sauté sur une mine. Ce soir, visiblement, il boitait bas.

Comme nous allions nous coucher, je me souvins soudain que j'avais du travail. Waltraud s'étonna :

— À cette heure-ci ? Qu'y a-t-il donc d'urgent ?

— J'en ai pour vingt minutes tout au plus, mais je dois m'y mettre tout de suite. Ce soir, j'ai recueilli quelques tuyaux qui intéresseront les gars : le transfert d'une brigade blindée dans la zone du canal peut être important. Il va falloir que j'aille voir ça de près dans deux ou trois jours… D'autres petites choses, encore… Je vais rédiger mon message et le coder afin de le transmettre à 6 heures. Ce ne sera pas long.

— Pourrai-je t'accompagner, quand tu iras dans la zone du canal ?

— Pourquoi pas ? C’est même une excellente idée. Nous prendrons nos maillots de bain, un attirail de pêche et, pour tout le monde, nous ne serons qu’un couple de touristes qui va prendre un bain dans le lac Amer, sans s’occuper de rien d’autre que de ses petites affaires. En fait, il s’agit bien de nos affaires, mais ça, personne ne s’en doutera.

Après avoir préparé mon texte, je traçai, pour Waltraud, un portrait sommaire de von Leers :

— Ancien bras droit de Goebbels, c’est un grand criminel de guerre et il ne peut rentrer en Allemagne car on l’y jetterait en prison. L’Égypte lui a donné asile, mais on ne l’y considère plus comme un personnage très important. On lui a confié un vague poste de conseiller dans je ne sais quel ministère et on lui donne, à ce titre, de petits honoraires, une sorte de pension assez maigre. Il s’est converti à l’islamisme et se fait appeler Omar Amin, mais personne ne prend cette mascarade au sérieux et on continue de le connaître sous son nom de von Leers.

— En quoi est-il important pour toi ?… Et pour Bauch, apparemment ?

— Lui ? Personnellement, il ne présente aucune valeur pour moi. Quoi qu’il ait pu être, jadis, ce n’est plus qu’un vieux débris à demi gâteux. Ses rabâchages sur les splendeurs du III^{e} Reich et ses souvenirs de colonel des SS me laissent indifférent ; par contre, je m’intéresse beaucoup aux gens qu’on peut rencontrer chez lui et, parmi eux, les plus grands experts allemands et autrichiens appelés à construire des avions et des fusées pour l’Égypte : des types comme Brenner, Schonmann, Schwamm, Vogelsang, que tu vas connaître bientôt. Il y en a d’autres encore, des hommes importants, comme Pilz et Stengel. Certains ne sont guère sympathiques, tel ce rustre de Brenner qui commence à roter et à beugler des chants nazis dès qu’il a trois verres dans le nez ; mais se lier avec eux est un moyen d’obtenir des renseignements sur leurs travaux. Pour les avoir, j’éructerai avec Brenner et je braillerai à l’unisson avec lui. Ça paie.

J’expliquai à ma femme l’importance de l’enquête sur l’activité des spécialistes allemands, car toute indication recueillie permettant de suivre les progrès dans la fabrication des avions et des fusées avait autant de prix que les informations d’ordre strictement militaire, tels que mouvements, armement, condition des troupes, routes stratégiques ouvertes, nouveaux terrains d’aviation installés par l’armée de l’Air, etc. ou encore que les

renseignements de caractère politique, luttes d'influence dans les coulisses du pouvoir et autres.

— En y réfléchissant, dis-je pour conclure, il est possible que Bauch recherche les mêmes choses que moi. Je t'ai dit que ce gars-là pouvait jouer les outsiders… J'aimerais tout de même bien savoir comment il gagne réellement sa vie.

— Après tout, c'est peut-être l'un de tes collègues qui travaille pour une organisation différente. Si c'est cela, pourquoi ne pas réunir vos efforts et mettre en commun vos informations ?

Je me mis à rire et je l'embrassai.

— Ma devise est simple : ne jamais se fier à personne.

— Et moi, alors ?

— Toi ? Tu n'es pas personne.

Je l'embrassai de nouveau et éteignis la lumière.

CHAPITRE III : DES ÉTALONS POUR ESPIONNER

Nous habitions à moins de cinq minutes, en voiture, du Nady El-Faroussia — le Club de la Cavalerie — qui se trouve près du champ de courses du sporting club de Gezirah, dans l'île du même nom, sur le Nil. Pourtant, il était plus de 8 heures quand, le lendemain, nous y arrivâmes, Waltraud et moi ; d'habitude, je m'y rendais plus tôt. Et franchissant les grilles monumentales, en fer forgé, je vis que la plupart des habitués du matin étaient déjà là, soit en selle, soit à siroter un café, sur la pelouse bien entretenue qui s'étend devant le bâtiment principal du club. Sur la grande piste cavalière, à gauche, Ghorab entraînait une adorable jument noire, *Boulboul*, propriété du club, mais réservée à l'usage personnel du général. Il faisait belle figure, sur un cheval. On le considérait, d'ailleurs, comme l'un des meilleurs dresseurs du pays et, de fait, c'était un cavalier accompli, bien qu'à mon goût sa méthode de dressage fût un peu trop dure. En nous voyant, il mit pied à terre, flatta le col de sa monture couverte de sueur, puis vint à nous.

— Je vous attendais, me dit-il, espérant que nous allions faire quelques sauts d'obstacle ensemble, mais il semble que les trop longues veillées ne vous conviennent guère, ajouta-t-il en riant. Vous montez maintenant ?

— Je ne crois pas. Ma femme va prendre sa première leçon et, ensuite, il fera trop chaud pour faire autre chose que rester assis à l'ombre.

— C'est vrai, convint Youssef. Occupons-nous donc de cette leçon tout de suite. Mme Lotz pourra visiter les installations et faire la connaissance des membres du club plus tard.

Après la séance de manège, nous amenâmes Waltraud voir les écuries. En lui montrant l'un de mes étalons, je me souvins de l'histoire de son acquisition ; une anecdote que je ne pouvais vraiment pas évoquer devant Ghorab.

Peu après mon arrivée au Caire, j'avais appris au club que le propriétaire d'une grande écurie de courses, Ali Chareï, vendait quelques-uns de ses pur-sang. Comme j'avais trompeté à l'envi que je recherchais un bon étalon, l'un des membres du club, un certain Dr Mohammed Raghab Fahmy, haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, me proposa de m'emmener au haras de Chareï. Rendez-vous pris, nous nous y rendîmes, en voiture, un après-midi. Ce beau cheval entier me plut immédiatement et j'en demandai le prix. Je parle l'arabe couramment, mais il était important

de faire croire à tous que je n’entendais pratiquement rien à cette langue ; le Dr Raghab Fahmy se fit donc mon interprète. La conversation s’engagea en arabe entre le propriétaire et lui :

— Combien en veux-tu ?

— Cent vingt livres.

— Très bien. Mais il n’en vaut pas plus de cent. Comme tu es un ami et que cet étranger est cousu d’or, je vais t’obtenir tes cent vingt livres. Je suis sûr que tu sauras t’en montrer reconnaissant.

Puis, se tournant vers moi, il me dit, en anglais :

— Cet homme demande beaucoup d’argent, mais je suis là et je veillerai à ce que l’on ne profite pas de vous. Laissez-moi faire, monsieur Lotz, et je puis vous garantir que vous aurez l’étalon pour cent soixante-dix livres et pas une piastre de plus.

Que pouvais-je faire ? Marchander ? Refuser et revenir plus tard avec un intermédiaire un peu plus honnête ? Bien sûr… Mais si je voulais élever et exporter des chevaux, j’avais besoin des bons offices de ce fonctionnaire. Aussi, je payai et me tus.

La visite des écuries terminée, nous nous dirigeâmes tous trois vers les salons du club. Il était près de 10 heures et la chaleur devenait accablante. Il n’y avait plus personne sur les pistes et de nombreux membres du cercle, vautrés dans des fauteuils d’osier, dégustaient cafés et limonades glacées sous la véranda. Waltraud connaissait déjà quelques-unes des personnes présentes : Danny qui donnait à tous et à personne une conférence sur la meilleure assiette du cavalier dans le saut d’obstacles ; Nadia Kiesow, comme de coutume extrêmement élégante dans sa tenue d’équitation. Elle possédait une petite jument alezane qui la terrifiait. Bauch l’escortait et, comme toujours, paraissait avoir tout son temps. Youssef présentait les autres à Waltraud : les colonels Kamal Hadidy, commandant de l’École de police, et Mohsen Sabri, qui avait envoyé des fleurs mais n’avait pas assisté à notre réception, le Dr Raouf Megally, chirurgien ophtalmologiste, et son épouse, Wyn. C’était une Australienne et j’avais si bien réussi à la convaincre que nous nous étions rencontrés, là-bas, dans son pays, qu’elle allait le raconter partout, authentifiant admirablement ma couverture. Ghorab présenta également à ma femme les cinq officiers de cavalerie, membres de l’équipe internationale égyptienne de jumping. Ils venaient chaque jour entraîner leurs chevaux durant une heure ou deux, puis

passaient leur journée à courir d'un club de sport à un autre et leurs nuits à fumer du hachisch ou à draguer des filles au *Hilton* ou au *Sémiramis*.

Tandis que nous commandions des cafés, ils déplacèrent leurs fauteuils pour former un grand cercle et la conversation devint générale.

— Avez-vous l'intention de vous installer définitivement en Égypte ? me demanda le colonel Sabri.

Je ne savais pas très bien à quel S.R. il appartenait, mais je n'ignorais pas, d'une part, qu'il avait quelque chose à voir avec la surveillance des résidents étrangers, d'autre part, qu'il posait rarement une question sans but précis.

— Définitivement, c'est un bien grand mot, colonel. Mais si ma femme aime le pays autant que moi, nous resterons ici un certain nombre d'années… Enfin, si le gouvernement nous le permet.

— Et pourquoi ne le permettrait-il pas ? répondit vivement Sabri. Bien au contraire, nous sommes ravis de vous avoir parmi nous. Le vice-président Hussein El-Chafeï me disait grand bien de vous, encore l'autre jour.

— C'est très aimable à lui. Transmettez-lui mes amitiés, je vous prie. Cela fait un moment que je n'ai pas eu le plaisir de le voir.

J'étais entré en relation avec El-Chafeï à la société hippique dont il était président d'honneur et moi, membre actif. Politiquement c'était zéro ; béni-oui-oui à la dévotion de Nasser, on l'avait installé à la vice-présidence de la République, potiche sans aucune importance, et on l'appelait *al gahach al goumhoury*, l'âne républicain ; évidemment, de préférence, quand il ne pouvait l'entendre.

Le commandant Alwy Ghazy, l'un des cavaliers de l'équipe de jumping, changea de sujet :

— Je viens de voir le programme des courses de cet après-midi. L'un de vos chevaux court dans la cinquième, Rusty. Est-ce que je risque un billet de cinq livres dessus ?

— Ma foi, vous pourriez faire pire, Alwy ; seulement, je ne vous garantis rien.

— Qui l'entraîne ?

— Maurice. Il est excellent.

— Oui, certainement. J'ai visité ses écuries, à Héliopolis. Sa piste d'entraînement est près du camp des blindés.

Ce n'était que pure coïncidence, mais j'en avais tenu compte dans le choix d'un entraîneur. Hormis quelques unités maintenues dans la zone du canal, l'état-major concentrait toutes ses forces cuirassées dans une immense base, aux portes du désert, près d'Héliopolis. Tout mouvement important de véhicules blindés partait de là. La piste sur laquelle Maurice entraînait les chevaux de course qu'on lui confiait jouxtait le camp. Bien mieux, pour que lui-même et les propriétaires puissent suivre convenablement la tenue de leurs pur-sang durant l'entraînement, on avait dressé, au milieu de l'ovale que formait la piste, une tour en bois de quelque cinq mètres de haut. Chaque matin, armé d'une puissante paire de jumelles, je grimpais au sommet de cet observatoire et je ne surveillais pas que les chevaux ; un léger déplacement de champ vers la droite et je voyais pratiquement tout ce qui se passait chez les militaires. Si des chars d'assaut ou d'autres véhicules sortaient, je repérais fort bien la direction qu'ils prenaient et, un peu plus tard, je n'avais qu'à suivre, en voiture, pour vérifier leur destination réelle. Une fois de plus, je constatais l'importance qu'avait, pour les S.R. israéliens, la présence ici d'un officier d'active ayant plusieurs années d'expérience des unités de combat. D'un seul coup d'œil, je déterminais la nature du convoi et je savais s'il s'agissait de mouvements opérationnels, de départs en manœuvre ou pour un simple exercice, ou encore, plus banalement, d'engins se rendant aux ateliers de révision ou de réparation…

— Pensez-vous acheter d'autres chevaux bientôt ? me demanda Bauch.

— Certainement, mais je ne sais exactement quand. Vous n'ignorez pas que j'ai l'intention de me livrer à l'élevage… Oh, sur une petite échelle, bien sûr. L'autre jour, j'ai vu un couple d'animaux d'une rare beauté chez Hamza Pacha. J'ai l'impression qu'il veut s'en défaire, mais tant que je n'aurai pas un haras à moi, je ne saurai où les mettre. Ici, au club, il n'y a plus un seul box de libre.

— Pourquoi ne pas les loger avec nos chevaux, à la caserne d'Abassia ? me proposa le commandant Ghazy.

Et, se tournant vers le colonel El-Hadary, commandant le régiment de cavalerie en garnison à Abassia et chef de l'équipe de jumping :

— Tu ne penses pas que cela pourrait se faire, Omar ?

Le colonel caressa un instant sa moustache, puis :

— Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas possible. Nous disposons de place à ne savoir qu'en faire et il y a assez de palefreniers parmi les

hommes de troupe pour que chacun de vos animaux ait le sien ; ils seront bien soignés… Oui, cela peut se faire sans trop de difficulté.

Je le remerciai chaleureusement, mais lui fit remarquer qu'Abassia était le siège d'une garnison très importante ; il me serait impossible d'y aller voir régulièrement mes chevaux, comme il me fallait le faire, et que je le dérangerais à tout bout de champ pour qu'il m'escorte.

Il se mit à rire.

— Rusty, vous êtes bien allemand ! N'avez-vous pas de photos d'identité de Madame et de vous-même ? Donnez-les-moi, je vais vous faire établir des laissez-passer pour tous deux, ainsi vous viendrez et vous partirez quand vous voudrez.

Voilà. C'était tout simple. Il y avait longtemps que je désirais pénétrer dans cette caserne.

Alwy Ghazy jeta un coup d'œil à sa montre et bondit sur ses pieds.

— Il est l'heure de partir !

Il expliqua :

— Une merveilleuse blonde m'attend au Sporting… Une Américaine.

Ses quatre compagnons se levèrent à leur tour et après avoir poliment salué l'assistance, s'éloignèrent avec le commandant.

— Ils ont l'air de joyeux lurons, constata Waltraud.

— Ce ne sont pas des officiers sérieux, dit Youssef, guindé. Ils ne pensent qu'aux femmes et à l'alcool. Ne leur prêtez jamais un sou, Rusty, ajouta-t-il, en se tournant vers moi ; vous ne le verriez plus.

— Cher vieux Youssef ! Ne vous inquiétez pas pour cela, je ferai attention. Mais ne trouvez-vous pas que c'est chic de la part d'Omar de m'offrir d'héberger mes chevaux ?

— Oui, c'est une solution, pour le moment… Mais voyez-vous, Rusty, ce qu'il vous faut, c'est une ferme d'élevage. Je vais voir un peu si je peux vous trouver quelque chose.

— Parfait… Et puisque vous y êtes, si vous entendez parler d'une gentille petite villa, également… Maintenant que me voilà marié et respectable, il m'en faut une.

Avec lui, Danny et Nadia, enthousiastes, se portèrent volontaires pour nous aider à trouver la perfection pour notre nouvelle demeure. Enfin, après une demi-heure de papotages mondains autour des cafés, nous nous levâmes tous pour partir. Gerhard Bauch nous accompagna jusqu'à notre voiture,

récriminant, volubile contre les mauvais soins dont son cheval était l'objet, au club. Il exagérait tant que je me demandais où il voulait en venir. Finalement, il lâcha ce qu'il désirait.

— J'ai entendu le colonel Hadary vous proposer de loger vos montures à Abassia. Croyez-vous pouvoir lui toucher un mot pour la mienne, également ?

C'était donc cela ! Je fus sur le point d'éclater de rire, mais c'est du ton le plus indifférent que je refusai :

— Ce me semble délicat, Gerhard. Hadary pourrait trouver que j'appuie un peu trop sur la chanterelle et vous connaissez leur susceptibilité, n'est-ce pas ? Je suis sûr que vous comprenez.

Là-dessus, sur une poignée de main, nous le quittâmes, très satisfaits de la prise de ce matin.

— Exactement comme à la pêche, dis-je à Waltraud, tout de même quelque peu sidérée. Tu appâtes l'hameçon, tu jettes ta ligne et tu attends. Avec un peu de chance, tu sors une grosse pièce. Comme le disait un jour Frédéric le Grand, à propos de ses généraux : « Bonne fortune vaut mieux que bons capitaines. » Maintenant, espérons que notre chance ne nous quittera pas cet après-midi, aux courses.

CHAPITRE IV : LE GLORIEUX PASSÉ

De nombreuses voitures étaient déjà rangées devant la villa, surélevée de deux étages, des von Leers, quand nous arrivâmes, Waltraud et moi, à leur réception. Le portier nous dirigea vers une aire de stationnement, toute proche, et en anglais, me demanda :

— Votre nom, Monsieur ?

En même temps, il consultait une liste. Un tel contrôle à la grille, pour une visite de caractère privé était assez peu habituel ; tout comme un *boab* portant une mitraillette sous son ample gandourah blanche. *Al Mabahes El-Amma* — la police secrète — semblait monter une garde vigilante autour des von Leers. Un domestique, un vrai, celui-là, selon toute apparence, nous introduisit et nous fûmes accueillis, à la porte par Mme et M. von Leers. Lui était un vieillard débile, ratatiné, aux rares cheveux blancs, aux yeux bleus délavés, larmoyants, vides.

— Entrez, mon cher Lotz, entrez… Heil Hitler ! chevrota-t-il.

Elle, un peu plus jeune, produit typique de la bourgeoisie prussienne, se précipita sur Waltraud un peu surprise par la forme que prenait cet accueil.

— Et cette charmante jeune dame est certainement Frau Lotz… Entrez, ma chère ; nous sommes ravis de faire votre connaissance.

Je fis ce qu'on attendait de moi : je portai sa main à mes lèvres et bafouillai les banales formules de politesse qui s'imposaient ; puis l'on nous conduisit dans le salon où une trentaine de personnes déjà, debout, assises, verre en main, formaient des petits groupes, bavardant en anglais, en allemand, en arabe.

— Vous allez rencontrer quelques vieux amis, nous dit Mme von Leers. Dans une minute, je vous présenterai ceux que vous ne connaissez pas encore, mais auparavant, dites-moi… Comment s'est passé votre voyage ? Et l'Allemagne ? Elle a dû bien changer, n'est-ce pas ?

— Ce fut un voyage merveilleux, mais je suis heureux d'être de retour ; je me plais ici.

— Oui, bien sûr, bien sûr… Nous aussi, nous adorons l'Égypte. Cependant Johann éprouve parfois le mal du pays. Si nous pouvions y aller, juste pour une visite, seulement une courte visite, vous comprenez ; une petite fois, c'est tout.

— Le professeur prendrait un bien grand risque.

— Oui, naturellement, il n’en est pas question. Les Juifs le jetteraient en prison.

— Les Juifs ?

— Mais bien entendu ! L’Allemagne est de nouveau dominée par les Juifs. Qui d’autre voudrait faire du mal à un vieil homme inoffensif comme mon mari ? Vous-même, Monsieur Lotz, ne prenez-vous pas trop de risques en vous rendant si souvent là-bas ?

— Des risques ? Comment ?

— Oh, je pensais… Enfin, aucune importance. Vous savez, nous avons eu le plus passionnant des visiteurs, l’autre jour. J’ai juré de ne pas dire son nom. Il est arrivé en grand secret, d’Amérique du Sud. Johann et lui ont passé deux nuits entières à bavarder. Oh, mon Dieu, c’était comme au bon vieux temps !

— Selon des rumeurs qui me sont parvenues, le *Reichsleiter* Bormann aurait passé quelques jours ici.

— C’est vous qui l’avez dit, n’est-ce pas ? J’ai promis de me taire et je ne vous ai pas appris qui était notre visiteur. De toute façon, je parle beaucoup trop. Venez, je vais vous présenter à quelques-uns de mes invités.

Un peu plus loin, Waltraud écoutait von Leers :

— … Et maintenant, je m’appelle Omar Amin…

Sa femme se retourna et l’interrompit :

— Cessez de dire des bêtises, cher, votre nom est Johann von Leers et il n’y a aucune raison de le changer. C’est un beau et honorable nom et un jour la nation allemande de nouveau sera fière de vous.

Un homme, haut de taille, au visage profondément marqué par les rides sous les cheveux gris, venait d’entrer et se dirigeait vers nous. Il s’inclina devant nos hôtes :

— Mes respects, *gnädige Frau ; herr Professor*.

— Heil Hitler ! lança le vieil homme.

— À mon avis, dans ces circonstances, « bonsoir » suffirait, grommela le nouvel arrivant, en promenant un regard sur l‘assemblée.

— *Ach !* Ne faites pas attention, mon mari adore revivre le passé, dit Mme Leers, conciliante. Permettez-moi de vous présenter un couple charmant : Mme et M. Lotz ; le Dr Eisele est le médecin officiel des usines d’aviation ; il veille sur la santé de nos spécialistes.

Je ne bronchai pas, mais Waltraud retint son souffle. Ainsi, c'était là le célèbre Dr Eisele, recherché pour crimes de guerre et génocide par les polices d'une douzaine de pays, pour le moins. Médecin dans les camps de concentration nazis, il avait mené de mortelles « expériences scientifiques » sur les prisonniers et tué à petit feu, dans d'horribles souffrances, des milliers d'hommes, de femmes et même d'enfants. J'avais entendu dire qu'il se trouvait au Caire, la République arabe unie lui ayant offert, avec le droit d'asile, un poste grassement payé ; mais c'était la première fois que je l'avais en face de moi. Je lançai à Waltraud un coup d'œil pour la mettre en garde car j'avais peur de sa réaction et je voulais qu'elle suive mon exemple. Il nous fallait tenir notre rôle ; supporter cet individu faisait partie du jeu ; lui serrer la main et échanger un minimum de paroles polies ne pouvaient être évités sans provoquer quelque désagréable incident sous les yeux de tous ces gens qui nous regardaient. Waltraud sortit vivement son mouchoir, le porta à son œil et inclinant brièvement la tête, s'adressa plutôt à Mme von Leers :

— Je vous prie de m'excuser, j'ai quelque chose dans l'œil. Auriez-vous la gentillesse de m'indiquer où se trouve la salle de bains ?

— Mais je vais vous y conduire, ma chère, dit la vieille dame, pleine de sollicitude. Venez…

« Bien joué ! » me dis-je. Comme je comprenais la répulsion de ma femme à serrer la main de cet assassin. Il me donnait la chair de poule ; seulement, à cette heure, il y avait, en Égypte, un quarteron d'experts allemands qui travaillaient activement à la mise au point de têtes de fusées bactériologiques susceptibles de répandre des germes de peste et de choléra et destinées à équiper les missiles du type « Faites-le vous-même » bricolés par les Égyptiens. Or, il fallait arrêter cela.

Un Égyptien que von Leers me présenta comme étant le Dr Ahmed Ben-Je-ne-sais-quoi, se joignit à nous et entama immédiatement une discussion avec Eisele à propos de matériel radiographique. Notre hôte me prit par le bras et m'entraîna :

— Venez donc, mon cher Lotz. Allons nous asseoir un instant au frais en buvant un petit verre de vin. Vous me croirez si vous le voulez, mais j'ai une bouteille de véritable moselle !

Il appela un domestique et, en arabe littéraire, s'appliquant lentement, il lui ordonna d'apporter le précieux flacon. Il m'emmena sous la véranda où,

dans un coin, nous prîmes place dans les fauteuils d'osier. La grosse chaleur de la journée était passée et une brise fraîche caressait la nuit. Von Leers m'offrit un cigare et me l'alluma, lui-même ne fumait pas. Le valet vint et posa devant nous la bouteille et deux verres. Mon hôte servit :

— *Prosit*, mon cher garçon.

— À votre santé, professeur.

— Ah, quel bon vin ! soupira-t-il. Tout le soleil de l'Allemagne du Sud qui vous parfume le palais.

— Oui, excellent. Et comme il fait bon, ici.

— Nous avons de la chance ; ce petit vent éloigne les moustiques.

Il but une seconde gorgée de vin.

— Avez-vous déjà rencontré le Dr Eisele ?

— Non ; il ne semble guère fréquenter le monde, au Caire.

— Je voulais dire auparavant, en Allemagne, pendant la guerre.

— Non, jamais. L'Allemagne est grande, professeur.

— … Et elle l'était bien plus, à la glorieuse époque. Je pensais que vous l'aviez rencontré. Où serviez-vous exactement ?

— Afrika Korps, Cent quinzième division, comme je crois vous l'avoir déjà dit.

— En effet, vous me l'avez déjà dit et je comprends parfaitement les raisons qui vous poussent à raconter cette histoire à tout le monde. C'est, en effet, le plus raisonnable et il serait stupide de leur dire la vérité ; de plus, dangereux, peut-être.

— Je ne vous comprends pas, professeur. Mais c'est la vérité !

— Allons, allons, Lotz ! Vous êtes intelligent, mais inutile de jouer ce jeu avec moi. Ne peut-on donc se fier à moi ? Le Führer me faisait confiance, Goebbels aussi et je ne les ai jamais trahis.

— Sincèrement, je ne sais pas de quoi vous parlez. Personne ne met en doute votre loyauté, professeur, mais quel rapport avec notre propos ?

Il sourit d'un air entendu.

— Très bien. Si vous ne voulez pas jouer cartes sur table, rien ne vous y oblige, mon cher *Obersturmbannführer*. Ce n'est certainement pas moi qui vendrai la mèche.

Je tombais des nues.

— *Obersturmbannführer ?* Vendre la mèche ? C'est une plaisanterie ?

— Je ne plaisante pas, Lotz. Écoutez… Faites-moi la grâce de ne pas me prendre pour un imbécile. Je suis sans doute un vieil homme et je sais que d'aucuns, derrière mon dos, disent que je deviens légèrement sénile, mais j'ai toujours eu une excellente mémoire des visages. Or, je me souviens fort bien du vôtre. Nous ne nous sommes vus qu'une fois, au cours d'une conférence quelconque, à Wannsee ; je ne m'en rappelle ni l'occasion ni la date, c'était vers la fin de la guerre. Par contre, vous, je vous revois très nettement, d'une grande élégance dans votre uniforme noir de lieutenant-colonel des S.S. Ne le niez pas, mon cher… Je suis heureux que vous soyez des nôtres et je garderai votre secret. Seule une élite bien choisie sera appelée à le partager, je vous le promets.

— Une élite bien… Professeur, vous faites erreur ! Vous me confondez avec un autre et il ne faut raconter à personne ce conte à dormir debout. Vous voulez ma perte ? Ne voyez-vous pas le mal que cela peut me faire ? Pas ici, peut-être, mais en Allemagne, certainement.

J'étais furieux et, en même temps, soulagé. Cependant, peu à peu, je commençais de m'amuser de la situation. Voilà qu'il voulait m'embrigader dans sa répugnante bande alors que rien que l'obligation de la fréquenter me donnait la nausée ! Et puis, une idée prenait forme dans mon esprit.

— Très bien, dit-il, indulgent. Je comprends très bien pourquoi vous ne tenez pas à ce que ce soit connu. Vous avez plus de chance que moi, car vous pouvez continuer de vous rendre en Allemagne et je ne veux pas être celui qui vous gâcherait cette joie.

Waltraud apparut, flanquée du colonel Mohsen Sabri qui me prit à part et me demanda si les courses de l'après-midi m'avaient satisfait.

— Très… Et vous ? Comme d'habitude, vous avez gagné ?

— Hélas, non ; j'y ai perdu jusqu'à ma chemise. Je suis complètement à sec. À propos, Rusty, pourriez-vous me prêter encore une petite somme ? J'en ai un besoin urgent… Des problèmes essentiels… Vous me rendriez vraiment un fier service.

Bon ! Encore un « prêt », le troisième ou le quatrième, et, bien entendu, il n'était jamais question de remboursement. Les riches étrangers étaient des vaches à lait que les gens comme lui trayaient en toute légitimité. Mais j'aurais trop perdu à refuser.

— De combien avez-vous besoin, Mohsen ? Cinquante livres, ça ira ?

— Disons plutôt soixante-quinze ?… Et, je vous en prie, Rusty, si possible en dollars et non en livres égyptiennes. Je peux obtenir un change plus avantageux.

« Rien à faire ! me dis-je, en sortant mon portefeuille. Le contribuable israélien devra encore payer. »

Puis, prenant Waltraud au passage, je me dirigeai avec elle vers le fond de la grande pièce en L où, autour du piano surchargé de bouteilles d'eau-de-vie, de vodka et de steinhäger, s'agitait et braillait un groupe d'experts parmi lesquels Brenner et Schonmann. Visage bouffi, plus cramoisi que jamais, Brenner agitait son verre sous le nez de Schonmann et tonitruait :

— Et moi, je vous dis que le dernier essai a parfaitement réussi ! Tout va très bien pour les ailettes ; elles sont impeccables. Sans vous autres, les génies, qui bousillez tout ce que vous touchez, il volerait déjà et on le sortirait en série dans six mois. Seulement, à cause de vous, on en est toujours au stade expérimental.

Ces aménités ressemblaient à une jolie bagarre assez révélatrice.

Rejetant son mufle en arrière, Brenner engloutit le contenu de son verre qu'il remplit derechef. Schonmann avala une gorgée de steinhäger, épousseta d'une chiquenaude un peu de cendre de cigarette, sur sa manche et dans son mélodieux parler autrichien, ronronna doucement :

— Il vous est facile de critiquer, Brenner et encore plus facile de faire retomber la faute sur les autres. Vous savez aussi bien que moi où le bât blesse : la main-d'œuvre locale, leurs soi-disant ingénieurs, les retards dans l'expédition des pièces détachées et des millions d'autres choses ! Par-dessus le marché, les autorités qui vous paralysent avec toute leur paperasserie. Il faut des semaines, des mois, juste pour…

— Allez raconter ça à d'autres ! le coupa Brenner. Dans mon usine, tout le monde est à la hauteur. Je dis bien, à la hauteur et tout le temps. Vous devriez venir y faire un tour, l'un de ces jours. Vous en prendriez de la graine, il y a des choses qui peuvent vous inspirer.

— Une querelle de famille, Messieurs ? intervins-je d'une voix douce. J'aurais cru que huit heures par jour à l'usine suffisaient pour parler boutique. Messieurs, j'aimerais vous présenter ma femme.

Souriants, ils tournèrent la tête vers nous et ceux qui étaient assis se levèrent vivement.

— Ah, la nouvelle Madame Lotz ! s'écria Brenner. Quel plaisir, *gnädige Frau !* Je dois reconnaître que notre cavalier a un sacré bon goût.

Les présentations faites, Schonmann avança une chaise :

— Prenez un siège, je vous prie, Madame. Que boirez-vous ? ajouta-t-il en tendant la main vers les bouteilles.

— Non, plus de Champagne, merci, dit Waltraud. Peut-être un doigt de whisky avec beaucoup d'eau gazeuse.

— Tout de suite, Madame. Et vous, Lotz ?

— Je connais son poison préféré ! lança Brenner dans un grand éclat de rire.

En même temps, il me servait un steinhäger qu'il me tendit.

— Buvez, mon garçon, me dit-il, la voix mal assurée. Vous avez beaucoup de retard à rattraper.

Je levai mon verre :

— *Prosit !* À tous vos boulons, vos écrous, à tout ce avec quoi vous jouez à longueur de journée… et le soir, apparemment. J'espère que nous n'avons pas interrompu une conférence de travail…

— Oh, la barbe, avec tout ça ! Je vous prie de m'excuser, *gnädige Frau*, reprit Brenner. Je ne crois pas aux conférences, ce n'est que bla-bla-bla. Dans mon usine, je donne des ordres et on les exécute sans que personne ne tienne de conférence ou autre sottise. Celui qui n'est pas dans la ligne, je le casse. C'est la seule méthode. Je vais vous dire l'ennui, avec votre bande, Schonmann : aucune discipline, voilà. Ils sont trop mous et vous aussi. Avant d'engager quelqu'un, j'étudie soigneusement son dossier de guerre ; ça vous dit tout sur un homme, ça ! Les anciens de la *Luftwaffe* sont les meilleurs : ex-pilotes, mécaniciens navigants… Certains faisaient partie de la *Wilde Sau* — l'escadrille suicide — à la fin de la guerre. Ces gars étaient formidables. Vous vous souvenez du chant de l'escadrille ? Ta-ra-ra, ram-ta-ta…

Il vida de nouveau son verre, s'installa au piano et plaqua un accord :

— Tu te souviens des paroles, Cavalier ?

Nous commençâmes, à l'unisson et d'autres se joignirent à nous :

Und wenn es bummst und kracht,
dann weisst Du es genau,
das war ein Flugzeugführer von der Wilden Sau[1] *!*

Von Leers s‘approcha, rayonnant, marquant la mesure d‘un mouvement de tête et, de sa voix chevrotante, il lança :

— Je vois qu‘il commence à y avoir de l‘ambiance. Monsieur Brenner est toujours l‘âme de ces soirées ; il y met de la vie. J‘espère que cela vous fait plaisir, Monsieur Lotz ; cela rappelle tant les vieux jours, quand les jeunes étaient prêts à se battre pour un idéal et avaient le cœur loyal. La jeunesse d‘aujourd‘hui ne s‘intéresse qu‘aux transistors et à la musique dégénérée américaine. Quand je me souviens de nos garçons et de nos filles allemands, bien nets dans leurs élégants uniformes, marchant aux sons d‘une vraie musique… Allons, reprenons quelques-unes de ces belles chansons, monsieur Brenner, et tous en chœur ! Peut-être *Wir wollen weiter marschieren* ou *Unsere Fahne flattert uns voran*. Je suis sûr que Lotz se souvient encore de toutes les paroles, ajouta-t-il en minaudant un sourire complice que tout le salon devait remarquer.

La plupart des invités firent cercle autour de nous et l‘on continua de chanter et de boire. En se prolongeant, la soirée s‘échauffait ; les bouteilles se vidaient ; les vitres tremblaient de plus en plus, tant cela braillait. Après les deux chants demandés par notre hôte, avec un entrain grandissant, nous entonnâmes le *Horst Wessel Lied* — l’hymne des S.A. — puis *Als die goldene Abendsonne* et bien d’autres du même tonneau. Je beuglais avec cœur, mais aussi avec prudence, me torturant l’esprit pour me souvenir de toutes les paroles.

Cet exercice confirmait sans doute von Leers dans sa conviction au sujet de ma personnalité, mais comment faire autrement dans ce milieu où tous me croyaient un ex-officier allemand, nazi bon teint qui adorait ce genre de soirées. De nombreux invités égyptiens venaient nous observer et écoutaient avec un intérêt amusé ; quelques jeunes Allemands pour qui le III^{e} Reich se confondait avec le temps du biberon et des bouillies, nous considéraient d’un œil quelque peu effaré. Waltraud, avec un sourire encourageant de ma part, avait rejoint ces dames qui, assises à une table, un peu plus loin, nous couvaient d’un œil attendri et indulgent.

Brenner était bon pianiste. Il ne prenait même plus le temps de remplir son verre entre deux airs et buvait directement à la bouteille. Après une ou deux heures de ces réjouissances, certains de nos maîtres chanteurs donnaient des signes de fatigue. Ils transpiraient abondamment et jetaient des coups d’œil de plus en plus fréquents à leur montre. Enfin, nous pûmes partir.

Sur la route du retour, Waltraud m'interrogea sur ma conversation avec von Leers.

— Ah, oui !… Figure-toi qu'il a découvert qui j'étais. Ou plutôt il croit m'avoir reconnu.

— Reconnu ? Tu veux dire qu'il sait que…

— Non, oh, non ! Que Dieu me protège, ce serait fatal. Simple confusion d'identité, assez amusante au fond et qui pourrait se révéler une bénédiction déguisée.

J'essayais de lui présenter la chose avec désinvolture.

— Il s'imagine m'avoir vu, il y a quelque vingt ans, à une conférence, dans la peau d'un *Obersturmbannführer*. Naturellement, j'ai nié, mais ce vieil idiot y croit dur comme fer et on ne lui enlèvera pas ça de la tête.

— Fantastique ! C'était donc pour cela, tous ces Heil Hitlerchoses ? Mais qu'est-ce qui te fait dire que ce pourrait être une bénédiction ?

— Eh bien… Tout d'abord, les anciens nazis ont la cote auprès des Égyptiens, des autorités, en particulier ; ensuite, certains experts allemands, hitlériens dans l'âme, m'accueilleront les bras ouverts quand l'histoire va courir les rues, car elle va courir. Von Leers est le plus grand cancanier du Caire. Bien entendu, je ne vais pas me faire passer pour un ex-officier SS et si l'on m'interroge carrément à ce propos, je démentirai vigoureusement et m'en tiendrai à ma version d'ancien de l'Afrika Korps. Mais, tu verras, pour bien des gens, plus je nierai, plus j'accréditerai la fable de ce gâteux et, en définitive, tout dépendra de ce qu'il racontera.

En effet, cela ne manqua pas ; comme je m'y attendais, il oublia sa promesse et ne tint pas sa langue. Bientôt ma qualité de SS était connue de tout le Caire et plus j'insistais dans mes dénégations, plus on y croyait. Les officiers et les hauts fonctionnaires égyptiens me saluaient au garde-à-vous et me parlaient en souriant de mon glorieux passé. Par contre, certains Allemands, pour la plupart des représentants de firmes qui, dans l'ensemble étaient des gens assez corrects, me marquèrent un certain froid. Il en fut qui cessèrent même de me voir. En fin de compte, je résolus de prendre avantage de la situation et j'obtins quelques documents qui confirmaient les dires de von Leers. J'étais assez fier de ces faux.

Je mis les pièces dans une grande enveloppe de papier bulle qu'un matin, avant de partir faire du cheval avec Waltraud, je laissai négligemment sur un meuble du salon. En rentrant, pour déjeuner, j'appelai mon domestique

et lui demandai ce que cette enveloppe faisait là. Tombant des nues, il protesta qu'il n'en savait rien, qu'il n'y avait pas touché. Plus il le niait, plus je feignais la colère, lui reprochant de laisser traîner mes papiers confidentiels à la portée du premier venu. Puis, ostensiblement, je jetai le pli dans un tiroir que je fermai à clef.

Quatre jours après, je le rouvrais. La poussière dont j'avais saupoudré la surface de l'enveloppe avait en partie disparu ; de même, je ne trouvai plus le cheveu qui retenait discrètement le paquet à la paroi intérieure du tiroir. Je ne doutai pas un instant que les S.R. égyptiens m'avaient emprunté les documents pour les photographier. Maintenant, je pouvais nier tout ce que je voulais ; « ils savaient » et von Leers m'avait donné une couverture en béton.

Note(s) :

1. *Et lorsque tout éclate avec beaucoup de fracas tu sauras que c'était l'œuvre d'un pilote de la Wilde Sau.*

CHAPITRE V : RUSTY BEY

« Doucement, mon petit… Doucement ! » Je serrai la bride et ramenait *Doctor* au petit galop. Mon grand étalon alezan obéit sagement. Je me retournai sur ma selle. Waltraud me suivait, à une longueur. Ces deux dernières années avaient fait d'elle une véritable cavalière, montant et entraînant des chevaux plusieurs heures par jour, acceptant avec une courageuse indifférence les muscles raidis, la peau irritée et, de temps à autre, une épaule ou un genou démis. Son étalon préféré, *Snow Ball*, était mort six mois auparavant et depuis elle avait *Isis*, une fougueuse jument anglo-arabe qu'elle avait dressée elle-même.

« Elle a également fait un sacré bon travail », me disais-je, tandis que, ralentissant l'allure, elle aussi, elle venait à ma hauteur. Laissant le désert derrière nous, nous galopions le long d'un petit chemin sablonneux, à travers les cultures serrées qui s'étendaient sous l'ombre des hauts palmiers. Là, dans un coin retiré du delta du Nil, à quelque quinze kilomètres du Caire, j'avais loué une ferme d'élevage assez grande, complètement installée, avec écuries, paddock, manèges, enceinte pour la vente et même une piste d'entraînement pour chevaux de course. Nous élevions des produits arabes et passions nos matinées à les monter et à les entraîner. Non seulement la ferme nous apportait un plaisir et un délassement de tous les instants mais encore, elle était un lieu de rencontre pour de nombreux amis égyptiens et allemands qui y venaient, soit faire un temps de galop avec nous, soit prendre des leçons d'équitation, soit, tout simplement jouir du calme, de l'air pur et de la beauté du paysage.

— Ça va ? criai-je à Waltraud alors que je venais de prendre les devants, sur le chemin rétréci.

— On ne peut mieux. Ce galop nous a fait à tous un bien fou.

Bientôt, rênes basses, les chevaux prirent le pas, de front. Ils connaissaient le chemin de l'écurie et n'avaient pas besoin de sentir notre main. En Allemagne, on estimait dangereux de chevaucher ainsi étalon et jument de compagnie, mais j'avais constaté qu'avec un peu d'entraînement, les étalons arabes acceptaient avec un calme parfait la présence de femelles.

— Tu sais, je ne me lasse jamais de ce merveilleux paysage, continuait ma femme.

Nous chevauchions botte à botte, à petite allure, en fumant — autre chose qu'on ne faisait pas dans le monde de l'équitation, en Allemagne — quand,

soudain, un vrombissement puissant, rappelant celui d'un avion à réaction au décollage, se fit entendre. *Doctor* fit un léger écart ; d'un mot et d'une pression légère des jambes, je le remis dans le droit chemin et je jetai un coup d'œil à ma montre.

L'un des grands avantages de cette ferme était sa situation, à proximité de la base d'essais des fusées, près du kilomètre 33, sur la route d'Alexandrie au Caire, à travers le désert. On mettait assez souvent de ces engins à feu et il était important de noter et de signaler l'heure exacte et la fréquence des lancements.

— Oui, dis-je à Waltraud au bout d'un moment, je suis content d'avoir pris cette ferme ; à tous égards c'est de l'argent bien placé.

— En tout cas, quelle merveilleuse couverture, renchérit-elle. Regarde-les affluer tous ici !

— En effet, on a l'impression que l'état-major égyptien et les techniciens allemands n'ont pas d'autre endroit pour discuter de leurs problèmes.

C'était vrai et plus nous en étalions, plus ils recherchaient notre hospitalité.

Au début, Waltraud n'en revenait pas de me voir travailler, ainsi, en pleine lumière, mais comme je le lui disais, il existe toute une gamme d'espions, depuis le petit bonhomme terne, incolore, indéfinissable, noyé dans la foule où il passe inaperçu, jusqu'à l'extroverti de mon espèce qui se pavane avec une telle ostentation sur le devant de la scène que personne ne peut le soupçonner un seul instant. Ainsi, qui allait imaginer (du moins, j'espérais bien que nul ne le ferait) que Lotz, ce riche et excentrique Allemand, éleveur de chevaux qui s'exhibait sur les champs de courses en costume national bavarois vert à parements rouges, avec un chapeau orné d'une touffe de poils de blaireau d'au moins douze centimètres de haut, et qui claironnait d'un ton définitif la moindre banalité, était autre chose que ce qu'il paraissait être ? Or, en Égypte, une fois l'apparence acceptée pour la réalité, les miracles devenaient possibles. Ainsi, j'avais obtenu du général Abdel Salaam un laissez-passer pour me rendre dans certaines zones interdites du canal, simplement en faisant remarquer que nulle part on ne faisait meilleure pêche que dans les lacs Amers. L'idée de refuser ce sauf-conduit à un ami intime, par ailleurs ami intime d'une foule de puissants, l'avait d'autant moins effleuré qu'un tel refus eût constitué une insulte pour ledit ami intime.

— C’est drôle, tout de même, fis-je remarquer à Waltraud, les Allemands croient dur comme fer que je suis incapable de distinguer un moteur d’avion d’un moulin à café et moins je manifeste d’intérêt pour leurs travaux, plus ils insistent pour m’en parler. Regarde le bilan des six derniers mois : localisation de deux bases de fusées, dont celle d’essais ; des rapports précis sur l’état d’avancement de la production dans les deux usines aéronautiques ; des renseignements détaillés sur la personnalité de chaque expert, si bien que pratiquement tous les Allemands qui travaillent dans les usines d’armement égyptiennes ont maintenant leur fiche chez nous ; des informations circonstanciées sur les mouvements des navires de guerre en mer Rouge ainsi que sur ceux des troupes et des grandes formations blindées vers le Sinaï… Sans parler de ce que nous avons pu communiquer sur l’économie et la politique. Sans vouloir nous vanter, ce n’est pas mal.

Waltraud sourit.

— Continue, *Obersturmbannführer*, et tu auras une médaille.

La guerre du Yémen demandait aussi une certaine attention et j’étais assez bien renseigné, par Abdo, par d’autres, aussi, sur l’activité de la flotte, les envois de troupes, d’armes, de matériel, de munitions, dans ce pays où les armées de Nasser s’usaient sans guère de succès au cours de batailles qui s’éternisaient contre les tribus yéménites et ce, malgré des bombardements incessants et l’emploi de gaz toxiques. Il était naturellement important pour les Israéliens de savoir combien de soldats égyptiens se trouvaient immobilisés par ces combats et de connaître leur moral.

Waltraud interrompit le fil de mes pensées :

— À propos, as-tu fait tes recommandations au sujet de Horst Wasser ?

— Je l’ai signalé, bien sûr, mais je n’ai encore rien envoyé de bien précis. Je crois que je vais observer ce garçon encore un peu ; il y a une ou deux choses en lui qui me tracassent.

J’avais, en effet, dans mes attributions, la détection éventuelle de personnes susceptibles de se mettre à notre service, soit comme informateurs, soit comme agents. Évidemment, je ne tentais pas moi-même de faire du recrutement ; c’eût été fatal. Je communiquais simplement des renseignements sur des gens qui me paraissaient intéressants : leur caractère, leur travail, le genre d’informations auxquels ils pouvaient avoir accès, etc. Le reste était l’affaire des gars. S’ils le jugeaient utile, ils

s’arrangeaient pour établir le contact comme ils le voulaient ; quant à moi, je n’entendais plus parler de rien à ce sujet.

Nous traversâmes la route asphaltée, près de l’entrée de la ferme, et je mis ma femme en garde :

— Ne laisse pas *Isis* se précipiter vers les écuries ; retiens-la… Ah, voici Abdullah !

Waltraud fit tout d’un coup la grimace.

— N’est-ce pas Bauch, là-bas, dans le manège, qui fait son habituel numéro d’imitation de l’École espagnole ?

Je soupirai :

— Pauvre cheval ! Je suis peut-être trop bon pour les animaux, au dressage, mais vraiment, voir pareil cirque me gâche le reste de la journée.

— Oui ? Pourtant, c’est toi qui lui as permis de mettre sa monture en pension ici.

— Pouvais-je agir autrement ? Il savait très bien que nous disposons d’énormément de place et que nous logeons d’autres chevaux que les nôtres. Il m’était impossible de refuser le sien.

Après avoir mis pied à terre et croisé les étriers sur nos selles, nous laissâmes les rênes au chef de nos palefreniers et tandis que nous récompensions nos montures de quelques carottes, nous leur flattions l’encolure.

— Bonne promenade, *ya saad el Pacha ?* demanda Abdullah.

De bey, le vieux bonhomme m’avait promu au rang de pacha depuis que je lui avais accordé une augmentation de cinq livres par mois.

— Excellente, merci, Abdullah. Dis-moi, M. Vogelsang est-il venu ce matin ?

— Oui, il vous attend sur la terrasse où on lui a servi un café. Il m’a demandé de faire prendre un peu d’exercice à sa jument pendant quelques jours parce qu’il partait. Il m’a donné un très généreux bakchich.

— Tant mieux pour toi, Abdullah, lui dis-je, en lui allongeant une tape sur l’épaule… Bon… Rentre ceux-là et bouchonne-les.

Nos éperons ôtés, nous rejoignîmes Vogelsang, l’un des experts allemands. Je me laissai tomber sur un siège, près de lui.

— Comment va, Harry ? Abdullah m’apprend que vous nous quittez ?

— Oui, Rusty, et je vous serais très reconnaissant si vous lui permettiez de prendre soin de mon cheval pendant mon absence.

— Avec plaisir… En vacances ?

— Hélas, non. Je vais à cette conférence, à Munich. Brenner et tous les autres en sont : des problèmes à régler au plus haut niveau.

— Vous feriez bien de réserver votre chambre, je crois qu'il y a un congrès qui se tient à Munich et les hôtels risquent d'être complets.

— Dieu merci, on s'en est occupé et j'ai ma réservation ; la confirmation est même arrivée ce matin.

Il tira un morceau de papier de sa poche et me le montra. Une idée germa dans mon esprit et je pris mentalement note du nom de l'établissement et du numéro de la chambre.

— À propos, Rusty, pouvez-vous me donner une bonne adresse pour acheter une serviette ? La mienne tombe en loques et, d'ailleurs, elle est trop petite pour contenir les plans et documents que je dois emporter.

— Pourquoi cette dépense inutile ? Je peux vous prêter la mienne ; elle est toute neuve et je ne l'utilise guère. Je la ferai porter chez vous demain.

— C'est très aimable à vous et je vous en suis infiniment reconnaissant.

Tout allait pour le mieux ; le vieux ladre avait réagi comme je l'espérais.

Je me hâtai d'expédier le déjeuner qui nous attendait, à notre retour, car je devais transmettre les informations concernant les tirs de fusées du matin à 14 heures et il était déjà 13 h 30. Je disposais maintenant d'un appareil radio plus important et plus puissant que le premier émetteur dissimulé dans le talon d'une botte de cheval ; celui-ci s'était révélé trop faible et surtout trop fragile car, quelques mois de service l'avaient mis hors d'usage. J'avais maintenu le contact par correspondance, en utilisant l'encre sympathique dont on m'avait muni en prévision d'une telle éventualité. Puis les gars m'avaient doté d'un nouvel émetteur-récepteur dont les éléments se trouvaient répartis et camouflés dans les corps de deux pèse-personne, en me donnant l'ordre de détruire et de me débarrasser de l'ancien, ce qui était plus difficile à faire qu'à dire. Certes, il était minuscule et je l'avais consciencieusement réduit en miettes à coups de marteau, mais il ne pouvait être question d'en jeter les débris à la poubelle ; les immerger dans le Nil semblait la solution idéale, mais comment y parvenir dans un pays où « l'œil public » ne lâchait pratiquement jamais un étranger, surtout s'il se déplaçait à pied ? Nous dûmes, Waltraud et moi, imaginer une interminable partie de canotage, toute une journée sur le fleuve, dans une barque louée

pour avoir le prétexte de pique-niquer à bord, de jeter les restes de notre repas tout naturellement à l'eau et, avec eux, ceux du poste émetteur défunt.

Je souriais encore en songeant à la situation grotesque dans laquelle nous avait mis cette poignée de fragments de cuivre, de bakélite et de fils métalliques, quand je dis à ma femme :

— 2 heures moins 10, il vaut mieux que je me mette au travail.

Les transmissions se faisaient à partir de notre chambre, en général au petit matin et à une heure fixée par avance.

Nous avions quitté mon appartement de Zamalek et nous occupions une belle et grande villa dans la banlieue de Giza, luxueusement meublée, et avec goût, en style anglais, située dans un grand jardin clos d'une haute grille doublée d'une haie épaisse qui sauvegardait notre intimité. La chambre à coucher principale, au second étage, convenait le mieux aux communications radio et c'était la seule pièce où je pouvais m'enfermer à clef sans éveiller l'attention des domestiques.

Je grimpais déjà l'escalier quand on sonna à la porte.

— Vois qui c'est, criai-je à Waltraud. Je ne peux être dérangé en ce moment.

Elle bondit derrière moi, s'engouffra dans notre chambre et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Abdo et Fouad ! me dit-elle. Le jardinier est en train de leur ouvrir. Qu'est-ce que je fais ?

— Descends et offre-leur un verre, bien sûr. Dis-leur que je prends une douche et que je les rejoins tout de suite. Ce ne sera pas long.

Je verrouillai la porte derrière elle, assemblai le poste et, à 14 heures juste j'expédiai mon message. Après quoi, le matériel rangé, je me passai la tête sous l'eau et me donnai un coup de peigne. Quand je descendis au salon, les deux officiers, assis devant des whiskies, bavardaient avec Waltraud.

— Quelle bonne surprise ! m'exclamai-je. Vous ne fichez donc jamais rien ou bien est-ce jour de congé ?

— Nous fêtons votre douche bi-annuelle, Rusty, répliqua Abdo. Que vous voilà propre et beau !

— Nous allons à Alex, expliqua Fouad et nous nous sommes arrêtés, en passant, pour vous dire bonjour.

Waltraud intervint :

— Abdo me racontait les suites de notre baignade de l'autre nuit.

L’avant-veille, il était venu nous rendre visite avec sa femme et leurs deux grands enfants. Peu avant minuit, Schonmann et Vogelsang étaient arrivés à l’improviste et, après un verre ou deux, ils nous avaient proposé de finir la soirée par un bain de minuit et un souper chez Schonmann qui occupait à *Pyramid Gardens* une villa avec piscine. Nous étions donc partis, tous, en voitures, et la nuit s’était achevée fort gaiement et très agréablement.

— Vous avez pris froid ? demandai-je innocemment ou général.

— Pas du tout, mais les hommes de la sécurité nationale sont venus me tirer du lit à 6 heures du matin.

Je sursautai, incrédule.

— Quoi ? Les gars de Fouad ?

— Non, bien sûr ; ceux d’un autre service ; deux messieurs fort polis, en civil, qui m’ont demandé ce que je faisais chez M. Schonmann.

— Mais enfin, c’est un peu fort de café ! En quoi est-ce que ça les regarde ? Je sais que Schonmann est protégé, gardé de près, mais vous êtes général d’armée et…

— Justement, Rusty… Ils ont attiré mon attention sur le règlement qui stipule qu’aucun officier des forces armées ne peut avoir de relations mondaines avec des étrangers, en particulier des experts étrangers, sans l’autorisation des services de sécurité. C’est une règle stricte.

— Je croyais avoir entendu Nasser proclamer que le régime se réclamait de la liberté, du progrès et de la démocratie ; s’il applique ainsi ses principes, je…

— Ne vous montrez pas injuste, Rusty, intervint vivement Fouad. Bien sûr, il est ridicule de mettre sur la sellette un homme comme Abdo sous prétexte qu’il a pris un verre avec Schonmann et je le leur ai dit ; mais il ne faut pas oublier, non plus, que nous sommes en guerre. Nous sommes obligés de prendre des mesures de protection et si certaines sont impopulaires, croyez-moi, elles sont nécessaires.

— Je suppose que vous avez raison, concédai-je. Nous avons également connu une masse de restrictions, en Allemagne, pendant la guerre. Mais, continuez, Abdo… Ensuite ? Que leur avez-vous dit ?

— Simplement ce qui s’est passé : notre visite chez vous, l’arrivée des experts ici, l’impossibilité de partir ainsi, à leur apparition, sans commettre une incorrection flagrante, tout comme celle de refuser leur invitation sans nous montrer d’une grossièreté insultante.

— Ils ont accepté ces raisons ?

— Oui, ils comprenaient très bien dans quelle situation je me trouvais ; ils m'ont demandé de me souvenir des règlements, à l'avenir et d'éviter le contact avec les étrangers.

— Cela veut-il dire que vous devez nous éviter, nous aussi ? Car, peut-être l'ignorez-vous, Abdo, nous sommes des étrangers.

Il éclata de rire.

— Oh, mon Dieu, non ! Ils savent tout sur vous et notre amitié. Vous êtes considéré comme sûr depuis des années.

Et, avec un clin d'œil :

— À l'époque, ils ont passé au peigne fin tout ce qui vous concernait, croyez-moi. Ils savent que vous êtes d'accord avec le régime, que vous détestez les Juifs et ils ont remarqué qu'à cause de cela quelques Allemands ici ne vous aiment vraiment pas.

— Oh, ceux-là, ils peuvent bouder dans leur coin, si ça leur chante. Un autre verre ?

— Juste un petit… Nous devons partir. Qu'est-ce que vous comptez faire ces jours-ci, Rusty ? On vous voit la semaine prochaine ?

— Le 19 nous allons à Marsa-Matrouh rendre une visite que nous devons depuis longtemps à Youssef Ghorab.

— J'avais oublié qu'il était là-bas, maintenant, dit Fouad. Il s'y occupe de sécurité, n'est-ce pas ?

— Oui, il est directeur de la sécurité pour le district occidental et gouverneur par intérim de la province.

— Eh bien ! Voilà ce vieux Youssef devenu un monsieur ! Gouverneur par intérim ! Ça doit lui convenir admirablement à cette pompeuse vieille bourrique !

— Ah, cette fois, c'est vous qui vous montrez injuste, Fouad, l'arrêtai-je. Je suis sûr qu'il fait preuve de beaucoup d'efficacité à ce poste. On ne peut pas en dire autant de l'ancien gouverneur.

— Tiens ! C'est pour ça qu'ils l'ont dégommé, celui-là… Pour le bombarder sous-secrétaire d'État à je ne sais quel ministère. C'est toujours le plus bête qui a le morceau le plus fin de l'agneau.

Abdo fit entendre un petit rire.

— Les raisins sont trop verts, *ya* Fouad !

Il se tourna vers moi et d'un mouvement de menton désigna son compagnon :

— Rusty, vous ne lui avez pas raconté cette merveilleuse histoire de vol dont vous avez été victime à Marsa-Matrouh.

— Quelle histoire ? interrogea l'autre, curieux.

— Ça, j'avoue qu'on ne le croirait pas de la bouche d'un tiers, dis-je. L'été dernier, Waltraud et moi sommes allés camper là-bas. Youssef avait mis à notre disposition une oliveraie, avec un domestique et un garde, tout en ne comprenant pas pourquoi nous préférions la tente au confort du palais du gouverneur. Mais nous n'étions pas seuls et, décemment, nous ne pouvions quitter nos compagnons. Il y avait là Bauch et…

— Ah, le brillant gars de M. Gehlen ! s'exclama Fouad.

— Le brillant gars de… Que voulez-vous dire ?

— Quoi, vous l'ignoriez vraiment, Rusty ? M. Gerhard Bauch n'est rien d'autre que l'agent résident en Égypte des services de renseignements allemands. Nous le savons depuis longtemps. Il n'est pas très intelligent, votre compatriote, Rusty, et nous lui laissons la bride sur le cou. Nous ne l'avons pas expulsé parce qu'il vaut mieux avoir affaire à un homme que nous connaissons que le voir remplacer par un gars dont nous ne saurons rien pendant un moment. Évidemment, nous ne le quittons pas de l'œil… Mais continuez votre histoire…

— Donc, nous étions là depuis une semaine quand un matin, en revenant de la mer, nous découvrons qu'on nous a chapardé quelques bricoles, des riens : une cartouche de cigarettes, un maillot de bain, des sous-vêtements… Vraiment sans importance. Le soir, nous dînons chez Ghorab et, en passant, je parle de ces larcins. Mon Dieu ! Si vous l'aviez vu ! Furieux ! Il a fait arrêter tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de plus d'un kilomètre autour de notre camp et les interrogatoires se sont poursuivis durant trois jours. J'essayais de l'apaiser, ces quelques babioles ne valaient pas que l'on fît tout ce foin. Il ne voulait rien entendre. Nous étions ses invités et il considérait le vol comme une insulte à sa personne.

« Enfin, nous partons et, quand nous prenons congé, dans la conversation, je signale incidemment que nous avons l'intention de passer une nuit à Alexandrie avant de rentrer ici, mais je ne dis pas dans quel hôtel nous devons descendre, car nous ne le savons même pas nous-mêmes. Mon cher, à peine cet hôtel cherché et trouvé, nous y débarquons et, au bureau, nous

trouvons un message téléphonique à notre intention : l'officier de garde au quartier général de la police nous demande de nous mettre dès le lendemain matin en rapport avec le général Bichbichy, pour une affaire très importante. »

— Vous avez cru qu'il allait vous arrêter, hein, Rusty ?

— Ma foi, je ne voyais pas quel crime affreux j'avais pu commettre… En tout cas, le lendemain matin, un officier se présente à l'hôtel pour nous prendre et nous escorter. Il ignore pourquoi tout ce branle-bas de combat, car c'en est un, ça, il le sait : Tous les grands hôtels d'Alexandrie avaient reçu, la veille, le message nous concernant ; de plus, toutes les patrouilles de police ont le numéro minéralogique de notre voiture, un signalement précis de Waltraud et de moi et l'ordre de nous intercepter pour nous conduire d'urgence au général… Vous devinez pourquoi ?

— On avait retrouvé votre voleur ?

— Exactement. Le général Bichbichy nous raconte, devant trois tasses de café, que l'ancien champion de natation de Marsa-Matrouh est arrêté et qu'on a recouvré nos biens ; que, par ailleurs, Youssef Bey a déjà pris contact avec le juge et qu'il est convenu que l'homme se verra infliger cinq ans de prison.

— Voilà ce qu'est la police pour vous ! s'indigna Fouad. Vous vous rendez compte ? Mobiliser toutes les forces policières d'Alexandrie pour un maillot de bain et quelques cigarettes !

— C'est le principe, mon cher garçon, railla Abdel Salaam. Tu ne voleras point les invités de ton gouverneur. Pas de maillot de bain, pas de soutien-gorge…

— Cela suffit, dit Waltraud, pudique. Vous êtes impossible, Abdo.

— Attendez ! Continuai-je. Voilà la meilleure… Pendant que je suis là, avec Bichbichy, un officier entre et demande si l'on peut annuler l'ordre de recherche nous concernant, comme si le général seul avait le pouvoir de rapporter l'ordre donné, que l'on m'ait trouvé ou non.

Abdo semblait s'amuser énormément ; Fouad était mal à l'aise.

— Je vous en prie, Rusty, me dit-il, ne répétez à personne en Allemagne, cette histoire. C'est tout simplement scandaleux ! Ça ne pourrait jamais se produire dans l'armée.

Abdo esquissa un sourire ironique mais se garda d'émettre une opinion à ce sujet. Il se contenta de rappeler :

— Bon, nous devons partir, maintenant.

— Le coup de l'étrier, les gars ?

— Juste un petit, Rusty… Pour boire à notre bon ami Ghorab.

À peine nous eurent-ils quittés, je sautai dans ma voiture et filai chez *Rivolis*, l'une des plus élégantes boutiques du Caire, où je choisis une superbe serviette, de grand prix, que j'envoyai à Harry Vogelsang avec mes compliments.

Dans la soirée, je rédigeai et codai le message à envoyer le lendemain matin. Je donnai l'heure d'arrivée à Munich de mon expert, le nom de son hôtel, son numéro de chambre et j'ajoutai qu'il aimait assez passer la soirée en compagnie d'une jolie femme, ce qui pouvait l'amener à rentrer fort tard.

J'avais gardé le double de la clef de sa serviette. Je l'expédiai aux gars deux jours après.

CHAPITRE VI : REGARDER PAR-DESSUS SON ÉPAULE

Nous étions en 1964. Avec le printemps, approchait le moment de partir pour notre voyage de six mois en Europe. Je venais de vendre un couple de superbes pur-sang arabes à un millionnaire italien, fou de chevaux, de passage en Égypte. Mon client, le baron Enrico di Pontanova, nous invita Waltraud et moi à accompagner les animaux — il avait affrété un avion spécial pour eux — et à les livrer nous-mêmes à Rome. Là, nous fûmes ses invités et tous les matins, sur la demande expresse de notre hôte, nous montions les pur-sang et les faisions admirer sur la magnifique piste cavalière de la villa Borghèse. Nous passions les nuits à arroser de Champagne de fracassantes tournées des grands-ducs.

Grâce au baron, cette fois-ci nous n'avions pas eu à faire état de la tumeur bénigne au cerveau de Waltraud pour expliquer notre départ. Cette maladie imaginaire, dont le traitement nécessitait à la fois le soleil égyptien et des soins périodiques en Allemagne, constituait le prétexte habituel de nos escapades régulières en Europe. C'est qu'à l'époque, un étranger n'entrait et ne sortait pas à son gré du pays. Les autorités délivraient des visas de touriste pour trois mois au maximum ; au-delà, on devenait résident temporaire et, avec ce statut, pour quitter l'Égypte, il fallait demander un visa de sortie dont l'obtention demandait d'interminables formalités bien compliquées.

Bien entendu, je ne tenais pas plus à voir mes mouvements entravés qu'à attirer l'attention des services officiels sur la régularité de mes voyages en Europe. Par bonheur, Youssef Ghorab avait volé à mon secours. Comme je faisais état des crises de nerfs que me donnaient toutes les palabres auxquelles je me trouvais obligé chaque fois qu'il me fallait emmener Waltraud en Allemagne, il s'était exclamé, chaleureux, plein de sympathie :

— En quoi cela doit-il poser des problèmes ?… Nous allons vous donner le statut de touristes permanents. Ce n'est pas très régulier, mais on s'en moque. Vous me confierez simplement vos passeports tous les trois mois ; deux coups de tampon « Entrée », « Sortie », et quelques heures après, je vous les rendrai, en règle.

Et voilà !

De Rome, nous prîmes l'avion pour Paris où je devais rencontrer le patron.

Laissant Waltraud à l'hôtel, je sortis, à la recherche d'une cabine téléphonique publique. Il y en avait une au coin de la rue. Au numéro que

j’appelai, on répondit immédiatement. Je donnai le mot de code et l’on me dit que je devais rencontrer l’un de mes amis à 15 heures, à un certain café X. Je m’en allai donc, tranquillement, sachant que j’avais rendez-vous à 14 heures au bistrot Y. Ces décallages systématiques d’heure et de lieu sauvegardaient le secret, même si, par hasard, la ligne était branchée sur une table d’écoute. Il fallait toujours se tenir sur ses gardes, constamment regarder derrière soi pardessus son épaule. Les précautions ne s’arrêtaient pas là. La règle, absolue, voulait que l’on procédât ainsi : on se présentait avec une grande exactitude au lieu de la rencontre ; on attendait trois minutes, pas plus. Si le « contact » ne se montrait pas, on partait… et une heure après, tout aussi précisément, on se rendait en un autre endroit convenu par avance où devait avoir lieu la rencontre. Si l’on se croyait filé, on n’insistait pas et l’on emmenait son suiveur dans une longue et jolie promenade.

À l’heure dite, je m’installai donc à une table, au fond de l’établissement et je commandai un pastis. Deux minutes s’écoulèrent. Je ne voyais personne. Je commençais à me demander ce qui pouvait bien clocher ; je me souvins alors avec amusement que lors de ma visite précédente, mon « contact » m’avait fait faux bond, non à cause d’une sombre histoire de filature, mais tout simplement parce qu’il s’était trouvé bloqué dans les embouteillages parisiens. Alors que je jetais un dernier coup d’œil à ma montre, un vieil ami vint à moi. Nous nous saluâmes chaleureusement ; il s’assit près de moi, commanda une consommation, la but tranquillement en bavardant de choses et d’autres, puis il me conduisit au patron.

Suivirent deux longues journées de travail intensif : rapports, exposés, consultations… Le chef appréciait particulièrement mes informations concernant les bases de fusées.

— À propos, me dit-il soudain, nous avons une bonne photo de ce faux aérodrome militaire qu’ils ont installé près de la route Le Caire-Alexandrie.

Je me récriai vivement :

— Faux ? Pas du tout ! Ces avions ne sont que trop réels !

— Voyons, c’est impossible ! Pourquoi en aligneraient-ils ainsi comme à la parade, des dizaines et des dizaines, le long de la piste d’envol, en deux rangs tirés au cordeau, si ce n’est pour qu’on les voie bien, trop bien ? Ce sont certainement des appareils factices.

— Non, non, je vous assure que non, répliquai-je avec véhémence. L'un de mes bons amis, officier de l'armée de l'Air, a eu l'amabilité de m'inviter à les admirer, il y a quelques semaines à peine. Croyez-moi sur parole, ce sont de vrais avions.

Il éclata de rire.

— Bon… Je suppose que tout est possible en Égypte. Ils n'ont jamais entendu parler de dispersion ? Enfin…

Et reprenant son sérieux :

— Toujours à propos de photos, j'en ai d'autres qui ne me plaisent pas du tout. Dites-moi, Wolfie, avez-vous complètement perdu l'esprit ?

Il lança sur la table un exemplaire du magazine d'équitation allemand *Reiter Revue* et m'indiqua la page à consulter. Je l'illustrais de plusieurs reproductions de ma gracieuse personne, à cheval le plus souvent, mais l'un des clichés me montrait, posant fièrement près de l'un de mes pur-sang après une victoire.

— Comment diable avez-vous pu autoriser pareille publication ? Il suffit qu'en Israël un bavard vous reconnaisse là-dessus et tout s'écroule !

Il avait parfaitement raison, bien sûr, mais je n'avais rien pu faire pour empêcher la parution de ces photos. Peu auparavant, nous avions reçu la visite, en Égypte, du secrétaire général de l'association des éleveurs de chevaux allemands, société dont j'étais un membre connu. J'avais donc reçu le personnage, je l'avais chaperonné et il avait pris quelques instantanés de moi dans mes exercices équestres, mais il ne m'avait pas dit qu'il était un collaborateur régulier de la *Reiter Revue*. C'est ce que j'expliquai du mieux possible au patron, puis, quand il fut apaisé, je lui soumis mon rapport financier semestriel. Il le signa après un rapide coup d'œil et soupira :

— Je suppose que vous voulez encore de l'argent ? Je vous ferai virer la somme à votre compte allemand, comme d'habitude.

Il laissa échapper un petit rire et :

— Wolfie, mon cher ami, on dit qu'un agent de grande classe vaut une brigade… Je constate avec douleur qu'il coûte également aussi cher qu'elle. Enfin… Sans doute faut-il continuer à gâter vos petits généraux ? ajouta-t-il, après réflexion.

Vint l'heure de la dernière séance. On examina mon plan de travail pour les mois à venir et l'on me donna mes consignes. Le patron tenait

particulièrement à ce que j'obtienne des détails sur les adjoints que Karl Knupfer, le nouveau directeur du programme de guidage des fusées, recrutait en Allemagne.

— Quand repartez-vous ? me demanda-t-il. C'est très urgent.

— En principe, dans trois semaines, environ. Nous avons besoin d'un peu de repos, de détente. Et puis, je dois également faire mes achats pour mes amis égyptiens. Néanmoins, s'il faut rentrer d'urgence, nous pouvons prendre l'avion.

— Non, ne faites pas cela. Je vous l'ai déjà dit : les espions prennent l'avion ; les gens convenables le bateau. Il faut rentrer par mer.

Avant de nous séparer, il me raconta une histoire amusante.

Il devenait de plus en plus difficile d'introduire de nouveaux agents en Égypte et l'on avait demandé à l'un d'eux qui se préparait à tenter l'aventure de proposer une bonne couverture. Le gars avait suggéré :

— Pourquoi ne pas acheter là-bas une ferme d'élevage de chevaux, comme ce salaud de nazi, Lotz ? Tous les officiers généraux et supérieurs, tous les hauts fonctionnaires égyptiens sont comme des mouches autour de ses sales écuries. Ils sont fous de lui.

Le patron avait répondu froidement :

— Ah non, merci ! Aller nous embarrasser de bourrins ; nous avons déjà assez d'ennuis avec les Égyptiens.

Trois semaines après, Waltraud et moi nous embarquions à Trieste, sur l'*Ausonia* ; quelques heures de navigation et nous accostions à Venise. Accoudé au bastingage, je jouissais du soleil en regardant défiler lentement sur la passerelle les passagers qui montaient à bord. J'en connaissais quelques-uns, surtout des Allemands qui rentraient, après leurs vacances annuelles. Soudain, deux arrivants, inconnus de moi, attirèrent mon attention. Ils descendaient de deux grosses Mercedes et ne paraissaient pas du tout être des touristes. L'un était seul, l'autre flanqué d'une femme et de trois enfants.

Le soir même, je rencontrai l'un d'eux, buvant en solitaire, au bar. Je m'installai sur le tabouret voisin et la conversation s'engagea assez vite. Sur ma demande, il m'apprit que c'était son premier voyage en Égypte.

— Vous y allez en touriste ?

— Oh non ; j'y resterai six ans à travailler.

— Où donc ?

— Beuh… Franchement, je ne sais pas.

Les Égyptiens tarabustaient tant leurs nouveaux conseillers en leur imposant le secret, qu'immédiatement j'en eus la puce à l'oreille. Jouant l'incrédulité, je le pressai un peu :

— Comment ? Vous me dites aller travailler en Égypte pendant six ans et vous ignorez où ?

— C'est-à-dire… Pas exactement, reprit-il à la hâte. Vous comprenez, il s'agit d'un poste au service de l'État et je ne connaîtrai les détails qu'une fois sur place. L'un de mes collègues doit venir me chercher au débarcadère.

Je lui tendis ma carte de visite en lui disant mon espoir de le revoir plus longuement au Caire. Il ne put faire autrement que de me donner la sienne. J'y lus : *Erich Traum, ingénieur en électronique*.

Le lendemain matin, un certain nombre de passagers se prélassaient autour de la piscine, sur le pont supérieur, en écoutant un récepteur à transistors, un poste particulièrement coûteux, et ils discutaient de ses caractéristiques et de ses mérites. Je me tournai vers Traum qui lisait, allongé dans un transatlantique, non loin de moi, et je lui demandai son avis en tant que professionnel.

— Pourquoi me le demander ! s'exclama-t-il. Je n'y connais rien.

Il me regardait d'un œil soupçonneux. Je m'étonnai :

— Mais vous êtes ingénieur électronicien ? C'est ce que porte votre carte.

— Oui, oui, bafouilla-t-il. Mais comment savez-vous que je m'occupe de choses comme la radio, les radars ?

— Bof !… J'ai tout simplement pensé que ce n'était pas impossible.

Et je changeai de conversation.

Quelques jours plus tard, rentrés au Caire, Waltraud et moi allions prendre le thé chez les Knupfer. Depuis l'arrivée de ce spécialiste qui devait prendre la responsabilité du programme de construction de fusées, nous essayions de nous lier d'amitié avec sa femme et lui.

Il se trouva que Mme Knupfer remarquât mes boutons de manchettes, en or, frappés de mon monogramme et elle me prit à part pour me demander où je les avais achetés. Elle m'expliqua que l'on fêtait l'anniversaire de son mari la semaine suivante et qu'elle aimerait beaucoup lui en offrir de pareils. Je lui appris que je les avais fait monter spécialement pour moi par

un petit bijoutier du bazar Mousky, dans la vieille ville. Comme il lui serait impossible de trouver la boutique, galant, je lui proposai de l'y conduire.

Je passai donc la prendre en voiture le lendemain à 16 heures. En chemin, elle m'interrogea sur notre voyage : le temps que nous avions eu, ce que nous avions fait, etc.

— L'une des choses qui m'ont le plus enchanté, fis-je remarquer, a été la traversée, au retour… À propos, j'ai rencontré à bord des collègues de votre mari…

— Oh ! s'exclama-t-elle, ravie. Vous voulez parler de Traum et d'Ebehard ?… Ils habitent dans la même rue que nous, à la cité Nasser. Ils vont être les adjoints directs de Karl…

Et, tout de suite, elle me dit tout sur eux.

CHAPITRE VII : FUSÉES ET CHAMPAGNE

La longue communication radio terminée, je retirai le casque d'écoute et coupai le contact au récepteur. La voix ensommeillée, Waltraud, du lit, me demanda :

— Tu as fini ?

— Presque… Ç'a été long mais la réception était bonne, aujourd'hui. Dans une demi-heure, le décodage terminé, je viens dormir.

D'un geste las, je pris mon bloc-notes, la clef du code et, crayon en main, je me mis au déchiffrage du message. Puis je relus mon texte, l'appris par cœur et rassemblant les feuillets chiffrés et en clair, j'allai dans la salle de bains les brûler au-dessus de la cuvette des W.-C. avant de tirer la chasse sur les cendres.

En me voyant revenir, Waltraud se redressa sur un coude.

— Important ?

— Très, je le crains. Et urgent. Ils le classent même haute priorité. C'est toujours à propos de Challoufa.

Nous venions de consacrer beaucoup de temps à rechercher cette base de lancement de fusées, bien camouflée du côté d'El-Challoufa, dans la zone du canal. Notre état-major la connaissait grâce à la reconnaissance aérienne et si les photos montraient toutes les caractéristiques d'une installation authentique, il restait tout de même un doute et l'on me demandait de confirmer qu'il ne s'agissait pas d'aires de lancement factices. On me laissait, bien sûr, le choix des moyens, mais je devais faire vite et obtenir des informations coûte que coûte.

— Cette fichue base se trouve bien entre Suez et Ismaïlia, dis-je à Waltraud, mais exactement où ? Et puis rien d'autre à faire que d'y aller voir par moi-même.

— Puis-je venir avec toi ?

— Naturellement, équipier ! Nous prendrons les gaules, les maillots, tout l'attirail et nous baptiserons ça partie de pêche sur les lacs Amers.

— Tu sais, ça me plaît de t'entendre m'appeler équipier.

— Ne formons-nous donc pas une équipe ? Tu sais bien que, pour moi, une épouse n'est pas simplement une bonne ménagère ou une maîtresse. Elle est tout cela et plus encore ; on doit tout partager. Mes deux premiers mariages ont échoué parce que je n'avais pas trouvé cette communauté totale.

— Tu sais que tu peux compter sur moi… Bon, de quel côté diriger nos recherches ? Nous avons déjà deux fois battu la région.

Je pris quelques cartes, dans un tiroir et en choisis une que je dépliai sur mon genou :

— Voilà celle de la zone sud du canal… Voyons… Nous allons procéder par élimination.

Du doigt, je suivais les lignes, tout en parlant :

— Ici, la ligne de chemin de fer qui file, grosso modo, du nord au sud, entre Ismaïlia et Suez… Là, parallèle à la voie ferrée, s'en approchant ou s'en éloignant plus ou moins, la route du désert. Le point recherché se trouve, en principe, entre l'une et l'autre. D'accord ?

— Oui, mais nous avons fait en voiture l'aller-retour et ensuite, nous avons fait le voyage en train. Ni d'un côté ni de l'autre nous n'avons vu quoi que ce soit qui ressemble à une base.

— Exact. Donc, on peut éliminer tout le terrain où la route se voit du train et vice versa. On ne peut tout de même pas camoufler une base de fusées dans un gourbi en torchis ou sous un palmier… Il faut même une sacrée place pour l'installer. Je ne vois donc que trois endroits où la distance entre les deux voies de circulation est assez grande pour l'implanter à la fois hors de vue des automobilistes et des voyageurs du chemin de fer : là-haut, ici et là, un peu plus bas. Autre chose : il faut bien qu'on y accède, à cette base ! par conséquent, il y a quelque part sur cette sacrée route un embranchement…

— Je me souviens qu'il y a deux chemins qui y débouchent, dit Waltraud. L'un mène à une décharge publique ; l'autre est gardé par un soldat, à l'entrée, et il y a une pancarte : « Défense d'entrer — Défense de photographier. »

— Ouais ! Mais de tels panneaux veillés par des sentinelles, tu ne rencontres pratiquement que ça, en Égypte ; surtout dans la zone du canal !…

Néanmoins, je me rappelais aussi l'endroit. Je ne m'étais pas aventuré à forcer d'une manière ou d'une autre le passage parce que j'espérais bien découvrir dans les environs un point d'observation qui me permît de faire mon travail sans me faire remarquer par un factionnaire. Je n'avais rien trouvé de tel et maintenant, il me fallait retourner voir cela de plus près. Nous nous y rendrions, Waltraud et moi, en touristes moyens qui en veulent

pour leur argent et éprouvent le besoin d'aller faire trempette dans les lacs Amers.

En conséquence, le lendemain main, en pantalon de sport et chemise jaune à pois bleus, coiffé d'une superbe casquette d'un rouge éclatant, je partais, avec mon épouse, jouer au petit espion.

D'Héliopolis, en moins d'une heure de voiture on atteint Suez. Avant d'entrer dans cette ville, d'une laideur insigne, nous avions bifurqué à gauche, franchi la voie de chemin de fer et nous roulions, presque seuls, sur la route du désert, en direction d'Ismaïlia. Un moment, je m'arrêtai sur le bas-côté, pour consulter la carte. La chaussée était vide, devant et derrière nous.

— Pourquoi ne prendrais-je pas le volant ? proposa Waltraud. Tu pourrais étudier le terrain sans devoir surveiller la route en même temps.

— Excellente idée !

Aussitôt, nous changeâmes de place, elle démarra et je suivis notre progression sur la carte. Après avoir dépassé un hameau, quelques maisonnettes de torchis, puis un camp militaire, la voiture parcourut à bonne allure une dizaine de kilomètres.

— Ralentis, dis-je. Nous approchons… Bon, voilà le chemin de la décharge, nous devrions trouver l'autre à deux ou trois kilomètres.

— Si nous coupions à travers le désert ? proposa Waltraud.

— J'y ai songé, mais je ne vois pas où le faire : partout des dunes où nous nous enliserions au premier tour de roue. Peut-être un peu plus loin ?…

Mais nous avions beau écarquiller les yeux, impossible de découvrir un terrain assez ferme pour rouler hors de la chaussée. Bientôt nous aperçûmes devant nous, à droite, la voie d'accès que nous cherchions, signalée par une guérite solitaire plantée sur le bas-côté. Aucune barrière n'en interdisait l'entrée.

— Qu'est-ce que je fais ? Je fonce ? demanda Waltraud.

— Non, continue tout droit, mais très lentement. Passe en première. Je veux me rendre compte de l'importance du poste de garde.

Adossé mollement à la guérite, un soldat s'ennuyait. Il portait le brassard de la police militaire et, lui battant la cuisse, un gros revolver d'ordonnance suspendu dans une gaine à longues sangles, harnachement jadis blanc qui lui tirait le ceinturon bouclé sur son treillis de campagne. Il ne parut guère

remarquer notre passage et dès que les dunes nous cachèrent à sa vue, nous nous arrêtâmes.

— Demi-tour, décidai-je. Essayons encore une fois. D'une façon ou d'une autre, nous devons entrer. Peut-être faudra-t-il feindre une panne et demander de l'aide, ou quelque chose comme ça.

Waltraud vira sans ennui sur la route déserte et nous repartîmes en sens inverse. Je lui donnai les consignes :

— Arrête-toi près de l'embranchement ; nous descendrons et commencerons à tripoter le moteur.

La voiture s'immobilisa juste en face de la guérite.

— Attends, ne descends pas ! hurlai-je. C'est trop beau pour être vrai !

Beau… Peut-être n'était-ce pas exactement le mot qui convenait ; mais j'avoue que la plus merveilleuse féerie ne pouvait me ravir plus que le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Le ceinturon, avec son revolver, pendait à un clou sur la paroi extérieure de la guérite ; quant au factionnaire, à quelque vingt ou trente mètres en arrière, entre deux dunes, en toute simplicité il posait culotte. Pour opérer plus à l'aise, il avait ôté son pantalon qui gisait sur le sable près de lui.

— Fonce ! À toute vitesse !

Waltraud embraya, braqua à fond et écrasa le champignon. Le moteur s'emballa, les pneus brutalement arrachés au macadam gémirent et la voiture bondit. En passant, comme un éclair, devant la petite cabane, j'aperçus un panneau noir et rouge portant, en arabe et en anglais « Zone interdite ». Un cri lointain parvint à mes oreilles. Je tournai le rétroviseur vers moi pour jeter un coup d'œil en arrière. La sentinelle, en bannière, son pantalon dans une main, agitant l'autre comme un noyé, courait dans le chemin en trébuchant.

— Ne te retourne pas, dis-je à Waltraud. File plein gaz ; on peut nous arrêter d'un instant à l'autre et je veux d'abord voir cette foutue base.

Cela ressemblait à une histoire de fou : en plein jour, je forçais littéralement l'entrée d'une zone classée ultra-secrète, dans une voiture roulant à toute allure, avec mon épouse, des cannes à pêche et vêtu d'une mirobolante chemisette à pois ! La route s'enfonçait lentement vers une dépression et le factionnaire déculotté avait disparu de ma vue. Un virage, une côte, une autre descente…

— Une auto ! annonça Waltraud.

En face de nous, une jeep pleine de soldats arrivait.

— S'ils ne font rien pour nous arrêter, continue comme si de rien n'était.

La jeep nous croisa et ses cinq occupants nous regardèrent avec des yeux ronds.

— Ralentis… Cherchons un point d'où nous pourrons observer la base.

Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Ah, ah ! On va commencer à s'amuser. Ils ont fait demi-tour et ils nous suivent.

La gorge serrée par l'émotion, Waltraud demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait ? J'essaie de les semer ?

— Pas question, cela paraîtrait suspect. Laisse-les nous rattraper… mais il faut les empêcher de nous reconduire à la route avant que nous sachions à quoi nous en tenir sur ce qu'ils cachent ici. Peut-être se contenteront-ils de nous admonester et de nous renvoyer.

Soudain, j'eus une idée.

— Tu sais quoi ? Ensable-toi ! Si tu y arrives, on peut en avoir pour des heures. Vite, quitte le chemin et tâche de faire ça de manière convaincante.

Waltraud appuya sur l'accélérateur et se mit à faire des embardées d'un côté à l'autre de la chaussée. Dents serrées, elle grommela :

— Tout pour rigoler un peu… Accroche-toi, on y va !

Oubliant de tourner à un virage, elle fonça droit sur la dune devant nous et la voiture s'enfonça dans le sable mou.

— Roule toujours ! Plus les roues tournent, plus on s'enlise.

Elle passa en première et, en emballant le moteur, elle soupira :

— Pauvre Coccinelle !

— On s'en fiche de la voiture. Ce que l'on cherche en vaut mille. Ça suffit. Ils arrivent. Sortons. Maintenant je vais t'enguirlander.

— M'enguirlander, moi ? Pourquoi ?

— C'est l'évidence ! Il faut leur en donner pour leur argent : la stupide épouse du stupide touriste qui se fait attraper pour avoir conduit d'une manière aussi stupide.

Hurlant contre elle et gesticulant comme un fou, je faisais de mon mieux pour jouer les maris furieux. La jeep s'arrêta près de nous et les cinq militaires, mitraillette au poing, mirent pied à terre et nous encerclèrent. Le sergent s'adressa à moi, en arabe :

— Que faites-vous ici ? Comment êtes-vous entrés ?

Je répondis en anglais :

— Merci de venir nous aider… Allez, donnez-moi un coup de main.

— *Mich fahim.*… Je ne comprends pas. Que faites-vous ici ?

— Est-ce que vous parlez l'anglais ? L'allemand ?

Il secoua la tête :

— *Mich fahim*.

J'ouvris le coffre de la voiture et en sortis la petite pelle que j'ai toujours à bord :

— Allez-vous m'aider à sortir de là cette auto ? demandai-je en allemand.

En même temps, du geste, j'illustrai ma question. À son tour, le sous-officier, de la main, m'indiqua que je devais monter dans la jeep.

— Vous êtes arrêté, me dit-il en arabe. Je dois vous emmener au poste de garde.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais puisque vous ne voulez pas me donner un coup de main, tant pis.

Et je me mis à pelleter le sable pour dégager les roues. Il me piqua le ventre du canon de son pistolet-mitrailleur et les autres relevèrent leur arme, la braquant sur moi. Alors, toujours du canon de sa mitraillette, il m'indiqua son véhicule et hurla :

— *Yalla.*… Jeep !

Je secouai la tête et m'assis sur le pare-chocs de la Volkswagen.

— Il n'y a pas de jeep qui tienne. Je ne bougerai d'ici que dans ma voiture.

Bien entendu, il ne comprenait rien à mes paroles, mais ma mimique ne pouvait tromper sur mes intentions.

— Emmenons-les de force, proposa l'un des soldats.

— Tais-toi ! aboya le sergent. C'est moi qui décide.

Il réfléchit un instant, puis s'adressa au chauffeur :

— Retourne à la base et dis à l'officier de garde que nous avons trouvé deux étrangers dans la zone interdite avec leur voiture ensablée. Dis-lui que nous comprenons pas leur langue et demande-lui des instructions. Grouille-toi ! Nous restons ici à les surveiller.

— Que disent-ils ? demanda Waltraud.

— Il m'a annoncé que nous étions arrêtés et comme je refusais de monter dans son auto, il a envoyé le chauffeur demander des ordres à un officier.

Elle se mit à rire.

— C’est la première fois que je suis arrêtée.

Je ne trouvais pas cela amusant.

— C’est moins drôle que tu ne le penses. Nous avons affaire à des gens simples qui prennent très au sérieux leurs consignes de sécurité et nous ne sommes pas sortis de l’auberge ! Il se peut que nous nous trouvions dans l’obligation d’en appeler à Youssef pour nous tirer de là et, même dans ce cas, ce ne sera pas agréable parce qu’il va falloir faire jouer au maximum nos relations. Notre ami va devoir tirer un tas de sonnettes, mettre en branle une multitude de services et il y a tout de même des limites à son pouvoir. De plus, des escapades de ce genre risquent de laisser un vilain arrière-goût de suspicion… Non, il n’y a pas de quoi pavoiser. Enfin, il fallait le faire. L’essentiel est de savoir ce que nous sommes venus apprendre.

— C’est déjà fait, ce me semble, remarqua Waltraud. L’attitude de ces hommes prouve assez que nous avons mis le doigt dessus.

— Oui, mais on ne peut rien affirmer. J’espère que nous saurons exactement à quoi nous en tenir bientôt.

Je sortis un paquet de cigarettes ; après en avoir allumé une à Waltraud et m’être servi, j’offris ce qui restait aux soldats qui s’en emparèrent avidement. L’un d’eux s’approcha de la voiture et regarda à l’intérieur. Il appela ses camarades :

— Dites donc, il y a des trucs intéressants là-dedans : un appareil photo, des vêtements, une cartouche d’américaines… Si on faisait une fouille ?

— Ne touchez pas à leurs affaires, ordonna sèchement le sergent. S’ils portent plainte, après on aura des histoires.

— Comment tu veux qu’ils portent plainte s’ils sont en taule ? demanda l’autre.

Le retour de la jeep mit fin à la discussion. Un capitaine en tenue de campagne, revolver au ceinturon qui se trouvait près de chauffeur, sauta à terre et nos gardiens se mirent au garde-à-vous. Sans un sourire, il s’adressa à moi, en anglais :

— Bonjour ; de quoi s’agit-il ?

— Voyez-vous même, mon capitaine. Notre voiture s’est ensablée et il faudrait sans doute plus que la petite pelle dont je dispose pour la dégager. Croyez-vous pouvoir nous remorquer avec votre jeep ? J’ai un câble…

— Pour l’instant, ce n’est pas votre voiture qui m’intéresse, mais votre présence ici. Que faites-vous sur ce terrain ? Comment êtes-vous entrés ?

— Que voulez-vous dire : « Comment êtes-vous entrés ? » Dans notre voiture, cela se voit, non ? Nous venons du Caire. Quant à ce que nous faisons ici, en admettant que cela vous regarde, nous sommes en route vers les lacs Amers pour y prendre un bain. Est-ce un crime ? Savez-vous que ces soldats nous ont menacés de leurs armes ? À mon retour au Caire, j'irai me plaindre au quartier général de la police où je compte de nombreux et influents amis.

Il ne parut pas du tout impressionné par la menace.

— Êtes-vous américains ?

— Nous sommes allemands et guère habitués à être traités de la sorte. Nous en sommes particulièrement indignés.

— Pourquoi êtes-vous venus ici ?

— Je viens de vous le dire ! Nous allons aux lacs Amers.

— Ce n'est pas le chemin. Vous vous trouvez dans une zone interdite. Il y a un panneau. Et comment êtes-vous passés devant la sentinelle sans vous être arrêtés ?

— Quelle sentinelle ? Quel panneau ?… Il est vrai que je dormais. Ma femme conduisait ; c'est d'ailleurs pourquoi nous voilà ensablés jusqu'aux moyeux.

Si, comme je l'espérais, ma remarque l'amusa, il ne le montra pas.

— Vos passeports, s'il vous plaît.

Je les lui tendis. Après un bref coup d'œil, il les glissa dans sa poche.

— Eh là ! Rendez-les-moi ; ce sont les seules pièces d'identité que nous possédons.

— On vous les rendra en temps opportun. Qu'avez-vous dans votre voiture ?

— Pas grand-chose ; voyez vous-même.

Il se dirigea vers l'auto et regarda à l'intérieur.

— Ah ! Un appareil photographique. Qu'avez-vous photographié ?

— Rien pour l'instant. J'ai mis un rouleau de pellicule vierge ce matin, juste avant notre départ.

— Pourquoi ?

— Mon Dieu, quelle question ! Parce que j'ai envie de prendre quelques instantanés de notre pique-nique, celui que vous essayez de votre mieux de nous gâcher. Qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela ?

Sans répondre, il continuait sa fouille minutieuse. Il prit l'appareil, sur la banquette arrière et passa la courroie de suspension à son épaule. Il découvrit la carte routière dans la pochette de la portière droite, la confisqua et la glissa sous son ceinturon. Il scruta le dessous des sièges, l'intérieur du coffre et souleva même le capot du moteur. Apparemment, il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

— Des armes ? demanda-t-il enfin.

— Non, nous ne partons pas pour un safari, répliquai-je, impatient. Pourquoi emporterais-je un arsenal ? Écoutez, capitaine. Ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu ? Que voulez-vous de nous ? Si c'est ainsi que dans votre pays on traite les touristes qui viennent y dépenser largement leur argent, je vous assure que vous n'en verrez guère. Qu'est-ce que signifient ces méthodes inquisitoriales ?

— Il vous faut me suivre.

— Vous suivre ? Où ?

— À la… À mon camp. Ce n'est pas très loin. Le colonel voudra vous voir.

— Après tout, autant vous accompagner et parler à votre supérieur. Peut-être montrera-t-il plus de bon sens que j'en ai trouvé jusqu'ici. Mais notre voiture ?

— Elle restera ici sous surveillance. C'est une pièce à conviction.

Je verrouillai soigneusement la Volkswagen et invitai Waltraud à prendre place à côté du chauffeur, dans la jeep. L'officier m'intima l'ordre de monter à l'arrière et s'installa près de moi. Il laissa les soldats près de l'auto en leur rappelant de ne toucher à rien. Démarrage et en route… vers la destination que nous espérions tant atteindre. Quelques centaines de mètres plus loin, nous franchîmes un barrage où deux hommes de la police militaire montaient la garde, puis, après un raidillon qui nous amena au sommet d'une butte, nous la vîmes à nos pieds, avec les rampes de lancement en un large cercle, un peu en arrière, les blockhaus où étaient stockées les fusées et, à quelque distance, les bâtiments administratifs. Aucune erreur possible ! Waltraud eut la sagesse de ne pas se retourner, mais je voyais le sang affluer à sa nuque, tant elle était surexcitée. La jeep s'arrêta un instant devant une lourde grille qu'une sentinelle ouvrit sur un signe de mon compagnon qui guida le chauffeur jusqu'au seuil de l'immeuble principal.

Par un large couloir, on nous mena dans l'aile droite de la bâtisse et nous pénétrâmes dans un bureau où un sergent-major abandonnant la paperasserie étalée sur sa table, bondit sur ses pieds et se figea au garde-à-vous.

— Le commandant est-il là ?

— Oui, *Effendim.*… Le colonel Fathy est avec lui.

— Demande-lui s'il veut bien me recevoir pour une question très urgente.

Le sous-officier passa dans la pièce voisine et, au bout d'un moment, revint :

— Le commandant vous attend, *Effendim*.

Le capitaine nous ayant fait asseoir, s'adressa au sergent :

— Surveille ces deux-là ; tu en es responsable jusqu'à mon retour.

Il nous laissa et ferma la porte derrière lui. Je chuchotai à Waltraud :

— Ne dis rien ; je voudrais écouter ce qu'ils racontent, si possible.

Au début, je n'entendis qu'un long ronronnement indistinct d'où, de temps à autre, émergeait un mot : « Étranger… passeport allemand… très suspect… fouille… voiture… arrêtés… » Soudain, une autre voix, que la colère gonflait, éclata :

— Quoi ? Tu les a amenés ici ? Espèce d'idiot, tu as donc complètement perdu l'esprit ?

Un autre marmonnement et, de nouveau, la fureur claironnante :

— Tu aurais pu, au moins, leur bander les yeux. Tu n'as pas plus de jugeote qu'un buffle. La prochaine fois, invite-les à visiter les installations. Bon, tant pis ; le mal est fait. Fais-les entrer.

Le capitaine revint, la face cramoisie et aboya dans notre direction :

— Entrez !

Nous passâmes dans un bureau spacieux, confortablement meublé de fauteuils de cuir, de deux canapés, d'épais tapis. Le commandant, un colonel mince, la quarantaine, la moustache noire, comme les cheveux coupés court, trônait derrière une immense table bien cirée flanquée d'une tablette où s'alignait une batterie de quatre appareils téléphoniques : un rouge, un noir et deux blancs. Sur une chaise, à sa gauche, se tenait, négligemment assis, un autre officier, plus jeune que lui et portant les insignes de lieutenant-colonel. Les deux hommes nous scrutèrent des pieds à la tête puis le commandant parla :

— Asseyez-vous, je vous prie…

Il prit l’un des passeports qui se trouvaient avec notre carte routière et notre caméra sur le bureau, devant lui, il le feuilleta lentement, le déposa, prit l’autre, recommença le même manège, puis :

— Vous êtes M. et Mme Lotz ?

Sur ma réponse affirmative, il continua :

— Vous êtes allemands… Touristes ?

— Nous habitons Le Caire.

— Oui, je vois d’après vos passeports que vous êtes depuis quelque temps dans le pays. Que faites-vous ?

— Je suis éleveur de chevaux.

Il releva ses sourcils broussailleux.

— Éleveur de chevaux ?

— Oui, qu’y a-t-il de bizarre à cela ?

Je tirai mon portefeuille et, sortant les documents l’un après l’autre, j’énumérai :

— Voici ma carte de visite avec mon adresse au Caire, ma carte de commissaire de la Société des courses, celle de membre du Club de la Cavalerie, de la société hippique et du club Sportif de Gezirah.

Je les alignai sur son bureau. Il les examina toutes, une à une.

— Si vous élevez des chevaux, Monsieur Lotz, que venez-vous faire ici, sur un terrain militaire interdit ?

— Écoutez, colonel… Déjà, votre capitaine m’a posé des questions de cet ordre et il a mené une interminable enquête absolument déplacée, sur nos « crimes ». Aussi pour éviter une répétition et des malentendus inutiles, permettez-moi de vous raconter toute l’histoire et vous verrez qu’il n’y a vraiment pas de quoi fouetter un chat, tant tout est simple et clair.

— Bien, parlez, Monsieur Lotz. Néanmoins, je dois vous dire que vous vous êtes mis dans une situation très désagréable. Faire ainsi irruption dans une zone militaire interdite est une affaire extrêmement grave.

— Je n’en savais rien. Voici ce qui s’est passé : ma femme et moi, nous sommes partis très tôt, ce matin, du Caire, pour aller prendre un bain dans les lacs Amers et y pique-niquer. Nous avons donc emprunté la route de Suez à Ismaïlia ; ma femme conduisait et…

— Pourquoi votre femme ? N’est-il pas plus normal que l’homme conduise ?

— Peut-être, mais je me suis fait mal au genou la semaine dernière et je préférais ne pas le fatiguer outre mesure. Par ailleurs, ma femme aime piloter la voiture.

— Comment vous êtes-vous blessé au genou, monsieur Lotz ?

— En tombant de cheval ou en sortant de ma baignoire, quelle importance ?

— Ne vous énervez pas, Monsieur Lotz ; je tente simplement de rassembler tous les faits.

— Très bien ; les voici, les faits : ma femme conduisait et je me suis endormi. Elle a dû bifurquer au mauvais embranchement et je me suis réveillé quand notre voiture s'est ensablée. C'est tout ce que je sais. Après quoi, vos soldats qui semblent aimer un peu trop jouer avec leurs armes, sont arrivés et nous ont menacés. Êtes-vous satisfait, maintenant, colonel ?

— Pas tout à fait. La sentinelle, à l'entrée du terrain dit avoir tenté de vous arrêter et vous avez continué sans tenir compte de ses sommations.

— Je n'ai vu aucune sentinelle. Je vous ai dit que je dormais.

— Votre femme, non. Pourquoi n'a-t-elle pas obéi aux ordres ? Il y a également un panneau interdisant le passage à toute personne étrangère au service.

— Ma femme n'a rien vu de tout cela et il est certain que personne ne lui a intimé l'ordre de s'arrêter. Votre factionnaire devait probablement dormir lui aussi. S'il dit la vérité, pourquoi n'a-t-il pas téléphoné ici pour faire rapport de l'incident ?

— La ligne téléphonique qui nous relie au premier poste de garde est en dérangement, mais ceci est une affaire qui ne vous concerne absolument pas. Si l'homme dormait, il sera puni. Quant à vous et à votre femme, Monsieur Lotz, votre cas sera soumis aux autorités compétentes qui procéderont à une enquête approfondie.

— Enfin, c'est ridicule ! Ma femme et moi nous nous réjouissions à l'idée de prendre un bon bain au cours d'une partie de campagne agréable, qu'avions-nous à faire au milieu de casernements militaires dans un coin perdu du désert sans absolument aucun attrait ? Dites-le-moi donc, Colonel.

— Que sais-je moi ? Peut-être espionner, ou saboter… Les autorités verront cela.

— Absurde ! m'exclamai-je.

Je recommençai à transpirer.

— Vraiment, Colonel, cela commence à passer les bornes de la plaisanterie. Laissez-moi vous dire que je suis assez connu dans ce pays. Pourquoi ne prenez-vous donc pas l'un de ces téléphones et n'appelez-vous pas le général de la police Youssef Ghorab ? C'est l'un de mes amis intimes. Vous n'ignorez certainement pas qui est le général Ghorab ?

Après un instant de silence, l'officier hocha la tête :

— Oui, je sais qui il est… Mais nous ne dépendons pas de sa juridiction. Enfin, une recommandation de sa part aurait du poids auprès des hommes de la Sécurité.

— La Sécurité ! Colonel, vous venez de mettre le doigt sur la solution. Il n'y a plus de problème. Puis-je utiliser votre téléphone ?

— Pourquoi faire ?

— Pour appeler certaines personnes de cette Sécurité dont vous venez de parler. Commençons par le général Fouad Osman.

— Vous le connaissez ?

— Lui et quelques autres.

En parlant, j'avais sorti mon carnet d'adresses et je le feuilletais.

— Voici son numéro. Appelez-le, il vous confirmera que je ne suis pas un espion. Il me connaît intimement.

De nouveau, il ouvrit mon passeport, en tourna lentement les pages, puis, le lançant sur la table, il se tourna vers le lieutenant-colonel :

— Drôle d'affaire, dit-il, en arabe. Crois-tu qu'il dise la vérité ?

— *Anna aref ?* Comment le saurais-je ? répondit l'autre, sceptique. Mieux vaut ne pas trop se mêler de ce genre d'histoires ; il n'y a que des complications à attendre. Passe-les à la Sécurité et qu'ils s'en arrangent. Après tout, c'est la consigne et tu ne fais qu'appliquer les ordres.

— Oui, bien sûr, si cet idiot d'Abdy ne les avait pas amenés à la base. Ils ne vont pas être contents et ça ne fera pas joli sur mon dossier.

— Il affirme être en bons termes avec le général Osman. Comment connaîtrait-il des gens comme Osman et Ghorab ? Peut-être est-il en réalité l'un de ces experts allemands ?

Le commandant me glissa un coup d'œil perplexe :

— Dites-moi, Monsieur Lotz, êtes-vous certain d'être éleveur de chevaux ?

J'explosai, la voix furieuse :

— Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? Mais comme vous semblez ne pas vouloir tenir compte de mes paroles, pourquoi ne pas faire ce que je vous suggère :

demandez confirmation de mes déclarations à quelqu'un dont le métier est de régler ce genre d'affaires.

Il réfléchit un instant, puis se décida soudain. Il empoigna l'un des combinés.

— Très bien. Je vais appeler le général Osman. Quel numéro, disiez-vous ?

Je le lui répétai et il ordonna qu'on lui passât la communication. Nous attendîmes un moment en silence tandis que, dans une pièce voisine, une voix s'égosillait à tenter d'obtenir une ligne. J'ouvris un nouveau paquet de cigarettes et, les deux officiers ayant refusé celles que je leur tendais, j'en allumai pour Waltraud et pour moi. Un vibreur ronfla. Le commandant décrocha.

— Oui… Quoi ?… Ah, je vois… Demandez-lui de bien vouloir me rappeler.

Il replaça le combiné sur sa fourche et se tourna vers moi.

— Le général Osman n'est pas à son bureau. On ne sait pas quand il sera de retour.

— Voilà qui est fâcheux. Mais nous pouvons toucher quelqu'un d'autre. Voyons… Connaissez-vous le colonel Mohsen Sabri, de la Sécurité nationale ?

— Non, je n'ai jamais entendu parler de lui. Il n'a rien à voir avec nous. Les officiers ne manquent pas, à la S.N. et les services y sont nombreux.

— Très bien, Colonel. Laissez-moi lui parler et demandez-lui vous-même les renseignements qui vous intéressent ; si vous n'en êtes pas satisfait, il vous mettra en rapport avec une autorité que vous estimez compétente. C'est correct ?

Je consultai de nouveau mon carnet.

— Voici le numéro…

Il hésita un instant, puis, une pointe d'impatience dans le ton :

— Bien… Je ne vois pas quel mal cela peut faire, sinon que je me rends importun à ennuyer ainsi un tas de gens qui ont autre chose de bien plus important à faire qu'à m'écouter.

La voix était franchement furieuse quand il s'adressa au standardiste. Celui-ci devait encore avoir Le Caire en ligne, car presque aussitôt, il passa la communication à son chef.

— Allô, qui est à l'appareil ?… Le major ?… Ici, le colonel Abdel-Aziz Mohsen ; puis-je parler au colonel… euh… Sabri, s'il vous plaît… Allô…

Colonel Sabri ? Bonjour, Colonel. Je voudrais vous poser une question dont je vous prie de m'excuser : pourriez-vous avoir l'amabilité de me dire à quelle branche de la Sécurité vous appartenez ?… Je comprends… Oui, je vois… Oh, oui… Voici pourquoi je vous demande cela, Colonel. J'ai là une affaire assez étrange à régler. Connaîtriez-vous, par hasard, un couple allemand du nom de Lotz ?… Oui ?… Bien, même ?… Quoi ?… Qui est-ce ? Eh bien, ils se trouvent en ce moment dans mon bureau, en état d'arres… Je veux dire que je me suis trouvé dans l'obligation de les retenir provisoirement… Ils sont entrés dans mon installation, ce matin, comme s'ils étaient chez eux. Inutile de vous dire ce que cela signifie… Pardon ?… Oui, Colonel, naturellement, il y a des postes de garde à la base… À l'entrée aussi… Non, non, bien sûr que non. Il n'y a nulle faute de notre part. Peut-être l'un de mes officiers subalternes a-t-il fait preuve de quelque imprudence en les amenant ici… Non, ils n'y étaient pas ; dans le voisinage, néanmoins, en zone interdite… Oui, je sais l'avoir dit, mais… Non, Colonel… Écoutez, si vous le voulez bien, nous discuterons de cela un peu plus tard. Je vous assure qu'on ne peut rien nous reprocher. Le problème, c'est… Je veux dire la question que je voulais vous poser était : que faire de ces Allemands ?… Oui, certainement…

Il me tendit l'appareil. Il était pâle.

— Le colonel Sabri veut vous parler.

Je saisis le combiné.

— Allô, Mohsen ?

Sa voix me parvenait, faible, mais claire :

— Bonjour, Monsieur Lotz. Dans quelle situation vous êtes-vous mis ? Que faites-vous dans une installation secrète des forces armées ?

L'agacement perçait dans le ton. Avait-il quelque soupçon ?

— Je vais vous raconter cela, Mohsen. Nous y sommes parce qu'une escorte armée nous y a amenés manu militari. Nous roulions vers les lacs Amers pour y pique-niquer. Nous avons bifurqué dans un mauvais chemin et la voiture s'est ensablée. Puis, des soldats sont arrivés et nous ont traités assez rudement. Leur officier, un capitaine, ne s'est pas très bien comporté lui non plus, et après nous avoir confisqué nos biens, l'arme dans le dos, pratiquement, il nous a obligés à venir dans cette satanée caserne. Maintenant, on nous interroge comme si nous étions un couple de criminels et l'on ne nous croit pas. J'ai appelé Fouad, mais il n'est pas là. Quand je

rentrerai au Caire, il y a des gens qui entendront parler de la façon peu hospitalière dont on nous a traités. Je suis désolé de vous ennuyer, Mohsen…

Il m'interrompit, d'une voix maintenant affable.

— Vous ne m'ennuyez pas du tout ; je suis heureux que vous ayez songé à me téléphoner. Il s'agit certainement d'un malentendu. Cependant, un fait demeure : vous êtes entré dans une zone interdite. Ils auraient dû accepter vos explications, mais il faut les comprendre. Ces hommes sont constamment tendus, quelque peu suspicieux, irritables. Nous sommes sur le pied de guerre et nous ne pouvons prendre aucun risque. Les ordres sont très stricts : toute personne pénétrant dans cette zone doit être arrêtée. Bien entendu, en ce qui vous concerne, je vais veiller à ce que vous soyez immédiatement blanchi. J'en parlerai également à Fouad, au cas où un rapport serait transmis. Bon, passez-moi donc le colonel, s'il vous plaît. Mes hommages à madame Lotz et toutes nos excuses pour ce désagrément. Je vous verrai tous deux au Caire. Au revoir.

— Au revoir, Mohsen et merci… Allô… Au fait, pouvez-vous leur demander de nous aider pour la voiture ?… Bien, merci…

Je repoussai l'appareil vers le commandant qui écouta attentivement ce que Sabri lui disait. C'était plus un monologue qu'une conversation. De ma place, je n'entendais qu'un craquètement continu et incompréhensible sourdre de l'écouteur. Le colonel n'intervenait que rarement, laissant tomber de brefs : « Oui… Naturellement… Bien sûr… » Il semblait sur des charbons ardents.

Une fois de plus, j'avais sous les yeux un exemple de l'omnipotence des services de sécurité en Égypte. Devant moi, se tenait un colonel commandant une importante base secrète d'engins balistiques qui n'avait rien fait d'autre que de se conformer aux ordres reçus. Il était là, servile, courbant l'échine devant un officier du même grade que lui, qui n'était en rien habilité à lui donner la moindre directive ; seulement, cet officier-là appartenait à une branche du tout-puissant service de sécurité et il pouvait mener la vie dure à quiconque avait l'heur de lui déplaire.

— *Maam, Effendim… Khader, Effendim…* disait maintenant le colonel. À vos ordres… Je vais y veiller immédiatement. La question sera réglée à votre entière satisfaction. Oui, je comprends… Je vous prie de m'excuser, je

ne pouvais, absolument pas savoir… Oui, certainement. Au revoir, *Effendim* ; merci.

Il raccrocha, se leva nerveusement et grimaça à notre intention ce qui voulait être un sourire engageant.

— Madame… Monsieur Lotz, je vous prie d'accepter toutes mes excuses… Le colonel Sabri m'a expliqué la situation. Je regrette beaucoup ce malentendu, mais il faut comprendre que nous avons des ordres. Les secrets de la Défense nationale doivent être soigneusement protégés et, autour d'eux, une zone de sécurité est interdite à toute personne étrangère au service. Pour moi, il est tout à fait clair, maintenant, qu'aucune intention malveillante ne vous… Enfin une personnalité de votre importance. Il est évident que vous avez été victime de… d'une erreur de navigation commise par Madame. Cela peut arriver à tout le monde. La sentinelle eût dû vous arrêter, mais, apparemment, elle n'a pas fait son devoir. Cet homme sera sévèrement puni.

Magnanime, j'arrêtai son bafouillage :

— Je vous en prie, Colonel, ne vous excusez pas. Vous avez agi en toute bonne foi. Par mes contacts avec quelques dirigeants de la République, je ne sais que trop bien l'importance vitale que présente pour vous tous ces problèmes de Défense nationale. Dans la mesure de mes modestes moyens, j'ai essayé d'y apporter ma contribution, de-ci, de-là… Pour votre part, vous vous êtes montré d'une parfaite correction et je n'hésiterai pas à le faire savoir si on me le demande. Mais, si vous me permettez une petite suggestion, pourquoi ne pas installer une barrière quelconque à l'entrée du chemin, afin de prévenir des incidents de ce genre ?

— Oui, oui ; le colonel Sabri m'en parlait également. Cela va être fait immédiatement. Il est plus de midi… Avant de poursuivre votre route, voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de partager mon repas ?

Il ouvrit la porte et s'écarta pour nous laisser passer.

— Voulez-vous avoir l'amabilité de m'accompagner ? Notre mess des officiers ici, à la base, est très modeste, mais nous ferons de notre mieux, pour que vous soyez à l'aise et que vous vous sentiez les bienvenus.

Le vibreur ronfla de nouveau.

— Vous permettez ?…

En trois enjambées, il avait traversé la pièce. Il décrocha :

— Qu’est-ce que c’est ? Je vais déjeuner et je ne veux pas être dérangé… Quoi ?… Oui, mon général… Oui, mon général…

La séance des « Oui, mon général » se prolongea un moment, agrémentée de quelques variations du style « *Khader, Effendim* », puis le commandant me tendit l’appareil.

— Le général Osman, pour vous, Monsieur Lotz.

La voix tonitruante de Fouad éclata à mon oreille :

— Allô, Rusty ? Vieux sacripant, qu’est-ce que vous fichez donc ? Sabri vient de me raconter que vous nous espionnez, maintenant ? Et dans une base d’engins balistiques ! Mon garçon, à vous de choisir : ou vous acceptez de payer rançon d’une bouteille de champagne, ou je vous laisse moisir en prison.

Son rire explosa, si fort, que j’éloignai l’écouteur.

— Si c’est du champagne égyptien, d’accord pour la rançon.

— Ah non, mon ami ! Pas question ! Je ne vais pas vous laisser faire le Juif. Du bon, du français, ou rien du tout ! Sérieusement, Rusty, comment vous traite-t-on ? Pas d’ennuis ?

— Pas du tout ; tout le monde se montre charmant, très compréhensif. Le commandant nous a aimablement invités à déjeuner. Après le repas, nous rentrerons directement au Caire.

— Bien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir. Au fait, Abdo et moi, avec quelques autres, nous organisons un dîner de célibataires, jeudi prochain. Croyez-vous pouvoir vous échapper pour une soirée ? Ce sera très intéressant.

— Je pense que cela pourrait se faire.

— Tâchez de ne pas le rater ; je vous le dis, ce sera très, très intéressant.

— Comme l’an dernier, à *Garden City ?*

— Mieux, bien mieux encore. Tout le tralala… Bon, je voulais simplement savoir si ça allait. À jeudi ; peut-être avant.

Le commandant me lança un regard de côté, tandis que nous traversions le couloir.

— Le général Osman a beaucoup d’amitié pour vous. C’est vraiment un plaisir de vous avoir à notre table, Colonel Lotz.

— Colonel, dites-vous ? J’étais capitaine, dans l’armée, et il y a de cela des siècles.

— Bien sûr, mon Colonel, si vous le dites, je ne me permettrai pas de mettre mon nez dans vos affaires. Votre secret est de ceux dont on peut être fier. Les SS étaient, dit-on, la crème des crèmes du Reich allemand. J'ai lu bien des choses sur eux. Nous aussi, un jour, nous aurons un Grand Reich arabe. Des installations comme cette base aideront bientôt à détruire Israël. Maintenant, vous comprenez pourquoi nous la gardons avec tant de vigilance. Les Israéliens ont un excellent service de renseignements. Ils ne doivent rien savoir à son sujet jusqu'au jour où nous frapperons le coup décisif. Si vous le permettez, je vais vous montrer tout cela…

CHAPITRE VIII : BEL ET BIEN FINI

Je passai une nuit agitée, m'éveillant fréquemment, consultant ma montre. Deux fois, je m'assurai avoir bien remonté mon réveille-matin, mais, chose exceptionnelle, je n'eus pas besoin d'entendre sa sonnerie pour me lever. Dix minutes avant l'heure, j'étais prêt pour la transmission, assouplissant mes doigts pour bien pianoter, les yeux sur le message que j'allais envoyer :

« BASE ENGINS BALISTIQUES CONFIRMÉE PAR OBSERVATION PERSONNELLE STOP EMPLACEMENT EXACT… »

La réponse du patron m'arriva dès le lendemain matin :

« REÇU VOTRE QUATRE ZÉRO UN STOP FÉLICITATIONS POUR MAGNIFIQUE TRAVAIL ET REMERCIEMENTS. »

Le jeudi suivant, je me rendis à la soirée de célibataires. J'avais noté l'adresse, mais en arrivant, un doute me prit et je fis fonctionner mon avertisseur. Le buste d'Abdo surgit à un balcon du premier étage.

— Ah, c'est vous, Rusty ! Entrez, nous nous mettons juste un peu à l'aise. Ali, ouvre au bey.

Le *boab* se précipita. Je le suivis à travers le jardin illuminé et Abdo m'accueillit dans l'antichambre, me serra chaleureusement la main :

— Je suis content de vous voir parmi nous.

Il avait passé son bras sur mon épaule et il me conduisait dans un grand salon oriental où d'épais tapis recouvraient chaque pouce du carrelage devant les divans bas qui couraient le long des murs. Deux ampoules seulement brillaient au somptueux lustre de cristal, laissant la pièce dans une pénombre intime ; près de la porte trônait un poste de télévision et, à l'autre bout de la salle, une grande table à dessus de marbre faisait office de bar. Près des bouteilles, des verreries et des deux seaux en argent remplis de cubes de glace qui l'encombraient, une demi-douzaine d'hommes formaient déjà cercle et discutaient ferme, debout, verre en main.

— Faites comme chez vous, me dit mon hôte. Je pense que vous connaissez déjà tout le monde, ici.

C'était le cas, en effet. Je voyais Fouad lancé dans une fougueuse conversation avec l'amiral Fawzi et Mohsen Sabri. Un autre officier de marine, un capitaine de vaisseau qui m'avait été présenté mais dont j'avais oublié le nom, aidait Abdul Karim Halawany, colonel du Corps des Blindés tout comme notre hôte, à confectionner un mélange détonant qu'ils

baptisaient cocktail, dans un grand shaker en argent. Oui, la soirée s'annonçait carabinée et, dans cette débauche, ce serait bien le diable si je ne péchais pas quelques informations intéressantes.

Fouad, le premier, m'aperçut et rejetant la tête en arrière, il éclata d'un rire énorme.

— Ah ! Voilà notre espion ! Salut à vous, traître !

Tous se retournèrent vers moi. À vrai dire, de sa part, je m'attendais à une plaisanterie de cette taille et j'étais paré :

— Ça va ! Je sais ce que vous attendez… Envoyez un domestique chercher la rançon dans la voiture. J'y ai une caisse de Champagne. Je vous ferai remarquer que je ne vous dois qu'une bouteille ; mais j'ai songé que j'allais me trouver au milieu d'une foule de malheureux Musulmans soiffards, constamment altérés, et j'ai eu pitié d'eux.

Fouad m'étreignit et hurla :

— Un triple ban pour l'espion !… Écoutez, les gars ; c'est à se tordre de rire : notre illustre ami, ici présent, est allé pique-niquer au beau milieu d'une de nos bases d'engins balistiques, près du Canal et il a fallu que je me porte garant de sa pureté virginale pour le tirer de la paille humide des cachots.

Il raconta brièvement l'histoire, en faisant le clown à son habitude, déclenchant des salves de rires à mes dépens. Abdo revenait de la pièce voisine. J'allai à lui :

— Où étiez-vous passé ? Tout le monde se moque de moi et j'ai besoin du soutien moral d'un véritable ami.

Il sourit :

— L'impardonnable est que nul n'ait encore songé à vous offrir à boire. Whisky ?

Quand vint l'heure du dîner, Abdo nous fit passer dans la salle à manger où, sur une lourde table en chêne autour de laquelle vingt convives pouvaient tenir à l'aise, s'amoncelaient tant de victuailles que l'on ne voyait même pas la nappe, dessous. En effet, le repas, à la mode égyptienne, s'y trouvait déjà, des hors-d'œuvre aux desserts. Cet usage n'était guère du goût des Européens pour qui le fumet et la saveur d'un plat sont presque toujours fonction de la température à laquelle il est servi. Mais, je l'ai constaté, de telles subtilités ne font, c'est le cas de le dire, ni chaud ni froid aux Égyptiens. Pour eux, que les mets soient copieux, bien épicés,

dégoulinant d'huile, voilà l'essentiel. Notre hôte avait bien fait les choses : un agneau rôti entier trônait au milieu de la table, flanqué d'une dinde et de poulets à la broche, de quantité de pigeons farcis, de bataillons de côtelettes et d'escalopes de veau, le tout ceinturé de plats de pommes de terre sautées, de riz aux amandes et aux raisins secs, de petits pois, de carottes, de *tchina* et d'un grand assortiment de salades. À l'exception du Champagne que j'avais apporté et que l'on avait mis à frapper dans des seaux à glace, il n'y avait pas un seul vin, mais les bouteilles de whisky ne manquaient pas.

— Un repas de roi ! dis-je en m'asseyant.

— Un repas de bons républicains, corrigea notre hôte, le colonel Osman.

Abdo eut un petit sourire ironique ; nos regards se croisèrent et il me fit un clin d'œil. Il est vrai qu'à l'heure où la pénurie de vivre se faisait de plus en plus sentir, où les prix montaient en flèche, il fallait faire carrière de bon républicain pour offrir à ses invités un tel festin et ce n'était certainement pas avec la solde d'un colonel — moins de cent livres par mois — qu'on pouvait se le permettre.

Ou bien notre amphitryon appartenait à une riche famille et son influence était telle qu'il conservait sa fortune alors que les biens de ceux qu'on appelait les « féodaux » se trouvaient sous séquestre, ou bien il avait d'autres ressources. Je savais que nombre d'officiers s'enrichissaient au trafic du hachisch entre la bande de Gaza et l'Égypte, mais Osman, affecté au Q.G. du Corps des Blindés, était cantonné au Caire. Bien sûr, la corruption pouvait jouer, mais elle sévissait surtout parmi les hauts fonctionnaires de l'État et tout au long de la hiérarchie policière. Qui donc songerait à suborner un colonel des blindés ?… Idée à creuser. Je verrais cela plus tard. Si ce cher Osman était aussi pourri que je l'espérais, on pourrait peut-être faire bon usage de son goût pour l'argent. À l'avenir, je cultiverais un peu plus son amitié. Pour l'instant, il s'inquiétait :

— Mais vous ne mangez rien, mes amis ! Voyons, c'est tout ? Allons, un petit effort.

À grand renfort d'alcool, nous avions pioché dans la montagne de victuailles, néanmoins, la brèche pratiquée était vraiment modeste. Il y avait encore de quoi nourrir convenablement une famille entière pendant une semaine.

— C'était un dîner merveilleux, Osman, soupira Fouad en se caressant l'estomac. Mais, sincèrement, je n'en puis plus ; je vais éclater d'un

moment à l’autre.

L’amiral Fawzy éructa délicatement derrière sa main, puis vida d’un trait son verre de whisky à demi plein.

— Voilà des années que je n’ai pas mangé comme cela, dit-il, mais, vrai, cela suffit. Demain, je me mets à la diète.

— Une gastrite vous donnera le prétexte de rester une semaine ou deux parmi nous, au Caire, lui dis-je. C’était délicieux, je n’ai pas pu y résister et moi aussi j’ai trop mangé.

— Et maintenant, nous allons écouter un moment Omm Kolsoum, annonça Osman en appuyant sur un bouton du poste de télévision.

J’eus un coup au cœur. C’en était trop ! Je me laissai lourdement aller sur un canapé, près d’Abdo, et me résignai à mon sort. Depuis des années, le monde arabe ne connaissait pas d’interprète de chansons d’amour plus adulée qu’Omm Kolsoum, le rossignol arabe, comme on l’appelait. Chaque premier jeudi du mois, de 22 heures jusqu’à l’aube du lendemain, elle passait sur les ondes et devant tous les postes de télévision, les hommes, yeux mi-clos, dodelinant du chef, chantonnaient ou gémissaient de plaisir, comme hypnotisés à l’écouter durant des heures et des heures.

Je sortis de ma poche mes *Players* et me disposais à en allumer une quand Osman arrêta mon geste :

— Attendez !… J’ai mieux à offrir à mes invités.

Un cahier de papier à cigarette, un paquet de tabac et une boîte en bois, cylindrique, apparurent dans ses mains. Il ouvrit le coffret rond et me le fourra sous le nez. Je reniflai cette espèce de levure brunâtre : du hachisch. Il y en avait suffisamment pour nous envoyer tous en prison pour vingt-cinq ans.

La R.A.U., en effet, en punissait durement l’usage. Nasser tentait énergiquement d’insuffler un peu d’efficacité à un peuple léthargique et d’améliorer son niveau de vie en combattant la perpétuelle torpeur dans laquelle le plongeait cette drogue. Peine perdue ! Des millions d’Égyptiens laisseraient périr d’inanition femme et enfants afin de consacrer leurs dernières piastres à l’achat de l’herbe et ils risquaient allègrement de lourdes peines d’emprisonnement plutôt que de renoncer à leur hachisch quotidien.

— Roulez votre cigarette vous-même, Rusty, me conseillait mon hôte. Vous vous sentirez mieux. Et puis, c’est excellent pour la digestion.

— Je n’y suis guère habitué, confessai-je, mais je vais en fumer une petite. Avec Omm Kolsoum, ça doit aller parfaitement.

Je pris une feuille de papier de riz, un peu de tabac, une pincée de drogue et me confectionnai ma cigarette. Déjà la boîte circulait et chacun se servait largement.

Abdo, assis près de moi, tirait de voluptueuses bouffées, en connaisseur.

— Excellent, apprécia-t-il. Osman en a des tonnes.

— Où le trouve-t-il donc ? Il ne craint pas d’être pris ?

Il sourit d’un air entendu :

— Il a servi des années dans le Sinaï et il a les contacts. Maintenant, il est le fournisseur attitré du Maréchal. Que peut-il lui arriver ? Comment croyez-vous qu’il ait obtenu cette sinécure au Q. G. et qu’en un an il soit passé du grade de commandant à celui de colonel ? Regardez son train de vie : celui d’un prince !

Il se leva et nous servit deux verres d’un alcool raide comme un coup de trique. Il m’en tendit un :

— Tenez… Voilà qui est certainement plus à votre goût que le hachisch. Tchin-tchin !…

Une demi-heure plus tard, toujours avec Abdo, je débarquai au *Champagne Club*, dans les sous-sols de l’hôtel *Cosmo-politan*, où l’on nous avait expédiés, en commando, pour y racoler le quarteron de filles sans lesquelles ne pouvait se terminer dignement une soirée de célibataires. Sous la monarchie, cet établissement était le cercle le plus fermé du Caire et seuls de très riches pachas, des beys et quelques milliardaires étrangers pouvaient s’offrir le luxe de s’y faire admettre et de voir, alignées au bar ou évoluant sur la piste de danse, les plus séduisants mannequins de Paris ou de Rome qui y venaient par douzaines y exhiber leurs charmes. Il avait radicalement changé, depuis l’avènement de Nasser, et, devenu une boîte de troisième catégorie, il n’avait gardé de sa splendeur passée que sa pompeuse enseigne qui n’attirait plus que des touristes en quête de sa défunte célébrité. Cinq musiciens qui semblaient jouer chacun pour soi et tous faux, y moulinaient des airs de jazz à l’intention de rares clients et d’une brochette d’entraîneuses en robe du soir de pacotille. Deux fois, au cours de la soirée, passait une vague attraction suffisante pour donner aux filles le statut d’« artistes ». À notre entrée, trois d’entre elles étaient accoudées au bar,

quatre autres fumaient, assises à une table voisine. La salle était pratiquement vide. Abdo m'entraîna vers le comptoir.

— C'est un boulot qui donne soif, dit-il. Allons boire un coup.

Il fit signe au barman qui, cessant de se curer les ongles, traîna les pieds jusqu'à nous.

— Ahmad ! Deux doubles whiskies ! Non, non, pas de cette bibine. Prends une bouteille de Johnny Walker dans ta réserve et apporte-la-moi avant de la déboucher, espèce de voleur.

Il examina soigneusement le goulot cacheté du flacon avant de permettre qu'on nous servît. L'une des filles, une grande brune que la fatigue et l'épais maquillage n'arrivaient pas à enlaidir complètement, vint à mon compagnon et lui prit familièrement la taille. Abdo passa en revue les autres.

— Je propose qu'on emmène tout le lot ; ça nous évitera la fatigue d'aller chercher les putains du *Continental*. On y gagnera du temps. Qu'en pensez-vous, Rusty ?

— Je veux bien. Mais croyez-vous qu'il y en aura suffisamment ? Pour ma part, je les laisse aux autres.

— Vous avez mieux chez vous, hein ? Oh, il faudra bien qu'elles fassent l'affaire ! De toute façon, il y aura des gars hors jeu, déjà trop soûls ; et puis s'il y a manque, elles pourront toujours atteler à deux.

D'un geste du bras, il fit signe aux autres d'approcher et elles se précipitèrent vers lui, impatientes. Notre cohorte se dirigeait vers la sortie quand, à la porte, il se fit un grand remue-ménage. Deux employés tentaient de repousser un volumineux bonhomme qui, se dégageant avec violence, pénétra dans le hall en hurlant :

— Laissez-moi passer, bande de salauds ! Où est-elle cette poufiasse ? Où ?

Nous connaissions cet enragé pour l'avoir souvent vu ici. C'était un fonctionnaire subalterne de l'ambassade des États-Unis. J'intervins :

— Allons, Bill, ne vous énervez pas… Que se passe-t-il ?

— Ne pas m'énerver ? Ce qui se passe ? J'ai refilé sept livres à cette dégueulasse de putain et elle m'a promis de me rejoindre dehors, voilà ce qui se passe. Où est-elle ? Si elle croit qu'elle peut m'avoir comme ça, je vais lui faire sa fête. Où est-elle ?

J'essayai de le calmer :

— Ça va, Bill, mets une sourdine. Tu es saoul, mon petit vieux. Tu ferais mieux d'aller te coucher.

— Saoul ? Bien sûr que je suis saoul !

Il sortit un couteau de sa poche, l'ouvrit et se mit à crier de plus belle :

— Écoutez, maintenant, tas de fumiers ; je lui ai refilé sept livres et si elle ne vient pas m'en donner pour mon argent, je lui taille sept livres de barbaque dans son putassier de cul, compris ?

Gesticulant, menaçant, l'arme au poing, il fit un pas vers l'une des filles qui s'enfuit à toutes jambes en piaillant. Sèchement, je fis une prise de bras à l'ivrogne et la lame vola au loin. J'accentuai la torsion et il s'affaissa mollement sur le sol où il resta à me regarder d'un œil ahuri.

À notre retour chez Osman, la spécialiste de la danse du ventre et son orchestre — un violon, un tambourin et une espèce de guitare — étaient déjà là et la danseuse se tortillait ferme. Elle évoluait au milieu du grand salon, encouragée par les battements de mains et les cris des assistants. Elle portait le costume traditionnel : soutien-gorge et pantalon brodés, tunique longue, transparente, fendue haut sur les côtés ; mais elle avait laissé au vestiaire ce qu'on appelait le « rideau de Nasser », l'austère robe que la loi l'obligeait à porter pour les spectacles publics.

Des hurlements accueillirent les filles que nous ramenions. Les présentations se firent joyeusement, à grandes embrassades et caresses, puis l'on s'empressa de servir, coupe sur coupe, du champagne à ces dames, « pour chauffer les moteurs », comme disait Fawzi. Enfin, l'un après l'autre, les invités se retirèrent avec leur âme sœur. Soulagé et en proie à une migraine effroyable je me dirigeai vers la porte.

— Je rentre, dis-je à Fouad, en passant.

— Pourquoi, Rusty ? Vous ne vous offrez pas l'une des filles ?

— Franchement, Fouad, je n'ai jamais été très chaud pour les transports en commun.

— Comme vous voulez, vieux. Moi, je passe la nuit ici. Au fait, j'aimerais vous demander quelque chose avant que vous ne partiez. Un petit service… Nous avons de nouveaux experts allemands qui arrivent la semaine prochaine, des spécialistes de l'électronique qui vont s'occuper d'un programme de travaux secrets pour nos engins balistiques. Il leur faudra probablement quelque temps pour prendre leurs habitudes ; vous connaissez vos compatriotes mieux que moi pour savoir comment ils réagissent. Je vais

vous les présenter et j'aimerais que vous les étudiiez une semaine ou deux pour voir leur comportement en privé… Entendons-nous : ce qu'ils pensent du régime, ce qu'ils se racontent entre eux, vous voyez ?… Les autres experts ne me diraient rien de ce genre de choses ; ils se tiennent tous comme les cinq doigts de la main. Il me faut pour cela quelqu'un en qui je puisse avoir confiance. Voulez-vous me rendre ce petit service, Rusty ?

Je fis semblant de ruminer un instant la chose.

— Ça, Fouad, pour être franc, j'avoue ne savoir que dire. Je trouve qu'espionner mes compatriotes est une idée un peu dégoûtante.

— Mais, Rusty, il ne s'agit pas de les espionner ! se récria-t-il. Vous protégerez votre pays d'adoption ; vous êtes déjà à demi égyptien et, de cœur, vous êtes avec nous. Et puis, vous me rendrez un grand service personnel.

— Oui, bien sûr, je comprends l'importance que cela présente pour vous et pour l'effort de guerre. Et puis, si vous placez l'affaire sur le plan de l'amitié, comment pourrais-je vous le refuser ? Mais j'y mets une condition : cela doit rester strictement entre nous.

— Certainement, Rusty ! Je vous en donne ma parole. Personne ne le saura jamais.

En sortant, j'allongeai une joyeuse et vigoureuse claque sur la croupe ferme d'une jolie brune. Il y a un proverbe allemand qui dit que point n'est besoin d'être beau ou intelligent ; l'essentiel est d'avoir de la chance.

Vers cette époque, mes relations avec un couple, les Bolter, me mirent dans une situation aussi grotesque que dangereuse.

Le mari, le Dr Henrich Bolter dirigeait une mission archéologique de l'université de Yale et passait le plus clair de son temps sur ses chantiers de fouilles, en Haute-Égypte. Sa femme et leur petit enfant demeuraient au Caire, dans une villa assez proche de la nôtre. Lui était allemand ; elle Caroline Bolter, se disait mi-hollandaise, mi-hongroise et insistait beaucoup sur le fait que son mari constituait le seul lien qu'elle avait avec l'Allemagne. Pourtant, elle parlait fort couramment la langue et elle ne tarda guère à éveiller mes soupçons. Comme elle était le plus souvent seule, nous l'invitions fréquemment à nos réceptions avec d'autres Européens et, en particulier, des Allemands ; or, elle montrait énormément d'intérêt pour tout ce qui concernait les fusées et leur fabrication. Sans cesse, elle amenait ou ramenait la conversation sur ce sujet, interrogeant carrément ses

interlocuteurs sur la localisation des bases, sur le nombre d'engins, leur puissance… Et puis, dès qu'elle avait un verre dans le nez, elle se laissait aller à lâcher des expressions en yiddish ! Enfin, avec trop d'évidence, elle tentait de se lier avec Marlis Knupfer. Elle s'était inscrite à l'*Heliopolis Sporting Club*, à l'autre bout de la ville. Cela semblait tout de même bizarre de faire une heure de voiture pour fréquenter une piscine, alors que les cercles sportifs ne manquaient pas dans son quartier. Mais les Knupfer faisaient partie de l'*Heliopolis Sporting*.

Le grand spécialiste des fusées avait installé ses bureaux si près de chez lui que de la fenêtre de sa chambre la vue plongeait sur ses planches à dessin, les plans et les graphiques étalés sur ses tables de travail. Sans doute était-ce pour cela qu'il fermait soigneusement les volets de sa chambre à coucher dès qu'il sortait ; de même, il en verrouillait la porte, mais, je ne sais pourquoi, il laissait la clef dans la serrure.

Or, une nuit, un Karl Knupfer extrêmement nerveux, visiblement secoué, se présenta chez nous. Déjà étonné de le voir ainsi, à 1 heure du matin pour le moins, lui, d'habitude si calme, si réservé, si prudent, je le fus encore plus quand il m'annonça avoir la conviction que Caroline Bolter était une espionne israélienne.

J'écoutai, tendu, ce qu'il me raconta.

Comme d'habitude, au *Sporting*, sa femme avait rencontré Caroline qui avait manœuvré de telle façon que Mme Knupfer n'avait pu faire autrement, à moins de faire preuve d'une grossièreté insigne, que de la ramener dans sa voiture puis de l'inviter à monter à l'appartement prendre un rafraîchissement. Un moment, laissant seule l'épouse de l'archéologue dans le salon, elle était passée dans la cuisine donner des ordres. À son retour, son invitée avait disparu. Elle l'avait cherchée de pièce en pièce, pour la trouver enfin dans leur chambre à coucher. Caroline avait entrouvert les volets et, de là-haut, elle photographiait le bureau. Surprise, elle avait rougi et marmonné un prétexte idiot : elle était en quête de la balle de son enfant qu'elle croyait quelque part dans l'appartement !

Karl Knupfer connaissait mes relations avec les hautes personnalités égyptiennes et il venait me demander conseil. Déjà très inquiet des récents sabotages commis par les S.R. israéliens, il pensait devoir aller tout dire à la Sécurité. Naturellement, j'avais compris que Caroline Bolter pouvait fort bien travailler pour nos gars et, bien que cela m'exposât dangereusement,

j’avais déjà décidé de la tirer de là, si possible. J’expliquai donc à l’expert qu’il avait eu tort de ne pas prendre à l’espionne son appareil photographique. Sans la pièce à conviction que constituait la pellicule, il ne pourrait faire qu’un rapport assez vague sans preuves concrètes à l’appui. Noblement, je lui proposai de prendre l’affaire en main. Je demanderai à mes amis de la Sécurité de surveiller la Bolter jusqu’à ce qu’ils aient assez de corde pour la pendre. Knupfer, trop heureux de se décharger sur moi de toutes les responsabilités, accepta volontiers.

Au matin, j’expédia un message radio à mon patron :

« TRÈS URGENT STOP CHEF PERSONNEL STOP CAROLINE BOLTER PRISE SUR LE FAIT PAR KNUPFER À PHOTOGRAPHIER SON BUREAU DEPUIS LA FENÊTRE DE SA CHAMBRE STOP KNUPFER ACCEPTE LAISSER AFFAIRE EN MES MAINS NE FERA PAS RAPPORT AUTORITÉS STOP TRAVAILLE MANIFESTEMENT POUR UN SR STOP SI POUR NOUS SUGGÈRE RETRAIT IMMÉDIAT STOP. »

Dans l’après-midi, un câble rappelait d’urgence Caroline en Allemagne, au chevet de sa « tante » au plus mal. Dans la soirée, elle s’envolait avec son enfant et, le lendemain, je recevais la réponse à mon message :

« MERCI POUR VOTRE QUATRE ZÉRO UN STOP NÉCESSAIRE FAIT STOP. »

Quelques jours après cet incident, je reçus la visite de Fouad qui venait savoir si j’avais obtenu quelques résultats dans ma surveillance des experts en électronique. Il m’interrogea également sur Knupfer, ce qui, après ce qui venait de se passer, me mit immédiatement sur mes gardes.

— Je n’ai pas oublié ce que vous m’avez demandé, *habibi*, lui dis-je. Il se trouve que, durant ces dernières semaines, j’ai vu assez souvent ces gens et, évidemment, Knupfer aussi. Que voulez-vous savoir sur Karl ? Sa qualification professionnelle est…

— Très haute, cela, nous nous en sommes assurés. C’est sur sa personnalité que nous ne savons pas grand-chose, pratiquement rien sur son caractère, plus précisément.

— Il est assez timide et réservé ; sévère avec ses subordonnés qu’il ne fréquente guère, hors service. À noter qu’il ne parle jamais de son travail à ceux qui y sont étrangers.

Je disais vrai ; mais je n'avais pas à raconter que sa femme parlait pour lui et qu'elle me donnait, presque au jour le jour, des renseignements précis sur les travaux de son mari, tout comme, par exemple, elle m'avait comblé d'informations sur Traum et Eberhard. Quand elle commençait à bavarder, rien ne pouvait l'arrêter.

— Un bon point pour lui, commentait Fouad. Et que pense-t-il du régime, Rusty ?

— Pour être tout à fait franc, Fouad, il ne l'apprécie guère. Dans sa bouche, je n'ai entendu que critiques. Il faut lui laisser un peu de temps ; il changera d'avis.

Là, je mentais consciencieusement. Bon ingénieur, peut-être, Knupfer semblait absolument imperméable à la politique. On lui avait offert un beau poste, il vivait dans le luxe et il amassait des économies ; rien d'autre ne lui importait et il n'avait certainement aucun sujet de plainte contre la R.A.U. qui lui faisait un tel pont d'or. Mais j'avais de bonnes raisons pour conter à Fouad des balivernes susceptibles d'éveiller ses soupçons. Connaissant mes Égyptiens, je savais que, désormais, Karl Kupfer ne travaillerait plus jamais en paix. Ils le surveilleraient constamment, mettraient en doute la moindre de ses affirmations, suspecteraient tous ses gestes. Plus rusés que subtils, ils le harcèleraient, l'irriteraient à tel point que bientôt, il serait incapable de faire œuvre utile. J'avais vu nombre d'autres programmes importants tourner court, irrémédiablement gâchés par la méfiance mutuelle qui empoisonnait les rapports entre les experts étrangers et leurs patrons égyptiens.

Tout de suite après, nous vécûmes deux semaines aussi agitées qu'épuisantes. Outre les opérations de routine — quête d'informations, observations, rapports sur les progrès de ma machine militaire — j'avais sur les bras un quarteron de cavaliers et d'éleveurs de chevaux allemands venus en « voyage d'études hippologiques » comme on avait officiellement baptisé cette croisière touristique.

J'avais proposé ce voyage aux autorités égyptiennes, quelques mois auparavant, à l'initiative de l'Association des éleveurs de chevaux allemands. Ravies, elles avaient accepté d'enthousiasme et m'avaient demandé de l'organiser et d'assurer la liaison entre elles et le groupe de visiteurs, les « hippos » comme devait les appeler Waltraud. Si je n'avais guère trouvé d'aide auprès du consulat allemand, par contre les Égyptiens,

qui adorent faire admirer leur pays aux étrangers, se montrèrent extrêmement serviables. Le programme établi était assez impressionnant : visite au haras de l'État et à divers élevages privés de pur-sang arabes, manifestations hippiques, démonstrations par la police montée suivies d'une visite de l'Académie de la police et de la présentation de chiens policiers, concours de saut avec participation des équipes de jumping de l'Armée, réception à la Société des courses, sans compter les cocktails, les thés, les déjeuners, le tout entrelardé d'interminables discours. Maître Jacques de toute l'affaire, à la fois directeur, chef du protocole, interprète, conférencier et, même, conseiller commercial, je me levais à l'aube pour me coucher à des heures impossibles et mon travail en souffrait. Mais j'avais joué un tel rôle pour cimenter la traditionnelle amitié germano-égyptienne, que les autorités du Caire ne savaient plus que faire pour me manifester leur gratitude. Le plus clair de l'histoire était que ma couverture se trouvait plus fermement établie que jamais.

À peine avions-nous rembarqué les « hippos », que mes beaux-parents arrivaient, afin de fêter avec nous l'anniversaire de leur fille. Je m'entendais bien avec eux et je faisais toujours de mon mieux pour leur rendre leur séjour agréable chez nous ; mais leur présence m'imposait des précautions particulières.

Pour couronner le tout, l'ouvrage pressait et exigeait une tension extrême. La R.A.U. traversait une grave crise économique et politique ; des rumeurs persistantes faisaient état de complots pour assassiner le président Nasser et renverser le régime. Les nombreux renseignements de caractère confidentiel que j'avais obtenus par mes relations me permettaient de connaître non seulement la situation réelle, pire que ne l'imaginait l'homme de la rue, mais encore les mesures prévues pour tenter d'y remédier. Celles-ci seraient si grosses de conséquences que j'estimais impérieux d'en informer largement mes supérieurs, mais là se posaient des problèmes car la longueur des rapports qui s'imposaient excluait la transmission radio. Après réflexion, je décidai donc qu'il me fallait traiter l'affaire de vive voix et je commençai à préparer le terrain pour me rendre en Europe au début de mars, c'est-à-dire dans les deux ou trois semaines à venir. Un départ précipité aurait provoqué des commentaires et m'aurait obligé à des explications compliquées.

Afin d'accueillir les amis et les relations qui désiraient fêter avec nous l'anniversaire de Waltraud, il nous fallut étaler les réceptions sur trois jours. Au premier, le 18 février, réservé à la famille et aux intimes, ma femme put fièrement faire admirer par tous la bague que je lui avais offerte, un diamant de quatre carats et demi monté sur platine. Qui pouvait prévoir qu'elle ne garderait pas ce bijou une semaine !

Les deux autres journées de fête m'apportèrent une ample moisson de satisfactions sur le plan professionnel. Nous avions invité, entre autres, un grand nombre d'experts allemands et autrichiens ; surtout des spécialistes de l'aéronautique. Il devenait évident, maintenant, que la création d'une industrie nationale de construction d'avions militaires, dans laquelle Nasser avait mis tant d'espoirs, se soldait par un échec total. Le chasseur-bombardier HA-300, dont, en principe, les unités de l'armée de l'Air devaient être dotées depuis longtemps, n'avait même pas atteint le stade du prototype. Cela représentait six ans de travail perdus et cinq cents millions de livres gaspillées, gâchis dont les Égyptiens et les experts étrangers se rejetaient aigrement la responsabilité. L'amertume des Allemands engagés dans cette aventure était telle qu'à peine en réunissait-on quelques-uns, aussitôt ils se mettaient à la remâcher et, invariablement, la conversation dégénérait en franche querelle. Naturellement, c'est ce qui arriva au cours de notre soirée.

On n'eut guère à attendre. Ayant fait honneur à un opulent buffet froid et ingurgité quelques verres bien tassés, ils se lancèrent dans leur discussion favorite. Stengel, responsable de la construction des moteurs, le visage plus cramoisi, la voix plus épaisse et le geste moins assuré à chaque nouvelle libation, essayait de prouver que tout était parfaitement normal, du moins en ce qui concernait son service, à *lui*.

— Bon, cela prend un peu plus de temps qu'on ne le pensait, beuglait-il en renversant une bouteille d'un geste large du bras ; mais rien de plus naturel, car nous ne sommes pas sur une chaîne de montage, à serrer des écrous. Nous sommes en train de créer un engin d'un type entièrement nouveau qui va révolutionner la guerre dans le Moyen-Orient. Ça ne se fait pas en un jour ; mais nous enregistrons des progrès satisfaisants, plus que satisfaisants.

Vogelsang laissa échapper un rire moqueur.

— Très satisfaisants, hein ? Alors pourquoi donc votre fichu moulin casse-t-il chaque fois que vous le mettez au banc d'essai ? Et pas une fois, ni deux, notez-le bien, mais à tous les coups. Expliquez-nous donc cela.

Je m'appuyais au bar, le plus naturellement possible, car voilà qui promettait d'être drôle.

— Vous êtes un crétin ! hurlait Stengel. Depuis quand êtes-vous donc ingénieur ? Vous feriez mieux de vous occuper de vos tampons de caoutchouc et de vos feuilles de paie ! Vous parlez comme certains de ces imbéciles d'Égyptiens avec qui je dois travailler. La fonction du banc d'essai est de détecter les vices de construction afin que l'on puisse les corriger. Si vous aviez l'ombre d'une connaissance technique, vous sauriez qu'il faut tester un prototype des douzaines et même des centaines de fois et, après chaque test, procéder à des ajustements.

Vogelsang, lèvres pincées, siffla :

— M'insulter n'avance en rien l'heure à laquelle votre avion volera, Stengel. Je ne suis peut-être pas technicien, mais je sais une chose : vous avez des années de retard sur le programme alors qu'à l'usine Messerschmitt, il ne manque pas un boulon à la cellule. Elle n'attend qu'un moteur pour voler ; mais peut-être estimez-vous qu'il s'agit là d'un détail sans importance ?

— Prêts, chez Messerschmitt ? Vous êtes complètement soûl ! Ils ne le sont pas plus que nous et je vais vous dire pourquoi…

Pendant vingt bonnes minutes, le chef de la division des moteurs fit un exposé précis des méthodes de fabrication utilisées ainsi qu'un résumé des données du problème technique que les uns et les autres avaient à résoudre. D'autres ingénieurs intervenaient, soulignaient un fait, en développaient un autre. Je les priai de m'excuser et je me rendis aux toilettes où je notai les éléments essentiels de cette véritable conférence de travail ; par la suite, je relirais mes informations pour bien me les mettre en mémoire et je brûlerais mes notes.

Je rentrai au salon ; les deux antagonistes se querellaient toujours comme chien et chat et les autres prenaient parti. La femme de Stengel, blonde maigre, qui n'ouvrait jamais la bouche en présence de son mari, passa derrière moi et, me saisissant discrètement le bras, me chuchota :

— Rendez-moi un service, Monsieur Lotz. Rationnez Erich ; vous savez comme il devient difficile quand il a un peu trop bu.

Elle n’avait que murmuré sa supplique, mais son époux, tout ivre qu’il fût, avait entendu. Il aboya :

— Occupe-toi de tes oignons ! Retourne avec les autres moukères et cesse d’empoisonner M. Lotz. Difficile, hein ? Attends un peu, à la maison je vais te montrer comme je suis difficile !

— Personne n’en doute, observa Vogelsang, mordant.

Mme Stengel, écarlate, quitta la pièce en toute hâte. Abattant son poing sur le bar, son mari vociféra :

— Qu’entendez-vous par là ? Je veux une réponse, Vogelsang !

L’autre, avec un profond mépris dans la voix, laissa tomber :

— Vous voulez ?… Mais n’importe qui, ici, peut vous la donner, la réponse. Nous savons tous que vous battez votre femme, Monsieur l’Ingénieur en chef ; que vous vous colletez avec votre fils quand il essaie de vous empêcher de cogner sur sa mère… Alors, je vous en prie, ne nous faites pas le coup de la vertu outragée.

— Espèce de sale maquereau viennois ! Je vais t’apprendre la politesse, moi !

Stengel avait sauté à bas de son tabouret de bar et se précipitait sur l’Autrichien. Je m’interposai :

— Messieurs, messieurs… Faites-moi la grâce de ne pas en venir aux mains sous mon toit.

— Lotz a raison, intervint Brenner en se levant à son tour et en poussant sa masse devant l’ingénieur. Réglez vos différends en privé et non ici. Asseyez-vous, Stengel et tenez-vous convenablement. Vous aussi, Vogelsang. Plus un mot là-dessus ; je l’interdis absolument.

Le Viennois, d’un air guindé, répondit :

— Nous n’aborderons plus ce sujet par respect pour nos hôtes et non parce que vous prenez sur vous de nous l’interdire. D’ailleurs, ou je me trompe fort, ou vous n’aurez bientôt plus l’occasion de permettre ou d’interdire quoi que ce soit à qui que ce soit.

— Allons bon, qu’est-ce que c’est encore cette histoire-là ? grogna l’autre agressif.

— Voyons, Brenner, je n’ai nullement l’intention de vous froisser, mais essayez de vous montrer objectif. À votre avis, combien d’entre nous vont rester en Égypte encore longtemps ? L’exode est déjà commencé et bien commencé.

— Ça c’est malheureusement vrai, confirma Hoffman, un chef de service. Chez moi, il manque déjà deux ingénieurs et un technicien ; trois autres, ce matin même, me disaient leur intention de démissionner au début de l’été. Si je n’obtiens pas leur remplacement, il me faudra fermer la boutique.

Hertz, un ancien pilote de la *Lufwaffe*, pour sa part responsable d’un département de constructions mécaniques, intervint à son tour :

— Oui, l’été va être la période critique. Je crois bien que nombre de mes gars ne reviendront pas après leurs vacances annuelles.

— Mais pourquoi ? s’emporta Brenner. Pourquoi me font-ils ça, à moi ? Qu’est-ce qui ne va pas dans ce boulot ? Ces jeunes dandys ne s’estiment pas assez bien payés ? Ils gagnent trois fois ce qu’ils toucheraient en Allemagne, six fois ce qu’on leur donnerait en Autriche. Le travail est intéressant, pas tuant pour deux sous ; ils ont des appartements luxueux ; des voitures de prix ; ils bénéficient des privilèges diplomatiques en matière de douane et de devises… Je ne les comprends pas ; non, je ne les comprends pas.

Hertz éclata de rire.

— Les vieux, comme nous, trouvent là, en effet, d’excellentes raisons pour rester ici le plus longtemps possible. Mais il y a des jeunots qui ne pensent pas de même. Ils ont fini par comprendre qu’ils n’avaient aucun avenir dans ce pays et ils en ont par-dessus la tête de la chaleur, du manque de libertés, des mensonges, du vol, de la corruption. D’autres, aussi, ont peur.

— Peur ? Et de quoi ?

— D’être soufflés, réduits en bouillie par les Israéliens, pardi !

J’allumai lentement une cigarette et tirai une longue bouffée, yeux mi-clos.

— Foutaises ! grogna Brenner.

Vogelsang secoua la tête.

— Je ne le crois pas. Seul un aveugle ne peut voir ce qui est écrit sur tous les murs.

— Oui, vous dramatisez un peu, Vogelsang, mais au fond, vous avez raison, admit Hoffman. Ceci dit, je suis d’accord pour tenir le coup le plus longtemps possible.

— C’est ce qu’il faut ! reprit Brenner d’une voix claironnante, en bombant le torse. Nous devons rester aux côtés de nos amis Égyptiens.

Il regarda autour de lui, désarçonné par l’éclat de rire général qui accueillit ses paroles.

— À d’autres ! s’exclama Hoffman. Ils ont fichu partout une si épouvantable pagaille que, vraiment, nous ne leur devons rien du tout. Quant à l’avenir… Il y a bien d’autres pays qui demandent des experts en aéronautique.

— Vous pourriez aller travailler en Israël, railla Hertz, pendant que les autres s’esclaffaient.

— Pourquoi pas ? Vous croyez que je n’irais pas là-bas, s’ils payaient bien ? Je suis ingénieur, pas politicien, moi ! Donnez-moi un bon contrat et je travaille n’importe où.

Brenner repoussa son verre vide et se leva.

— J’en ai assez, annonça-t-il. Il est tard ; je rentre.

Vogelsang lui adressa un large sourire.

— Si je comprends bien, vous ne partagez pas les opinions de M. Hoffman.

— J’estime ses dernières remarques de très mauvais goût… Un conseil, Hoffman : ivre ou à jeun, tenez votre langue, car ce genre de propos imbéciles peut vous attirer des ennuis.

Puis, se tournant vers moi :

— Bonne nuit, Cavalier. La soirée a été très agréable. Je vous prie d’excuser le comportement de mes collègues ; n’y voyez aucune intention mauvaise, la vérité est que nous sommes tous extrêmement tendus, fatigués, en ce moment… Mais où est donc votre femme ?

Une heure après, le dernier de nos invités ayant franchi la porte en titubant, Waltraud soupirait :

— Une autre journée de travail de terminée ! Je craignais de les voir rester pour le petit déjeuner.

— Oui, la soirée a été rude. Enfin, il paraît bien que l’industrie aéronautique tant prônée ne constituera jamais une menace pour quiconque. J’ai l’impression qu’il en est de même pour leurs fusées. Il faudra que je vois Knupfer et Schwamm à ce sujet. J’aurai beaucoup de choses à raconter au patron quand je le verrai, le mois prochain.

À peine au lit, je m’endormis. Curieusement, cette nuit-là, je rêvai d’un oiselet pris au trébuchet.

Quelques jours plus tard, avec les parents de Waltraud et les Knupfer, nous partions pour Marsa-Matrouh. Il y avait déjà un certain temps que Youssef Ghorab nous relançait afin que nous retournions le voir et ce me semblait

une excellente occasion pour cimenter l'amitié grandissante qui nous liait aux Knupfer à qui cela nous permettait de faire visiter un peu le pays. Nous gagnâmes Alexandrie par la route du delta, les parents de Waltraud dans notre voiture, nos amis nous suivant dans la leur. Ils connaissaient fort mal l'Égypte et se montraient contents de nous avoir pour guides. L'après-midi se passa à baguenauder, à admirer les curiosités et à nous photographier mutuellement. Le soir, je les conduisis au bar *Santa Lucia* où j'arrivai à enivrer Karl Knupfer. Mais il ne tenait pas la petite demi-bouteille de whisky que je lui fis ingurgiter et, au lieu de lui délier la langue, comme je l'espérais, je ne réussis qu'à lui faire rendre tripes et boyaux.

— J'aurai plus de chance la prochaine fois, dis-je à Waltraud. Mais il me faudra y aller un peu plus doucement.

Une heure de route à travers le désert nous amena à Marsa-Matrouh où, quand notre embryon de cortège s'arrêta devant le palais du gouverneur, un clairon sonna, une garde d'honneur formée de policiers nous présenta les armes et le général Youssef Ghorab apparut, dans toute sa majesté, descendit les marches du perron pour nous accueillir et me donner l'accolade. Les Knupfer étaient très impressionnés. Je les présentai, ainsi que mes beaux-parents, et, au déjeuner de huit services, qu'il nous offrit, notre hôte s'indigna et se lamenta bruyamment de la brièveté de notre visite.

— Quoi ? Un jour seulement ? Alors que j'ai fait préparer tout un programme de réjouissances pour vous, Rusty ! Des dîners, des parties de pêche, des visites aux tribus bédouines, un gymkhana avec la participation de chevaux et de méharis… Un million de choses ! Impossible de faire tout cela en un jour ; il faut rester une semaine, deux, même… Ma fille Hannah tient à vous remercier personnellement pour la grande joie que vous lui avez donnée.

Devant le regard étonné de Marlis Knupfer, il se hâta d'expliquer :

— Voyez-vous, Madame, j'ai trois filles : Inis, Nagwa, et Hannah. Dieu a voulu que je n'aie que des filles, mais ce sont les trois meilleures qu'un homme puisse souhaiter : intelligentes, belles, saines. Malheureusement, ma dernière, Hannah, qui a dix-neuf ans, a hérité de mon nez : grand, aquilin et ce qui pour un garçon n'a rien de gênant, au contraire, car on le dit signe de caractère, pour une fille c'est tout un drame. Mais mon enfant a une immense chance ; son père possède un ami comme M. Lotz, un véritable

ami qui ignore l'égoïsme, qui est bon, généreux. Il n'a pu supporter de la voir malheureuse et pleurer toute sa vie pareille difformité. Il a remué ciel et terre pour trouver un chirurgien esthétique, un professeur allemand, qui a opéré Hannah. Le cadeau d'anniversaire de M. Lotz à ma fille a été ce qu'elle désirait le plus au monde : un nez d'une beauté classique. Vous la verrez demain… Je vous remercie encore, Rusty, et je vous en prie, ne partez pas si tôt.

Je lui expliquai que mon beau-père avait des affaires urgentes à régler en Allemagne et, en fin de compte, on convint de prolonger notre séjour de vingt-quatre heures.

Durant deux jours nous n'arrêtâmes pas de nous enthousiasmer pour des programmes de développement agricole, de rencontrer des notables et de manger plus qu'il ne fallait. Ce que Waltraud appelait le « musée Lotz » amusa beaucoup mes beaux-parents. C'était une très grande vitrine que Youssef avait installée dans le grand salon de réception du palais et dans laquelle il exposait tous les cadeaux que je lui avais offerts depuis mon arrivée au Caire : des magnétophones de toutes tailles, des appareils photographiques, des jumelles, des postes de radio, des rasoirs et des brosses à dents électriques, des *mixers* et bien d'autres articles encore, si rares et si chers en Égypte, que jamais il n'avait imaginé les utiliser à l'usage pour lequel ils étaient conçus. Il avait préféré les réunir et les présenter à ses nombreux amis égyptiens avec autant de fierté qu'on manifeste à montrer des tableaux de maîtres.

Plutôt exténués, nous quittâmes Ghorab le 22 février, tôt dans l'après-midi. Le voyage de retour, bien que fatigant, se déroula sans incident et, en arrivant dans la capitale, nous nous arrêtâmes dans *Pyramid Road* afin de prendre congé des Knupfer ravis. Ils nous remercièrent avec effusion de ce qu'ils appelaient une « expérience unique » et ils émirent le vœu de nous voir plus souvent. C'est dire si nous étions d'excellente humeur en remontant dans notre voiture. Nous tournions le coin de la rue que nous faisions encore de grands gestes d'amitié de la main.

— Enfin, la dernière ligne droite ! soupirai-je en rangeant la Volkswagen devant notre grille. Je propose que nous nous couchions tôt ; je crois que dix bonnes heures de sommeil ne feront de mal à personne.

Soudain, je remarquai, stationnant de l'autre côté de la rue, quatre autos d'où des hommes descendaient. Tout en faisant de même de la nôtre, je

plaisantai :

— Tiens ? Nos voisins reçoivent…

Je terminais à peine ma phrase qu'un coup vertigineux me fit tomber sur les genoux. J'entendis le cri que poussait Waltraud. Six hommes, peut-être, me sautèrent dessus, me clouant au sol. La tête me tournait. Avant que j'aie compris ce qui se passait, des menottes se refermaient sur mes poignets. Puis l'on me remit rudement sur mes pieds.

CHAPITRE IX : LA VÉRITÉ, MONSIEUR LOTZ

Les ordres claquaient, secs :

— Vite, dedans… On attire trop l'attention. Séparez-les.

Ils émanaient d'un petit homme très gros, portant lunettes. Ils ouvrirent la grille du jardin, la porte d'entrée et, me portant à moitié, ils me traînèrent jusqu'au salon où ils me jetèrent dans un fauteuil. Les deux hommes qui m'encadraient m'y maintinrent ferme, tandis que, reprenant lentement mes esprits, je cherchais des yeux Waltraud et ses parents.

— Où est ma femme ? demandai-je.

Je ne la voyais pas dans la pièce pleine d'hommes. L'un de ceux-ci, court sur pattes, la lèvre ornée d'une courte moustache noire, me fixait d'un regard sinistre à travers les lunettes de soleil qu'il portait, bien qu'il fît nuit à cette heure. La voix dure, il répondit :

— Elle n'est pas là. Tu ne la verras pas de longtemps ; peut-être jamais plus. Il vaut mieux que tu te mettes à table. Nous savons que tu es un espion. Quels sont les membres de ton réseau ? Allez, donne les noms.

Je me mis à hurler :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment osez-vous vous livrer à des voies de fait sur moi, dans ma maison ?

Du revers de la main, deux fois, il me gifla.

— On ne me parle pas comme ça. Tu sais parfaitement pourquoi nous sommes ici.

Le gros petit homme surgit et l'écarta.

— Laisse-moi m'occuper de cela, Hassan Bey. Tu le reprendras plus tard.

Puis, à moi, en anglais, cette fois :

— Je suis Samir Nagy, Procureur général près la Cour de la Sécurité d'État. Vous êtes arrêté.

— Arrêté ? Pourquoi ?

— Vous l'ignorez ? J'imaginais que vous aviez quelque idée des raisons qui motivent votre arrestation, Monsieur Lotz.

— Ne soyez pas ridicule. Pourquoi diable voulez-vous qu'on m'arrête ? Passez-moi le téléphone et dans une minute nous aurons dissipé ce stupide malentendu.

— Vous croyez ? Qui désirez-vous appeler, Monsieur Lotz ?

— Tout d'abord, l'ambassadeur d'Allemagne à qui je me plaindrai vigoureusement de la manière dont vos voyous traitent les citoyens

allemands.

— Je vous conseille de faire attention à vos expressions, Monsieur Lotz. Vous risquez de regretter vos écarts de langage.

— Nous verrons plus tard ce qu'il y aura à regretter et qui le regrettera, Monsieur Nagy. Donnez-moi ce téléphone.

— À qui encore voulez-vous téléphoner ? À des amis, peut-être ?

— Parfaitement ; d'excellents amis. L'un d'eux est gouverneur du district occidental. Il se portera garant de moi.

— Le général Ghorab est en route pour le Caire. Il n'est même plus en mesure de se porter garant de lui-même.

— Que voulez-vous dire ?

— Il est arrêté pour complicité. Nous saurons bientôt quels sont vos liens avec lui. Il travaillait pour vous ?

— C'est tellement idiot que je n'arrive pas à trouver de mots pour qualifier cela ! Vous vous introduisez ici en alléguant de la façon la plus fantaisiste que je suis un espion, vous terrorisez ma femme et mes parents, vous diffamez mes amis… Sur quoi, sur quelles preuves basez-vous des accusations aussi saugrenues ? Si vous voulez savoir qui je suis, prenez vous-même le téléphone et appelez le général Fouad Osman ; appelez le général Abdel Salaam Suleman ; appelez le colonel Mohsen Sabri ; appelez…

Il sourit, secoua la tête et m'interrompit :

— Inutile, Monsieur Lotz. Cette fois, votre bluff ne prend pas. Nous savons tout sur ces messieurs et sur d'autres personnages de vos amis, également. Leur audition nous dira jusqu'où ils sont impliqués dans vos activités ; s'ils ont agi en connaissance de cause ou simplement si leur stupidité et leur négligence en ont fait les victimes de vos plans intelligents. Car vous êtes intelligent, Monsieur Lotz, je vous l'accorde. Seulement, nous avons l'un des meilleurs Renseignements du monde. Combien de temps imaginez-vous pouvoir nous tromper encore ?

— Écoutez…

Il leva la main.

— J'écouterai ce que vous avez à me dire pendant des jours et des nuits, je vous le promets… Et que cela vous plaise ou non. Pour l'instant, nous avons autre chose à faire.

Il fit signe aux autres :

— Fouillez partout.

Dix d'entre eux, pour le moins, se répandirent dans les pièces du rez-de-chaussée pour perquisitionner. À ce que je voyais, ils le faisaient assez superficiellement et je reprenais espoir, car s'ils ne découvraient pas le poste de radio, ils n'auraient aucune preuve contre moi. Néanmoins, leur trop grande assurance me mettait mal à l'aise. Ils devaient forcément avoir une conviction fondée sur quelque chose de solide, mais quoi ?

Je me torturais l'esprit à essayer de deviner ce qui avait pu clocher : une fuite ? Une pièce à conviction tombée entre leurs mains ? Impossible de mettre le doigt sur une erreur, une faute ; en tout cas rien qui justifiât cette invasion en grande pompe et l'outrecuidance de ceux qui la menaient. Toute puissante qu'elle fût, la police de Sécurité ne pouvait tout de même pas se permettre de battre et d'arrêter un riche étranger et sa famille sur de simples soupçons. Ils avaient mieux que cela. Mais quoi ?… Quoi ?…

Je les regardais ouvrir meubles et tiroirs, retourner sens dessus dessous les sièges, décrocher les tableaux. Ils opéraient un peu à la diable et, bientôt l'un après l'autre, ils venaient rendre compte de l'inanité de leurs recherches à un Samir Nagy qui enregistrait le fait sans pourtant marquer de déception.

On monta au premier étage, lui en tête, moi derrière, entre mes deux gardes qui me tenaient solidement les bras ; les autres suivaient. Dans ma chambre à coucher, le procureur s'assit devant mon petit bureau.

— Grande et belle chambre, remarqua-t-il. Qu'y a-t-il là-dedans ?

Il montrait le mur où s'alignaient quatre immenses placards en acajou, munis de serrures Yale. L'usage veut, en Égypte, que l'on mette sous clef tout ce qui a une valeur quelconque, dès que l'on quitte la maison, car la confiance en l'honnêteté des domestiques est limitée.

— Des vêtements, du linge, des articles ménagers.

— Je vois. Avez-vous la clef de celui-ci ?

Il désignait le second meuble, à partir de la droite, celui où je rangeais quelques appareils électriques et mes pèse-personne.

— Les clefs sont dans ma poche. Si vous m'ôtiez ces menottes, je pourrais vous les donner.

— Inutile, merci. Nous nous débrouillerons seuls. Mahfous, fouille-le et vide ses poches.

L’un des hommes s’exécuta. Mon portefeuille, mes clefs, mes papiers d’identité, mon étui à cigarettes et mon briquet, un peu de monnaie, s’alignèrent sur la table, devant Nagy qui examinait chaque pièce.

— Vous gardez beaucoup d’argent sur vous, Monsieur Lotz ; pourquoi ?

— C’est mon argent. Je ne l’ai pas volé.

— Dieu nous en garde ! Un monsieur comme vous n’a pas besoin de voler. Le Renseignement israélien paie très bien.

— Vous devez avoir perdu l’esprit.

— Vous croyez ? Très bien… Ouvrons ce placard et voyons ce que nous y trouverons.

Il tendit les clefs à Mahfous qui déverrouilla la porte et la tira.

— Oh ! Belle collection d’appareils ménagers électriques ! s’exclama Nagy. Très utiles… Et ça ? Qu’est-ce donc ? Un pèse-personne… Vous vous pesez là-dessus tous les matins, Monsieur Lotz ?

— Tous les matins. Voulez-vous en faire autant ? Je vous en prie, vous êtes mon invité…

— Non, merci, Monsieur Lotz. Connaître mon poids m’attristerait.

Et, sarcastique :

— D’ailleurs, je ne voudrais pas abîmer ce délicat mécanisme. On ne prend jamais trop soin de ce genre de matériel. Ouvre cet appareil, ordonna-t-il à Mahfous.

Celui-ci, avec un air de triomphe, souleva le couvercle de la bascule et découvrit le transmetteur radio. Tout s’éclairait : normalement, cette plaque était maintenue par des ergots commandés par une série de leviers et de ressorts et ne s’ouvrait qu’à l’aide d’une clef spéciale. Ils l’avaient forcée et tant bien que mal réajustée dans sa position initiale. Samir Nagy me fixa un moment, sans un mot. Moi aussi je me taisais. Tenter de bluffer, de le prendre de haut, eût été perdre mon temps et ma salive. Le plus sage, désormais, était d’en dire le moins possible jusqu’à ce que je sache exactement ce qu’ils avaient découvert et les mener en bateau le plus possible. Après tout, la situation n’était pas aussi désespérée qu’elle le paraissait. Certes, je devrais avouer quelque chose de plausible ; mais plus tard. Pour l’instant, il me fallait le temps de réfléchir.

Nagy haussa les épaules, comme pour s’excuser, et, m’oubliant un instant, fit signe à un homme mince et chauve, discret, qui, près de la porte griffonnait des notes.

— Prends un procès-verbal, Hamdy, lui dit-il.

Le greffier s'assit et, quand il fut prêt, le magistrat commença à dicter :

— Je soussigné, Samir Nagy, procureur général près de la Cour de Sûreté de l'État, accompagné de Hassan Aleech, officier de la Sécurité de l'État et d'une unité de la Police de la Sécurité de l'État, le 22 février 1965 à 20 h 30, ai opéré une perquisition au domicile du sieur Johann Wolfgang Lotz, de nationalité allemande, au n° 11, Sharia Mahmoud Ghaleb, à Giza. Dissimulé dans un pèse-personne, j'ai découvert un appareil de communication radiotélégraphique, un code chiffré et un feuillet de papier sur lequel étaient dactylographiées des instructions concernant des émissions radiotélégraphiques de caractère clandestin. En annexe à ce procès-verbal sont jointes les photographies des pièces à conviction énumérées ci-dessus. Un mandat d'arrêt a été signifié à Johann Wolfgang Lotz, à son épouse, Waltraud Clara Martha Lotz et aux parents de son épouse, Otto Neumann et Clara Neumann. Jusqu'à la découverte des preuves de sa culpabilité, le sieur Johann Wolfgang Lotz a nié se livrer à des activités d'espionnage. Mis en présence des pièces à conviction, il s'est refusé à toute déclaration.

« C'est tout, Hamdy… Appelle les photographes pendant que je signe. »

Des photos prises sous tous les angles, de la chambre, de moi-même, des objets saisis, on me fit descendre et l'on m'embarqua dans l'une des voitures qui attendaient. Là, on me banda les yeux à l'aide d'un mouchoir et l'auto démarra, roula à vive allure durant une demi-heure, environ. Un moment, je rejetai la tête en arrière pour tenter de voir par-dessous le bandeau. Pour tout résultat, je reçus un coup sur la nuque et l'ordre de ne pas bouger. Un arrêt ; le bruit d'une grille que l'on ouvre ; encore quelques mètres à faible allure ; puis, l'immobilisation. On me poussa hors du véhicule et l'on me fit descendre quatre ou cinq marches. Des ordres furent lancés, en arabe. C'était la voix d'Hassan Aleech :

— Gardez-le ici jusqu'à ce que nous soyons prêts. Ne lui dites rien et pas de passage à tabac ; pas encore.

On me passa une cagoule sans m'ôter pour autant le mouchoir des yeux et on me laissa là, debout, bien plus d'une heure, me sembla-t-il. Tout autour, dans l'immeuble on entendait le martèlement de lourdes bottes ; quelqu'un chuchotait, près de moi. Soudain éclata une voix de femme qui criait, en arabe :

— *W’allahi !* Mon Dieu ! Je ne sais rien de tout cela ; rien, rien ! Je le jure sur Dieu ! Non, arrêtez ! Je vous en supplie, arrêtez !… Je vous dirai tout ce que vous voulez, mais arrêtez !

Je crus reconnaître la voix de Nadia Kiesow, mais je ne pouvais en être sûr. Un peu plus tard, j’entendis celle de mon beau-père. Il parlait en allemand très loin… Enfin, on vint me chercher ; on m’ôta les menottes et, me prenant par la manche, un homme m’ordonna de le suivre. Je trébuchai en descendant quelques marches, tournai deux ou trois fois à angle droit et passai une porte.

— Halte !

On m’enleva la cagoule, on détacha le mouchoir. Je me trouvais dans une minuscule pièce nue, en face d’une grande table bureau derrière laquelle était assis Hassan Aleech, flanqué de Mahfous et d’un autre homme très grand, de carrure athlétique et aux petits yeux méchants. Il m’avait accompagné, dans la voiture, et j’avais entendu ses collègues l’appeler Abdul Hakim. De mon côté, devant le bureau, il y avait une sorte de tabouret de piano scellé au sol par son unique pied métallique. Aleech m’y fit asseoir. Cela n’avait rien de confortable, mais c’était tout de même mieux que de rester debout. Il appuya sur un bouton et deux puissants projecteurs s’allumèrent, m’éblouissant au point de m’aveugler.

— Je m’appelle Mahmoud, monsieur Lotz, me dit-il. Évidemment, ce n’est pas mon vrai nom, mais pour l’instant, nous ferons comme si… Et vous ? Est-ce que Lotz est votre véritable nom ?

— Certainement.

— Vous n’avez pas d’autre identité ?

— Bien sûr que non ! Pourquoi en aurais-je une autre ?

— Cela arrive dans votre métier. Disons dans notre métier. Écoutez, Lotz… Nous allons nous voir beaucoup dans les semaines qui viennent et il n’y a absolument aucune raison pour que nous ne discutions pas dans une ambiance cordiale. Les choses en seront facilitées, aussi je vous conseille instamment une attitude de coopération, sinon ça ne sera pas très agréable. Vous êtes bien trop intelligent pour ne pas le comprendre. Comme je vous le disais, nous sommes membres de la même corporation, bon ; vous êtes pris, entendu ; coup de malchance mais ce n’est pas la fin du monde ! Nous allons nous serrer la main, en vrais sportifs, et vous recommencerez une nouvelle vie. Nous pouvons vous aider beaucoup, vous savez ? Encore faut-

il que vous nous aidiez vous-même et je suis certain que vous le ferez. Au lieu de vous balancer au bout d'une corde, vous pouvez n'écoper que d'une légère peine de prison, deux ou trois ans. Tout dépend de vous. Comment vous sentez-vous ? Un café ?

— Oui, merci.

Il claqua des mains et un garde apparut. Il commanda d'apporter du café, ce qui fut fait immédiatement.

— Prenez une cigarette…

Il avait tiré de sa poche un paquet de *Belmont* qu'il posa sur la table. Je me servis et il me donna du feu.

— J'aimerais qu'on me rende les miennes, dis-je.

— Bien entendu. Vous aurez toutes les cigarettes que vous désirez. Cela dit, avant d'entamer notre discussion, je tiens à vous montrer quelque chose ; simplement pour vous convaincre de l'inutilité des mensonges. Nous savons tout sur vous.

D'un tiroir du bureau, il extirpa deux gros dossiers qu'il posa devant moi.

— Vous connaissez ces textes ? Lisez… Prenez votre temps.

— Si cela ne vous dérange pas, pouvez-vous éteindre ces lampes ? Je vois mal avec cette lumière dans les yeux.

Il s'exécuta et je me suis mis à feuilleter les dossiers. Bien classés, j'y trouvai copie de mes messages de plusieurs années ; c'est-à-dire remontant aussi loin que je pouvais l'estimer sans consulter la clef du code. Manifestement, ils avaient longtemps cherché et avaient fini par localiser mon poste.

— Voilà qui vous donne à réfléchir, n'est-ce pas ? Cela fait près de trois ans que nous surveillons vos communications radio. Ce dossier-ci contient vos envois, celui-là ceux de vos correspondants israéliens. Sans aucun doute vous les reconnaissez même sous cette forme. Maintenant que nous possédons la clef nos experts sont à l'œuvre et les mettent au clair. Ainsi, vous le voyez, nous n'avons pas besoin de votre aide pour savoir exactement quelles étaient vos activités.

Il mentait sur un point, je devais l'apprendre bien plus tard ; l'interception des messages comme le repérage de mon poste avaient été l'œuvre des agents d'une tierce puissance. Mais pour le reste, il disait malheureusement vrai. Si leurs spécialistes parvenaient à déchiffrer une douzaine de ces rapports seulement — et, en possession de la grille de décodage, un enfant y

arriverait — ils auraient suffisamment de preuves pour me pendre trois fois plutôt qu'une. Il ne me restait plus qu'à faire semblant de coopérer avec eux, du moins jusqu'à un certain point. Garder le silence, tout nier ne servirait à rien, d'autant que, s'ils utilisaient la torture, leur méthode habituelle, je risquais d'en dire plus que je ne le voulais ; par ailleurs, en me prêtant à leur jeu, en leur avouant ce qu'ils savaient déjà ou pouvaient apprendre sans mon aide, je gardais la possibilité de les égarer et, peut-être même, de bloquer leurs recherches sur un point ou deux. Il me restait pour atout mes qualités de comédien et, pour sauver ma peau, il me fallait jouer mon rôle dans une unique représentation à leur intention. Mes chances étaient minces, mais je n'en avais plus d'autres.

— Eh bien, qu'en dites-vous ? me demanda Aleech montrant son impatience. Que pensez-vous du Renseignement égyptien ?

— Compliments, Messieurs. Travail impeccable. Félicitations.

J'avais plongé, persuadé que c'était la seule façon d'agir. Pour leur part, ils rayonnaient, tous trois, et Mahfous prit la parole.

— Un éloge de votre part, c'est quelque chose ! Permettez-moi de vous retourner le compliment. Vous êtes l'agent le plus intelligent qui ait jamais opéré en Égypte. Votre couverture était parfaite et sans votre radio, que nous avons fini par localiser, vous pouviez continuer encore vingt ans et personne…

— Suffit, le coupa Aleech. Nous ne sommes pas ici pour papoter et échanger des fleurs. Il s'agit d'un interrogatoire.

— On se croirait dans un salon à l'heure du thé, grogna Abdul Hakim, en arabe. Je suis contre ces interrogatoires à la chansonnette. Donnez-le-moi deux heures seulement et je vous le fais cracher une chanson autrement plus belle.

— Ne t'inquiète pas, il va la cracher de toute façon, lui rétorqua Aleech. Laisse-moi essayer ma méthode pour le moment. Tu pourras peut-être tenter ta chance plus tard.

Il se retourna vers moi et, en anglais, cette fois :

— Eh bien, Monsieur Lotz, votre décision ? Vous coopérez ?

Je haussai les épaules.

— Ai-je le choix ? La farce est jouée et il vaut mieux que je raconte tout.

— Rien de plus sage. Vous ne le regretterez pas. Vous verrez, nous finirons par devenir bons amis. Une autre cigarette ?

— Comment avez-vous réussi à m'avoir ? demandai-je du ton le plus banal, en allumant ma cigarette. J'entends, qu'est-ce qui vous a mis sur ma piste ? Vous disiez vous-même que ma couverture était parfaite ?

Aleech éclata de rire.

— Vous vous sentez blessé dans votre amour-propre professionnel ? Je ne crois pas pouvoir satisfaire votre curiosité, monsieur Lotz. Et si cela ne vous fait rien, c'est moi qui pose les questions. Dites-moi : quand avez-vous changé de code pour la dernière fois ?

— Cinq mois, environ.

— Je vois… Qu'avez-vous fait des précédents ? Vous les avez toujours ?

— Bien sûr que non ! Je les ai détruits. Vous n'imaginez tout de même pas que je les collectionnais pour en faire des souvenirs ?

— Difficile à penser, en effet. Pouvez-vous vous souvenir de la teneur des précédents messages ? Je veux dire ceux transmis avant le changement de clef.

— Voilà longtemps déjà… En termes généraux, peut-être bien, mais mot à mot, non ; vraiment impossible, vous vous en rendez bien compte.

— Ouais… Nous reviendrons plus tard là-dessus. Parlez-nous un peu de vous. Quand êtes-vous né et où ?

— Le 6 janvier 1921 à Mannheim, en Allemagne. J'ai passé mon enfance à Berlin.

— Parlons-en. Vous êtes resté à Berlin toute votre vie ? Où êtes-vous allé ? Qu'avez-vous fait ?

— Après mes études secondaires, il y a eu la guerre. J'ai servi dans la *Wehrmacht*, d'abord en Allemagne, puis dans l'*Afrika Korps*. J'ai été prisonnier ici, en Égypte.

— Ça paraît devenir une habitude… Quel grade aviez-vous ?

— Capitaine.

— Seulement capitaine ? Hem ! Je crois que vous venez de nous dire un premier mensonge, Monsieur Lotz. Ne voulez-vous pas reconsidérer la question ?

— Qu'y a-t-il à reconsidérer ? Vous me demandez mon grade il y a plus de vingt ans : capitaine ou Feldmarschall, en quoi cela change-t-il ma situation actuelle ? En tout état de cause, c'était Rommel qui menait la danse, pas moi.

— Je pense que vous n’avez jamais servi sous Rommel. N’avez-vous pas été colonel de SS ? Exact ?

Évidemment, ils avaient marché, eux aussi, dans cette histoire. Je tirerais sans doute profit à le reconnaître, mais pas pour l’instant. Il valait mieux qu’ils aient l’impression de m’arracher de force un aveu qui n’en serait que plus convaincant.

— C’était une rumeur sans fondement. J’étais capitaine d’infanterie, voilà la vérité. Pourquoi mentirais-je à ce sujet ?

— Passons. Qu’avez-vous fait après la guerre ?

— J’ai émigré en Australie. J’ai d’abord travaillé comme chauffeur de camion ; par la suite, je me suis installé comme éleveur de chevaux.

— Et vous êtes devenu millionnaire ?

— Ça, c’est ce que j’ai raconté pour expliquer mon train de vie. En fait, j’ai ramassé quelques économies dont j’ai dépensé la plus grande part à mon retour en Allemagne, en 1958.

— Comment en êtes-vous arrivé à travailler pour Israël ?

— Qu’est-ce qui vous donne cette certitude que je travaillais pour les Israéliens ?

— Allons, Monsieur Lotz, n’essayez pas de jouer au plus fin avec nous. La portée de votre émetteur et la direction de votre antenne prouvent absolument que vous émettiez vers Israël. Qu’est-ce qui vous a poussé à vous mettre à leur service ? Êtes-vous juif ?

— Certainement pas. Vous n’avez qu’à m’examiner pour voir que je ne suis pas circoncis.

— Ne vous inquiétez pas, nous vérifierons. Pour l’instant, répondez à ma question : qu’est-ce qui vous a incité, vous, un ancien colonel de SS à devenir un espion au service d’Israël ? L’argent ? Les menaces ? Le chantage ?

— J’étais fauché et j’aime la belle vie. Je ne pouvais me l’offrir avec un salaire de moniteur d’équitation, vraiment trop maigre. J’ai rencontré cet Israélien qui m’a proposé de m’acheter une ferme d’élevage au Caire et de me payer de généreux appointements mensuels en échange de quelques renseignements sur ce que j’entendrais et verrais. Cela paraissait très simple. On m’a appris à utiliser une radio, on m’a donné une idée générale du genre d’informations que l’on voulait de moi et, quelques semaines après, je débarquais ici.

— Quelqu'un viendra prendre place près de vous et vous lui donnerez les détails exacts : comment on vous a recruté, qui vous a formé, quel genre d'entraînement on vous a fait suivre et où, quels étaient vos ordres, vos contacts… Tout. Ce que je veux, maintenant, c'est voir, grosso modo, jusqu'où vous acceptez de collaborer avec nous.

On frappa à la porte. Un garde entra et vint parler à l'oreille d'Aleech qui sauta sur ses pieds.

— On me demande en haut, dit-il. Mahfous, j'ai besoin de toi. Abdul Hakim, continue avec Lotz. Tu sais sur quoi l'interroger. Je te relaierai plus tard.

En hâte, les deux hommes sortirent et quand Hakim fut seul avec moi, il se renversa contre le dossier de sa chaise, me dévisagea avec un sourire cynique et, d'une voix traînante, me dit :

— C'est maintenant, Monsieur Lotz, que nous allons faire du bon travail.

Il allongea le bras et ralluma les projecteurs.

— Y êtes-vous vraiment obligé ? demandai-je.

— Bien sûr ; je vous vois mieux, ainsi. Parce que la lumière vous gêne ? Elle vous fait mal aux yeux, peut-être ? Vraiment trop dommage, Monsieur Lotz, mais que voulez-vous ? Nous sommes dans une salle d'interrogatoire, non dans une villa de millionnaire. Tout bien considéré, nous vous traitons assez aimablement. Je vous assure que nous pourrions agir de façon très différente. À vrai dire, ce n'est même pas un véritable interrogatoire ; tout juste une petite conversation amicale. Mais fais attention, Lotz, si tu ne te montres pas très, très coopératif à tous égards, nous emploierons d'autres méthodes. Je crois simplement bon de t'avertir.

Et changeant de nouveau de ton :

— Êtes-vous prêt à continuer, Monsieur Lotz ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Parlez-moi de votre femme. Quel était son rôle dans votre réseau ?

— Il n'y a pas de réseau. Je travaillais absolument seul et ma femme ne sait rien.

— Vous vous attendez à ce que je croie ça ? Je ne suis pas complètement idiot. Ainsi, selon vous, votre épouse ignorait totalement que vous étiez un espion ? Que faisiez-vous donc d'elle quand vous émettiez de votre chambre ? Vous la boucliez à double tour ?

— Elle savait que je m’adonnais à un travail politique, rien d’autre. Je lui avais dit de ne jamais me poser de question à ce sujet.

— Et elle ne participait pas du tout à ce « travail » ? Très vraisemblable, n’est-ce pas ?

— J’étais bien résolu à l’en tenir à l’écart. Ça lui aurait déplu et causé trop de frayeur.

— Quelle sollicitude de votre part ! Depuis quand êtes-vous mariés ?

— Quatre ans.

— Aimez-vous votre femme, Monsieur Lotz ?

— Énormément.

— Je le sais. C’est la première parole vraie que vous m’ayez dite. Vous plairait-il que j’obtienne d’elle la vérité ? En la battant un peu sur la plante des pieds, en la laissant dans un bain d’eau glacée un moment… Disons vingt-quatre heures ; ou encore en lui appliquant la question à l’électricité, vous savez, quelques petites secousses ?… Bon, reprenons. Où l’avez-vous rencontrée pour la première fois ?

— Je l’ai connue dans un train, entre Paris et Munich. Elle rentrait des États-Unis et allait passer ses vacances chez ses parents.

— Et quand vous êtes-vous mariés ?

— Quelques semaines après.

— Franchement, vous poussez un peu trop loin. J’aurais pensé qu’un homme de votre intelligence aurait trouvé une histoire plus convaincante. N’est-il pas vrai que votre femme, qui est un agent bien entraîné, vous a été procurée par les services secrets israéliens parce que vous aviez besoin d’une assistante ? N’est-ce pas là un fait ? N’a-t-elle pas pris une part active à vos opérations ?

— Non. Pourquoi ne pouvez-vous donc vous ôter cette idée de la tête ? Je ne nie nullement que ma femme m’ait été très utile à maints égards car elle cadrait parfaitement avec ma couverture ; mais ç’a été pure coïncidence. Elle se montrait excellente maîtresse de maison et m’aidait à recevoir nos nombreux invités. Elle agissait avec naturel, justement parce qu’elle n’avait rien à cacher. Quant à penser qu’on me l’ait « procurée », comme vous dites, quelle absurdité ! Il est vrai que nous nous sommes connus et unis dans des circonstances d’une banalité désarmante et, justement, c’est bien ce qui prouve que je ne mens pas. Vous me l’avez dit vous-même : j’aurais pu inventer une histoire plus convaincante. Évidemment, j’aurais pu ! Et les

S.R. israéliens, donc ! Si elle avait été un agent envoyé pour me seconder, elle aurait eu une couverture extrêmement crédible et tous les documents nécessaires pour prouver que nous étions mariés depuis dix ou douze ans, vous ne croyez pas ?

— On l'a peut-être « implantée » auprès de vous à votre insu ?

— Assez invraisemblable. En fait, impossible. Je l'aurais découvert. Comme je vous l'ai dit, elle est bien trop naïve pour m'abuser longtemps.

— Pas sûr… Ou alors, vous saviez à qui vous aviez affaire et c'est avec votre accord que l'opération a été effectuée. Je ne suis nullement disposé à prendre pour argent comptant votre ridicule histoire de train et de mariage impromptu.

— Elle est pourtant vraie et je ne peux pas vous dire autre chose.

— Très bien, reprenons au début. Que faisiez-vous à Paris, juste avant cette rencontre ?

Et je dus relater les circonstances exactes de ce voyage dans l'*Orient-Express*, sur quel ordre j'avais pris ce train plutôt qu'un autre, ce que nous avions dit, Waltraud et moi, dans le wagon, ce qu'elle faisait aux États-Unis. Hakim me demanda qui je connaissais parmi les amis de Waltraud ; pourquoi ses parents étaient venus en Égypte… Et cela dura des heures et des heures.

La porte s'ouvrit et Mahfous entra, suivi d'un garde. Il s'adressa à Hakim.

— Je viens te relever. Va te reposer un peu.

Il éteignit les projecteurs et le garde posa devant moi une petite assiette de fèves et un verre de thé.

— Prenez donc un petit déjeuner, Monsieur Lotz, me dit l'agent. Je vous ai également apporté des cigarettes.

— Un petit déjeuner ? Quelle heure est-il donc ?

— 9 heures passées.

Donc, cela faisait déjà au moins neuf heures que l'on me cuisinait. Il n'y avait pas à s'étonner si je me sentais malade, épuisé et si ma tête ne semblait plus m'appartenir.

— Le thé et une cigarette, oui… Mais je suis trop fatigué pour manger quoi que ce soit.

— Il faut manger pour garder vos forces. Voulez-vous vous rafraîchir un peu le visage ?

— Volontiers.

Sur un signe, le garde me passa la cagoule et me guida hors de la pièce. Je me lavai la figure et le cou sous un robinet, ce qui me soulagea. De nouveau on m'encapuchonna la tête pour me reconduire à la salle d'interrogatoire où Mahfous avait pris place derrière le bureau. Il me fixait, l'air songeur, tandis que je buvais mon thé en fumant une cigarette.

— Prêt, Monsieur Lotz ?

— Ne me laisserez-vous pas me reposer un peu ?

— Je regrette, mais nous devons continuer. Vous vous reposerez plus tard.

Il alluma de nouveau les lampes.

— Détournez au moins ces machins-là de mes yeux !

— Malheureusement, je ne peux pas. Les ordres… D'ailleurs, ça vous aide à vous concentrer.

— Je n'en ai pas l'impression.

— Vous vous y habituerez. Bon, vous racontez à Abdul Hakim des histoires que nous avons beaucoup de mal à avaler.

— Je ne lui ai pourtant dit que la pure vérité. Bien souvent, celle-ci est plus difficile à croire qu'un beau mensonge.

— Parfois, oui. J'espère pour vous que vos déclarations la reflètent parfaitement, car n'oubliez pas que nous avons le moyen de les vérifier.

— Vérifiez tout ce que vous voulez !

— Avouez qu'il nous est difficile de prendre pour argent comptant tout ce que vous nous dites. Mais si vous nous donnez une preuve de votre volonté de coopérer !… Voyons, dites-moi les noms de vos contacts au Caire.

— Qu'entendez-vous par contacts ?

— Vos complices, les membres de votre réseau. Nous savons qu'il y en a plusieurs.

— Impossible que vous le sachiez pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Vous êtes un agent des S.R., n'est-ce pas ? Donc, vous n'ignorez pas les méthodes modernes du Renseignement. Le système du réseau est désuet, abandonné parce que peu sûr. Vous trouverez ça dans n'importe quel bouquin traitant de ce sujet.

— Kiesow et sa femme ne travaillaient-ils pas pour vous ? Vous étiez souvent ensemble.

— Ce qui constituerait la meilleure preuve du contraire. Me croyez-vous assez idiot pour me montrer presque chaque jour avec un complice ?

— Ils l'ont reconnu !

— Ils n’ont rien reconnu du tout. Ce sont de bons amis qui ne soupçonnaient absolument rien de nos activités.

— Et Youssef Ghorab ? Ne l’avez-vous pas enrôlé dans votre réseau ?

— Pour la centième fois, je vous le répète : il n’y a pas de réseau. Ghorab n’avait pas la moindre idée de mon travail clandestin. S’il avait eu le moindre soupçon, il m’eût fait arrêté.

— Alors pourquoi tant de cadeaux ? Un *mixer*, un magnétophone, deux récepteurs radio, de l’argent, une opération pour sa fille… Il y en a une liste grande comme le bras. Vous avez dépensé des centaines de livres à le combler de présents. Pourquoi ? Votre organisation n’aurait pas payé tout ça si vous n’aviez eu quelque chose de substantiel en échange. Qu’est-ce qui valait donc tant ?

— Il m’a aidé à maints égards, comme on rend service à un ami, toujours en toute bonne foi, car il ne savait rien.

— Inutile de corrompre un ami pour obtenir son aide. Je croyais vous avoir entendu dire que vous alliez coopérer, Monsieur Lotz, et j’attends toujours que vous commenciez à nous dire la vérité. Allons qui étaient vos contacts ?

Les heures passaient. Qui étaient vos contacts ? Parlez-nous des généraux que vous connaissiez ? Combien les payiez-vous ? Qui étaient les autres ? Qui étaient les Israéliens qui vous ont formé ? À qui transmettiez-vous vos rapports en Europe ? Où ? Quel agent israélien avez-vous rencontré en Égypte ? La vérité, Monsieur Lotz, qui étaient vos contacts ? Parlez-nous des généraux… Et l’antienne reprenait.

Rassemblant toute ma volonté, j’essayais de garder l’esprit clair, disant la vérité sur des points vérifiables, inventant des mensonges plausibles sur d’autres. L’ironie voulait que mon interrogateur gobât la plupart des fables et se refusât à accepter le vrai.

Enfin, le garde me mena dans une pièce voisine où l’on me servit un repas. À mon retour dans le bureau, Hassan Aleech discutait avec Mahfous. Ils s’interrompirent à mon entrée.

— Ah, notre ami Lotz ! s’exclama Hassan. J’apprends que vous nous accordez le bénéfice de votre collaboration, mais jusqu’à un certain point, seulement. Vous devez nous dire tout ce que vous savez. En attendant, je crains d’être obligé de garder ces lampes allumées.

— Mais je vous ai dit toute la vérité, que voulez-vous de plus ?

— Une partie de ce que vous nous déclarez est vraie, l'autre non. Asseyez-vous, je veux entendre moi-même ce que vous avez à dire ; un résumé de vos déclarations à nos enquêteurs. Première question : qui étaient vos contacts en Égypte ?

Une fois de plus, tout y passa. Mêmes questions, mêmes réponses, durant des heures avec les projecteurs braqués sans relâche sur mes yeux. Enfin, il lança :

— Très bien ! Ça ira pour un début. Je vais maintenant vous conduire en haut où vous verrez une personnalité très importante. Si ce monsieur vous pose des questions, répondez franchement, dites toute la vérité.

Une fois de plus, on me passa la cagoule et l'on me guida à travers corridors et escaliers. Je montai deux étages et, quand on me retira la capuche qui m'aveuglait, je me trouvais dans un vaste et élégant bureau, en face d'un personnage d'environ quarante-cinq ans, trapu, au cou de taureau, le visage agrémenté de la courte moustache presque réglementaire, le front dégarni. Je le reconnus immédiatement pour l'avoir croisé, une fois, devant l'hôtel *Hilton*. Fouad avec qui j'étais ce jour-là, me l'avais désigné : Salah Nasr, le grand patron des SR et de la Sécurité égyptiens.

Aleech et Mahfous se tenaient au garde-à-vous, près de la porte.

— Bonsoir, Monsieur Lotz, me dit Nasr. Prenez un siège.

Ainsi, il faisait nuit ? J'avais totalement perdu la notion du temps et de lourds rideaux masquaient les fenêtres.

— Permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de vous avoir parmi nous, continuait-il avec un sourire ironique, bien que je doute de la réciprocité du sentiment. Enfin, on me dit que vous vous montrez raisonnable et que vous avez décidé de coopérer avec nous.

— Il ne me semble pas qu'on me laisse d'autre choix et puisque c'est la seule façon d'améliorer mon sort…

— Vrai, très vrai. Je vais vous proposer un marché, Monsieur Lotz. Tout ce que vous me direz restera entre nous. Nous ne communiquerons rien de ce que vous nous révélerez au Procureur général qui prépare le procès contre vous. Savez-vous qui je suis ?

— Non.

— Aucune importance. Nous sommes des agents du Renseignement et ce qui nous intéresse, ce sont des informations. À quoi me servirait-il de vous voir pendu ? Qu'est-ce que j'en tirerais ? Rien ! Par contre, j'aurais tout

avantage à vous garder en vie et en bonne forme afin que vous travailliez pour nous. Bien sûr, pas tout de suite, mais sans doute, plus tard. Au lieu de vous balancer au bout d'une corde, vous vivrez donc et bientôt, vous recouvrerez votre liberté. Nous pourrions même vous éviter le moindre séjour en prison. Ce que vous devez faire pour cela, c'est nous ouvrir votre cœur et tout nous raconter, jusqu'au plus infime détail. Le Procureur général n'en saura pas un mot, je vous en donne ma parole.

La vieille ficelle ! À quel point me croyait-il donc idiot ? Je me le demandais.

— Que pensez-vous de ma proposition ?

— Elle est raisonnable, dis-je d'une voix unie. Vous avez mon entière collaboration.

— Bien. Dites-moi, Monsieur Lotz, en toute simplicité… Pourquoi travaillez-vous pour Israël ? Qu'est-ce qui vous a poussé à le faire ? Le fameux complexe de culpabilité qui obséderait le peuple allemand pour avoir tué quelques juifs pendant la guerre ? Les Israéliens vous ont-ils contaminé, avec leur idéologie sioniste, la Terre promise, cette histoire d'un tout petit pays pacifique encerclé par les grands méchants sauvages, toutes ces foutaises ? Éprouvez-vous le sentiment de devoir faire quelque chose pour eux afin de réparer les torts subis du fait de la nation allemande, expier les crimes dont elle se serait rendue coupable envers eux ?

— Oh, ils m'ont bien parlé de tout ça, mais ils ont vite compris que ce genre d'arguments ne les mènerait pas loin avec moi. Je me suis lancé dans cette affaire pour de l'argent et non pour des médailles. De celles-ci, j'en ai eu mon content pendant la guerre. Ils sont passés, les jours où je risquais ma peau pour les grandes idéologies bien ronflantes. La seule chose qui compte, c'est ce qu'on a dans la poche.

J'espérais ne pas trop exagérer l'éloge de la condition mercenaire, mais ma réponse paraissait le satisfaire.

— Nous savons que vous avez dû recevoir une jolie fortune, mais n'y a-t-il rien d'autre ? Pas de menaces, pas de pressions à la clef ?

— Non, vraiment pas. Bien entendu, ils laissaient entendre qu'une trahison de ma part aurait des conséquences très désagréables ; ils ont le bras long. Mais rien de précis.

— Vous êtes certain de n'avoir pas obéi à un autre mobile que l'argent ?… Un petit chantage, par exemple ; quelque chose ayant trait à votre passé et

qu’ils auraient menacé de dévoiler ?

Ça recommençait ! *Obersturmbannführer* Lotz. Je fis mine d’hésiter. Les laisser croire à mon passé nazi camouflait encore davantage ma nationalité israélienne et augmentait mes chances de sauver ma tête.

— Comment pouvaient-ils me faire chanter ? dis-je après un court silence. Ils ne savent rien sur moi.

— Je n’en suis pas si sûr que cela, monsieur Lotz. Croyez-en notre expérience… Enfin, il vaut mieux nous dire toute la vérité ; vous n’y trouverez que des avantages.

Maintes et maintes fois, ils insistèrent pour avoir des détails sur mes camarades de travail, mes patrons, mes « contacts » européens. Ayant accepté de coopérer, il me fallait leur servir des réponses. Je décidai donc d’inventer des noms comme Joseph, Rudi, etc. Mais ils ne se contentaient pas d’une étiquette et je devais donner aussi un signalement, un caractère, bref, « habiller » mes personnages, leur donner une consistance. De plus, comme ils m’interrogeaient de jour et de nuit, tout au long des semaines, avec des retours subits sur des séries de questions sur le même sujet, je me tenais constamment sur mes gardes afin de ne pas me couper dans mes mensonges. Pour éviter les dangereuses contradictions, j’avais choisi d’affubler de ces noms fictifs des personnes réelles, connues bien des années auparavant et qui n’avaient, bien entendu, aucun rapport de près ou de loin avec le Renseignement israélien. Le procédé me permettait de typer toujours de la même façon, sans erreur, ledit Joseph ou le soi-disant Rudi.

Ma femme, naturellement, ne pouvait pas savoir ce que je racontais aux policiers, aussi, pour ne pas risquer de me contredire, elle préféra ne rien dire du tout. Quand ils finirent par admettre qu’elle ne parlerait pas, ceux qui l’interrogeaient se résignèrent à la confronter avec moi afin que je la décide à répondre, puisque, n’est-ce pas, je coopérais. On me mit donc la cagoule habituelle et l’on me conduisit dans un bureau du premier étage où le procureur Samir Nagy trônait derrière une grande table de travail, son greffier Hamdy, près de lui.

— Où est ma femme ? demandai-je.

— Chaque chose en son temps, répondit le magistrat, d’une voix lente. Je veux d’abord que vous me donniez l’assurance qu’elle nous dira tout ce qu’elle sait.

— Elle vous dira le peu qu’elle sait.

— Bien. Si elle le fait, je vous permettrai de la voir plus souvent ; peut-être chaque jour ; sinon, ce ne sera pas avant le procès. Maintenant, souvenez-vous que vous ne devez parler qu'en anglais.

Il allongea la main vers un bouton électrique, appuya et, Waltraud, les yeux bandés, entra, guidée par un garde. À peine lui eut-on ôté le bandeau, elle poussa un petit cri et se précipita dans mes bras. Encore vêtue du pantalon et du corsage qu'elle portait au retour de Marsa-Matrouh, l'un de mes vieux vestons que nous laissions à l'arrière, dans la voiture, jeté sur ses épaules, elle m'apparut affreusement pâle, le visage meurtri, les cheveux emmêlés. Nous nous étreignîmes, au grand amusement de ceux qui se trouvaient là, car un couple, même légitime, qui s'embrasse en public constitue pour les Égyptiens un spectacle obscène. Hassan Aleech mit brutalement fin à nos effusions.

— Quand vous aurez fini de vous caresser, peut-être pourrions-nous en venir à nos affaires.

D'un regard, Samir Nagy le fit taire et, à son tour, parla :

— Asseyez-vous… Madame Lotz, je crois savoir que votre mari désire vous faire part de quelque chose.

— Oui, Waltraud. Ces messieurs m'apprennent que tu te refuses à toute déclaration. Est-ce exact ?

— Naturellement, que c'est exact ! s'exclama-t-elle. Ils veulent que je reconnaisse tout un tas d'idioties, comme par exemple que tu dirigeais un réseau d'espionnage israélien. Veux-tu que j'avoue des choses qui ne sont pas vraies ?

— Non, bien sûr que non, ma chérie, ce serait folie. Tu sais parfaitement que je n'ai jamais eu partie liée à quelque réseau que ce soit, mais il devient inutile de nier que je me suis livré à certaines activités pas très légales, car je l'ai reconnu. Ils en ont les preuves et ne me laissaient pas le choix. Évidemment, je ne t'ai jamais dit exactement ce que je faisais. Délibérément, je te l'ai caché ; mais, enfin, tu sais vaguement ce que pouvait être mon travail, au moins d'une façon très générale.

Waltraud comprenait maintenant l'attitude que j'avais adoptée et régla vite sa conduite sur la mienne.

— Oui, je sais cela, en gros, mais j'ai pensé qu'en ne disant rien, je t'aiderais.

— C’est très gentil à toi, chérie, mais éluder les questions ne nous rendra pas service. Ils possèdent trop de preuves.

Samir Nagy s’éclaircit la voix, puis :

— Madame Lotz, acceptez-vous, maintenant de nous faire une déclaration franche et véritable sur les faits ?

— Oui, mais seulement si mon mari reste ici, près de moi.

— C’est tout à fait irrégulier, intervint Aleech, en arabe. Je n’ai accepté cette confrontation que parce que…

— Je vous conseille de ne pas vous mêler de cela, lui répliqua sèchement le procureur. Je mènerai cet interrogatoire à ma façon et, pour changer un peu, nous aurons quelques résultats.

S’adressant en anglais à Waltraud :

— Fort bien, Madame Lotz. Je vous écoute ; dites-nous ce que vous désirez nous apprendre.

Aleech, d’un coup de pied, repoussa brutalement sa chaise et sortit en maugréant. Waltraud hésitait, le regard fixé sur moi. Elle attendait que je la guide, ne sachant comment commencer et, à vrai dire, elle ne commença pas. Ce fut moi qui le fit pour elle, après quoi, je continuai à lui dicter, pratiquement « sa » déclaration ; vraiment des généralités : elle n’ignorait pas que je me livrais à des travaux secrets, de caractère économique ; elle m’avait quelquefois vu manipuler un appareil de radio dans notre chambre, mais elle n’avait aucune idée de ce que je transmettais, elle ne savait pas à qui j’adressais des télégrammes et qui étaient mes chefs.

Or, à ma stupéfaction, Samir parut accepter sans broncher tout cela, comme si vraiment, c’était du cru de Waltraud. Il dit, simplement, avec un sourire :

— De toute façon, ce n’est qu’un début. Vous voyez, Madame Lotz, nous n’exerçons aucune pression sur les prévenus ; tout est strictement légal…

— Strictement légal ! l’interrompit Waltraud d’un ton sec.

Soudain, les yeux flamboyants, elle continua, d’une voix pleine de colère :

— Vous appelez strictement légal le fait de déshabiller une femme pour l’interroger, de lui donner des coups de poing dans le ventre, des coups de pied dans les reins, de la laisser toute une nuit dans un bain d’eau glacée ? Pour vous c’est *légal !*

Un instant, je restai abasourdi, sans voix, en entendant ces révélations. Tout d’un coup, je me levai d’un bond et claquant mes deux mains ouvertes

sur la table, je me mis à hurler qu'il ne fallait tout de même ne pas oublier que nous étions des citoyens allemands et que lui, Samir Nagy, s'il avait vraiment l'intention de nous faire comparaître devant des juges, savait parfaitement que tôt ou tard il devrait nous mettre en présence du consul d'Allemagne. Et je lançais :

— Voir étalées à la une de tous les journaux du monde vos méthodes d'interrogatoire, c'est ce que vous voulez ?

Il se mordait les lèvres, désarçonné par cet éclat. Enfin, il réussit à bafouiller d'une voix éteinte :

— J'ignorais absolument… De tels actes ont été commis à mon insu. Cela ne se reproduira plus.

Puis, se tournant vers Hamdy, d'une voix rauque, il aboya, en arabe :

— Apporte-leur du café. Il faut que je voie Hassan. J'ai dit à cet imbécile de ne pas les brutaliser. La Présidence veut un grand procès ; on ne peut se permettre un scandale en pleine audience.

Je devais longuement revoir Samir Nagy dans les jours qui suivirent. Les experts égyptiens avaient réussi à décoder la plupart des messages radio émis ou reçus et il me fit subir un long interrogatoire pour chacun d'eux. Les procès verbaux d'audition s'accumulaient et je voyais le dossier de l'accusation prendre des proportions spectaculaires alors que, pourtant, je me défendais assez bien, me semblait-il.

Ils avaient enfermé mon valet, Osman, dans une cellule proche de la mienne et durant des jours et des jours, sans pitié, ils le passèrent à tabac. Parfois, j'entendais le pauvre bougre hurler pendant des heures. Dès que l'occasion s'en présenta, j'en parlai à Hassan Aleech.

— Pourquoi le battre ? Il est innocent et ne sait absolument rien de mes activités. Vous ne croyez tout de même pas que j'allais mettre dans la confidence un domestique égyptien, non ? Alors, pourquoi le gardez-vous ?

— Oh, je sais bien qu'il est innocent, me répondit l'autre, la face fendue d'un large sourire, mais voyez-vous, je suis furieux contre lui. Imaginez-vous que cet impertinent a voulu m'empêcher d'entrer chez vous et de fouiller la maison pendant que vous étiez à Marsa-Matrouh !

Le pauvre Osman fut battu comme plâtre pendant deux semaines avant qu'ils consentent à le relâcher !

Le douzième jour après notre arrestation, vers midi, je vis entrer dans ma cellule, Hassan Aleech, un grand sourire aux lèvres. Il m'allongea une tape

sur l’épaule et, après m’avoir souhaité le bonjour, il m’invita :

— Voulez-vous prendre un petit déjeuner, ainsi que votre femme, avec moi ?

J’acceptai avec empressement.

— Bon, habillez-vous : costume et jolie cravate. C’est vendredi (le jour de repos en Islam) et quand on déjeune avec une épouse aussi charmante que la vôtre, il faut paraître tout à son honneur. Un garde vous conduira dans le jardin dès que vous serez prêt.

Il me laissa et je me hâtai de me vêtir. On me mena dans un petit jardin où je retrouvai Waltraud et Aleech devant une table copieusement garnie : œufs, viandes froides, fèves et thé. Notre hôte ne tarda pas à en venir à la raison de ces prévenances exceptionnelles :

— Monsieur Lotz, vous plairait-il de paraître à la télévision égyptienne avec votre femme ?

La question me surprenait un peu.

— Pourquoi ?

— Cela vous facilitera sans doute les choses. Le public et, incidemment, les juges, en voyant le couple sympathique que vous formez, pourraient être influencés en votre faveur.

— Si je m’attendais à pareille chose ! Il faudra que j’y réfléchisse.

— C’est ça, réfléchissez-y… Vous avez trois minutes pour le faire.

Évidemment, cette histoire d’influencer le public en notre faveur, c’était gros comme une maison, mais je songeai immédiatement à l’occasion que pouvait m’offrir l’émission. Les SR israéliens interceptaient et surveillaient la T.V. égyptienne ; si j’arrivais à glisser un mot ou deux susceptibles de faire comprendre aux gars comment les choses se présentaient…

— Très bien, j’accepte.

— Alors, allons-y, dit Hassan en se levant.

Nous le suivîmes dans une grande salle, au rez-de-chaussée où, déjà, caméras et matériel se trouvaient installés. On nous demanda de nous asseoir derrière une table décorée de fleurs et l’on nous présenta au journaliste qui allait nous interviewer. Le café servi, les cigarettes allumées, l’exhibition commença.

Le présentateur nous posa nombre de questions sur notre passé, sur l’existence que nous menions en Égypte et, avec prudence, sur quelques aspects de l’espionnage auquel nous nous livrions. Je reconnus être un

agent de nationalité allemande qui avait vendu ses services à Israël. J'insistai vigoureusement sur le fait que ma femme ne savait pratiquement rien de mes activités secrètes. À la fin, il me demanda quels sentiments m'inspiraient ces actes dont je m'étais rendu coupable, comment j'étais traité et si je voulais transmettre un message à quelques personnes restées en Allemagne. Naturellement, je répondis que je regrettais infiniment mes turpitudes, que je ne comprenais que maintenant l'ampleur du mal que la cupidité m'avait fait commettre et que j'étais fort bien traité. Quant on en vint à mon message, je vis là l'occasion cherchée et je m'adressai à tous mes « compatriotes » :

— Si les Israéliens veulent envoyer des espions en Égypte, qu'ils les prennent chez eux et qu'ils cessent de recruter des Allemands pour ce travail. J'exhorte de la plus pressante façon tous ceux qui, en Allemagne, songent à accepter de telles activités à s'y refuser énergiquement.

Ainsi, je tentais de faire savoir aux gars, en Israël, que ma couverture allemande restait intacte. J'appris, par la suite, qu'ils avaient compris et avaient pu agir en conséquence pour m'éviter le pire.

Un jour ou deux après, au cours d'un de mes interrogatoires matinaux, chez le procureur, le téléphone grelotta, irritant, et Samir décrocha. À son brusque changement de ton, je pressentis qu'il se passait quelque chose. En effet, on demandait de me conduire d'urgence, sous escorte, au bureau d'Hassan. Je trouvai ce dernier en compagnie de Salah Nasr. Mon garde renvoyé, Hassan me fit asseoir sous l'œil sévère du grand patron des SR qui attaqua :

— Monsieur Lotz, je suis surpris d'apprendre que vous ne nous avez pas encore dit toute la vérité. Il apparaît que vos activités s'étendaient bien plus loin que nous le supposions. Voyez-vous ces pièces, sur le bureau ? Savez-vous ce que c'est ?

— Des crayons d'allumage.

Je songeai qu'il leur avait fallu, en effet, bien du temps pour les découvrir.

— Tiens ! Vous connaissez cela. Vous n'êtes pourtant pas un expert en matière d'explosifs ?

Je haussai les épaules.

— Inutile d'en être un. Vous oubliez que j'ai servi dans l'armée. Tout officier d'infanterie a dû en voir des milliers.

— À quoi servaient-ils ?

— À la mise à feu retardée d'une charge d'explosifs.

— Exact. Je suppose que vous n'avez pas gardé ceux-ci comme souvenirs de guerre. Comment sont-ils entrés en votre possession ?

— En ma possession ? Je n'ai rien à voir avec ça.

— Oh si ! Ils se trouvaient dans un emballage en plastique, lui-même dissimulé dans un compartiment spécial au fond de votre pèse-personne. Voulez-vous me faire croire que vous n'en saviez rien ?

Je lui dis, qu'en effet, je l'ignorais et que j'étais aussi étonné que lui. Un certain Erwin, l'un de mes « contacts » m'avait un jour, à Munich, remis un paquet enveloppé de plastique et m'avait demandé de l'emporter au Caire où quelqu'un viendrait le prendre. L'homme, un certain Hubert, ne s'était jamais présenté et j'avais donc gardé le colis. Je n'avais même pas idée de ce qu'il contenait. Depuis des années que je devais l'avoir, je l'avais complètement oublié.

Les deux hommes se consultèrent à voix basse. Je saisis quelques bribes de leur conversation. Il était question de « dispositif différent… jamais utilisé auparavant… la meilleure façon de le lui faire avouer… » Ils prirent sans doute leur décision, car Salah Nasr se tourna vers moi :

— Je ne sais pas si nous pouvons vous croire ; il nous faudra enquêter encore. Autre chose : avez-vous envoyé des lettres à des experts allemands, ici, en Égypte ?

— Bien sûr, au cours de mes voyages en Europe, souvent j'expédiais des lettres, des cartes postales à quelques amis au Caire.

— Vous savez bien que je ne parle pas de cela. Certains experts de haut rang ont reçu des lettres piégées et ont été blessés en les ouvrant ; d'autres, des lettres de menaces leur conseillant d'abandonner leur poste et de quitter le pays sous peine de mutilation ou de mort. Je veux que vous me disiez qui a envoyé ces missives.

— Je regrette, mais ce genre de choses n'était pas du tout dans mes cordes, vous devez comprendre pourquoi. Je crains de ne pouvoir vous aider.

Ils ne désarmèrent pas et me proposèrent un marché : ils libéreraient les parents de Waltraud si je signais une déclaration par laquelle je reconnaissais avoir expédié ces lettres. Je refusai, arguant que mes beaux-parents étaient innocents et que, de toute façon, ils seraient bien obligés de les relâcher tôt ou tard.

— À votre place, Lotz, je ne compterais pas trop là-dessus. Nous pouvons très facilement monter une affaire sur mesure où ils se trouveront impliqués, si nous l'estimons nécessaire. Votre beau-père est malade. On meurt très bien de mort naturelle ici comme ailleurs ; ou bien sa femme et lui risquent d'être victimes d'un aussi regrettable que mortel accident de la circulation en se rendant à l'aéroport pour rentrer en Allemagne. Tant de choses peuvent arriver en ce bas monde !

Il bluffait, j'en avais la certitude et il essayait de m'intimider ; mais avais-je le droit de jouer, sur un coup de poker, la vie du père de Waltraud ? Le vieil homme était malade, en effet : il souffrait de graves troubles cardiaques et s'il restait encore longtemps entre leurs pattes, qui oserait répondre de l'avenir ? Après quelques minutes de réflexions, je demandai à Nasr :

— Que voulez-vous de moi, exactement ?

— Une déclaration rédigée en anglais, de votre main, reconnaissant que vous avez envoyé, sur ordre des SR israéliens, des lettres de menaces et quelques autres piégées à certains savants et ingénieurs allemands.

— Que cet aveu soit l'expression de la vérité ou non, vous vous en fichez complètement ?

— Bien sûr qu'il exprime la vérité, mais ce n'est pas mon affaire. Je ne le veux que pour mes dossiers. Personne ne verra ce document. Alors, vous signez ?

— Je vais vous dire ce que je suis prêt à faire… Et attention, je ne le fais que sous la pression la plus intolérable. Je reconnaîtrai avoir reçu l'ordre d'expédier un certain nombre de lettres de menaces, mais, avant de l'apprendre par leurs destinataires, j'ignorais que parmi elles il s'en trouvait de piégées.

— Très bien, rédigez-la ainsi, si ça vous chante. Vous ignoriez, vous n'ignoriez pas, quelle différence ? L'important est que vous reconnaissiez les avoir envoyées. Quant aux pressions les plus intolérables, vous m'amusez… Vous ne connaissez même pas les pressions les plus tolérables. Je vous laisse trois minutes à Abdul Hakim avec son fer chauffé au rouge et vous suppliez qu'on vous donne à signer toutes les déclarations que nous voulons. Vous avez la chance que je sois bien disposé à votre égard, mon cher Lotz… Bon, maintenant, signez-moi ça pour mes dossiers. Simple formalité ; je vous donne ma parole que le procureur n'en saura rien.

Une demi-heure après, je me retrouvai à la porte de Samir Nagy. Il m'accueillit avec un sourire ravi :

— Entrez, entrez, Lotz ; asseyez-vous. Nous pouvons reprendre notre conversation où nous l'avons laissée. Mais tout d'abord, permettez-moi de commander un peu de café ; vous avez l'air fatigué. Reposez-vous, détendez-vous. Nous parlerons plus tard de ces explosifs que vous envoyiez aux experts allemands.

Les interrogatoires durèrent trente-trois jours. L'instruction terminée, comme ils avaient décidé de donner la plus large publicité à notre procès, on nous traita particulièrement bien et l'on nous accorda tous les privilèges possibles. On ne m'avait pas transféré depuis vingt-quatre heures à la prison Kanater que mon gardien, le sergent-chef Mohamed Battal, vint m'annoncer que mes avocats m'attendaient dans le bureau du directeur. C'était la première fois que j'entendais parler d'avocats.

Le général Khorollos, directeur de la prison, me présenta à deux hommes. L'un, Ali Mansour, un Égyptien, me déclara travailler beaucoup pour le consulat allemand du Caire qui l'avait chargé d'assurer ma défense. Avec des courbettes, des saluts obséquieux, des sourires, il me déclara être l'un des grands maîtres du barreau de la capitale et même de toute l'Égypte ; qu'il était mon ami et que je pouvais lui confier mes intérêts.

L'autre, un Allemand de cinquante-cinq ans environ, grand, mince, aux cheveux blonds grisonnants, claqua des talons, signe particulier de tout ex-officier germanique, se cassa en deux pour me saluer et, à phrases rapides, sèches, très militaires, m'annonça s'appeler Hans Peter Krahl-Urban ; puis il me fit savoir que mes anciens camarades de guerre avaient fait appel à lui. Selon les traditions de l'Armée allemande, ils me soutiendraient quoi qu'il arrivât et ils avaient déjà collecté une somme d'argent qu'ils mettaient à ma disposition pour mes besoins immédiats. Comme je ne risquais guère d'avoir d'anciens camarades de régiment dans l'armée allemande, je me doutais un peu de qui Me Krahl-Urban était l'envoyé.

Quelques minutes plus tard, Waltraud entrait à son tour, introduite par une femme de la police. Après les présentations, je n'eus qu'un coup d'œil à lui lancer et ma femme entraîna l'avocat égyptien dans une conversation tandis que j'allais m'asseoir avec le juriste allemand à l'autre bout de la pièce. Toujours de sa voix cliquetante, vive, mon conseil me posait des questions

sur les conditions de détention, sur la procédure, etc. et, soudain, au fil du discours il intercala, dans un murmure :

— Amitiés de…

Et il me donna le nom d'un de mes plus proches camarades de travail.

Puis il m'expliqua qu'il n'était venu que quelques jours afin de s'assurer que j'avais tout ce qu'il me fallait, savoir si nous étions bien traités et il me dit qu'il reviendrait pour l'ouverture du procès. Allemand, il n'avait pas le droit de plaider devant un tribunal égyptien et il ne pourrait agir qu'en observateur et conseiller auprès de mon défenseur égyptien, Ali Mansour. J'acceptai avec joie de laisser mon affaire entre ses mains.

CHAPITRE X : L’HONORABLE COUR

Notre procès se déroula du 27 juillet au 21 août 1965. Samir Nagy ne lésina pas sur les mesures de sécurité. L'escorte qu'on nous affecta pour notre transfert quotidien de la prison au tribunal et vice versa, ne comprenait pas moins de quinze officiers et quatre-vingts hommes solidement armés ; le dispositif de protection comportait des barrages dans les rues avoisinantes, des mitrailleuses postées sur les toits environnants et, autour du palais de justice même, un cordon de policiers au coude à coude, baïonnette au canon. Un général de brigade, suant de surexcitation, commandait ce déploiement de forces conforme à une tradition bien égyptienne selon laquelle on en fait toujours trop quand le pouvoir a décidé d'agir.

La première audience, de pure forme, ne dura que dix minutes : le temps de renvoyer les débats à un mois. Elle donna l'occasion au président de la Haute Cour de Sûreté de l'État, Hassan El-Badawy de lancer un sévère avertissement aux équipes de télévision qui, elles aussi, en faisaient trop. On se serait cru sur un plateau de cinéma plutôt que dans l'enceinte d'un tribunal. Bien que le président leur eût demandé de s'étaler un peu moins au cours des audiences à venir, durant toute la durée du procès nous fûmes rôtis et aveuglés par les batteries de projecteurs disposés en barrages dans la salle.

Je répondais de dix chefs d'accusation, chacun d'eux pouvant me faire passer la corde au cou :

1. Conspiration en vue de commettre des actes d'espionnage au bénéfice d'un pays ennemi ;
2. Actes d'espionnage délibérés et constants au bénéfice d'un pays ennemi ;
3. Conspiration en vue de nuire à la sécurité de la République Arabe Unie et de ses forces armées ;
4. Actes délibérés et constants pour nuire à la sécurité de la République Arabe Unie et de ses forces armées ;
5. Actes criminels commis sur l'ordre et pour le bénéfice d'un pays en état de guerre avec la République Arabe Unie ;
6. Détention illégale de substances explosives ;
7. Menaces d'assassinat, par écrit, à des résidents étrangers au service de l'État ;

8. Voies de fait et violences envers des résidents étrangers au service de l’État ;

9. Coups et blessures volontaires ayant entraîné des blessures graves sur les personnes de résidents étrangers au service de l’État et de citoyens de la R.A.U. ;

10. Tentatives de meurtre, au moyen d’explosifs, sur les personnes de résidents étrangers au service de l’État et de citoyens de la R. A.U.

Dans le box des accusés se trouvait également notre ami intime Franz Kiesow, représentant au Caire du grand trust allemand Mannesmann. Avec sa femme, il était des quelques cent vingt suspects allemands et égyptiens, tous comptant parmi nos amis et relations mondaines, qui avaient été retenus et interrogés à la suite de notre arrestation. Pour faire avouer à Nadia Kiesow des actes d’espionnage inexistants, la police secrète l’avait torturée durant un mois, avant de la libérer. Mais son mari restait inculpé d’actes de nature à nuire à la sécurité de la R.A.U., car on avait saisi chez lui les doubles des rapports qu’il envoyait régulièrement à sa firme, documents où il faisait état de la situation économique de plus en plus lamentable de l’Égypte. Ils ne reflétaient que la réalité, mais les autorités voulaient y voir des actes de malveillance délibérément inspirés par la volonté de porter préjudice à l’économie du pays. Même selon la conception égyptienne de la justice, le dossier de l’accusation était inconsistant et toute une cohorte de juristes allemands mobilisés par Mannesmann devaient démontrer que toutes les informations données par Kiesow avaient déjà paru dans la presse mondiale, sous une forme ou une autre, à un moment ou à un autre.

Je pensais que la Cour évoquerait, tout d’abord, le cas de Kiesow, en manière de prologue au grand spectacle que constituait mon affaire, aussi, je fus surpris de m’entendre appeler dès l’ouverture du procès.

Nous avions un interprète, mais d’entrée de jeu, il se montra si lamentable que le président décida de mener les débats en anglais, langue qu’il parlait bien.

Plutôt que d’en appeler à mes souvenirs, pour raconter le déroulement de cet épisode, je préfère transcrire les dialogues, ainsi que le réquisitoire du procureur, directement des minutes du procès. Cela dit, revenons à mon interrogatoire par El-Badawy.

— Avez-vous eu connaissance de l'acte d'accusation dressé contre vous et avez-vous lu et compris les charges qui pèsent sur vous ?

— Oui, Votre Honneur.

— Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— Coupable pour les six premières charges ; non coupable pour les quatre derniers chefs d'inculpation.

À peine avais-je parlé, qu'il se fit un grand remue-ménage du côté des bancs de la presse où une bonne demi-douzaine de journalistes se précipitaient vers les cabines téléphoniques. Le calme revenu, l'on continua. Le président reprenait, mot pour mot, les questions que Samir Nagy m'avait posées au cours de mes interminables interrogatoires et qu'il avait soigneusement consignées dans ses procès-verbaux d'audition. Naturellement, j'y faisais, mot pour mot, les mêmes réponses. Après l'avoir répété, des semaines durant, dans le bureau de Nagy, je savais mon texte par cœur. Si, par accident, j'en déviais quelque peu, le président haussait un sourcil surpris et me coupai :

— Mais au cours de l'interrogatoire, vous avez déclaré…

Aussitôt, je rectifiais mon propos.

Comme convenu, on ne cita aucun nom d'officier égyptien, à l'exception de celui du général Ghorab dont la destitution de son poste de gouverneur et l'exclusion des rangs de la police avaient fait beaucoup de bruit. On examina mon appareil de transmissions radio et il me fallut montrer son fonctionnement à la Cour et expliquer la méthode de chiffrage des messages. Après quatre heures de cet exercice, l'audience fut levée.

Le lendemain, à sa reprise, on commença à s'amuser. Mon interrogatoire continuait, selon le même scénario, mais l'on en arrivait à mon travail. On en voulait une description générale, mais :

— Pas de détails, s'il vous plaît, m'avertit précipitamment le président. Répondez simplement aux questions de la Cour.

Un moment après, il annonçait :

— Nous allons nous retirer afin d'entendre à huis clos des témoignages qui ne peuvent être rendus publics.

À cet instant, Samir Nagy se leva et agitant un document, s'adressa au président :

— Avant le huis clos, Votre Honneur, je voudrais soumettre à la Cour ce témoignage…

— Vous avez la parole, Monsieur le Procureur.

— Votre Honneur, je viens de recevoir d'Allemagne cette lettre, rédigée par une personne dont je ne peux dévoiler publiquement l'identité. Elle concerne l'accusé Wolfgang Lotz et je lirai à la Cour une traduction arabe de l'original allemand :

« Le 12 juillet 1965… Au Procureur Général… Il y a quelques semaines, nous avons discuté de l'affaire Lotz avec le professeur Pilz et j'ai appris, depuis, que Lotz avait une double nationalité : allemande et israélienne. Selon mes informations, il est né à Mannheim en 1921 et, en 1933, il a émigré en Palestine avec sa mère. Après la création de l'État d'Israël, il a acquis la nationalité israélienne. Ces détails sont également connus des autorités allemandes et selon mes renseignements, un haut fonctionnaire israélien est arrivé à Hambourg il y a quelques jours pour tenter d'empêcher la publication de cette information par un magazine allemand. Cette démarche a pour but de tenir caché le passé de Lotz et, ce qui est plus important, sa nationalité israélienne. Il se peut que ces faits vous soient connus, mais j'estime de mon devoir de vous les signaler de nouveau afin que l'on puisse obliger Lotz à dévoiler l'identité de ceux qui ont envoyé des lettres piégées d'Allemagne à la secrétaire du Dr Pilz et à un certain nombre d'Égyptiens. Veuillez agréer… »

Deux précisions sont nécessaires pour donner toute sa valeur à ce document :

Pilz et les collaborateurs qu'il avait entraînés avec lui, avaient travaillé à la mise au point des V-l et des V-2 de Hitler, à la célèbre base de fusées de Peenemünde, avec des experts de réputation internationale tels que Wernher von Braun et le général Bornberger. Ils se trouvaient pour l'heure au service de l'Égypte pour laquelle ils tentaient de construire un engin balistique sol-sol.

Par ailleurs, il est exact qu'à l'époque, l'excellent journaliste Wolfgang Löhde, de *Der Stern*, avait découvert la vérité, concernant mon passé. Heureusement, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire accepta de ne pas publier l'article, me sauvant ainsi la vie.

Ayant lâché sa bombe, Samir Nagy s'était assis de nouveau et, les mains sur le ventre, il me regardait, un sourire de triomphe aux lèvres. La salle bouillonnait ; les reporters gribouillaient frénétiquement des notes. Ils

avaient du sensationnel pour la une de leurs journaux. Waltraud pâlit ; je la sentis prête à fondre en larmes. Me forçant à sourire, je lui murmurai :

— Essaie de cacher ta frayeur. S'ils croient ça, c'en est fini.

Krahl-Urban semblait de cet avis, lui aussi. Grave, penché sur Ali Mansour, il lui parlait, la voix pressante. Enfin, mon avocat égyptien se leva et intervint :

— Votre Honneur, comme preuve ou comme témoignage, cette lettre est irrecevable. Elle ne fait état que de on-dit. Si l'accusation veut verser cette pièce au dossier, elle doit faire comparaître son auteur à la barre et il devra prêter serment. Je ne peux tenir compte de ce document douteux.

— Peut-être ce témoignage n'est-il pas correctement présenté, lui répondit le président. Cependant, la Cour souhaite entendre l'accusé sur les points que soulève cette lettre.

Et se tournant vers moi :

— Monsieur Lotz avez-vous compris le texte lu ?

— Mal, Votre Honneur. Je crains ne pas savoir assez bien l'arabe pour en avoir saisi le sens. Puis-je voir l'original allemand ?

— Oui, approchez…

— Pas la signature, Votre Honneur ! s'écria Nagy. J'ai promis le secret absolu à mon informateur.

— Très bien, acquiesça El-Badawy.

Et il plia le bas de la feuille de manière à masquer le nom du signataire. Précaution inutile, car il s'étalait dans un en-tête de cinq centimètres de haut, avec sa qualité, son adresse et son numéro de téléphone. Il s'agissait du Dr Alfred Seidl, avoué à Munich, que je savais être le conseil juridique de Pilz et de son quarteron de spécialistes. Allons, ces marchands de mort subite faisaient de généreux efforts pour m'envoyer à la potence.

— Qu'avez-vous à dire au sujet de cette lettre, monsieur Lotz ?

— C'est une absurdité complète, Votre Honneur ; aussi stupide que haineux. Il n'y a, parmi toutes ces grotesques allégations, qu'une seule chose exacte ; je suis bien né à Mannheim en 1921. Pour le reste, pas un mot de vrai.

— Êtes-vous allé en Israël ?

— Oui, Votre Honneur.

— Donnez-nous quelques détails.

— Je ne m’y suis rendu qu’une fois et pour une durée de six jours. C’était au début de 1963. Au cours de l’un de mes voyages de routine à Paris, j’ai rencontré Joseph, comme d’habitude. Il m’a fait savoir que, sur ordre de l’Organisation, je devais faire une visite à une haute personnalité qui désirait me voir, en Israël. Le plus grand secret devait entourer cet entretien. J’ai donc pris l’avion pour Tel-Aviv. J’ai fait un peu de tourisme le premier jour, en compagnie d’un certain Rudi. Le second jour, on m’a présenté un homme du nom de Mayer, un personnage très haut placé, selon Rudi. Nous avons dîné ensemble et il m’a posé beaucoup de questions sur l’Égypte. Il m’a également demandé des détails sur ma couverture et sur le genre d’informations que je collectais pour les Renseignements israéliens ainsi que sur les méthodes que j’utilisais. Il voulait également connaître mon impression générale sur l’Égypte et savoir si ma couverture me donnait un sentiment de sécurité. Enfin, il m’a félicité pour mes résultats.

— Qu’avez-vous fait pendant les quatre autres jours ?

— Plusieurs excursions dans le pays, avec Rudi.

— Êtes-vous allé à Haïfa ?

— Oui, mais pour une très brève visite.

— Avez-vous acquis la nationalité israélienne durant votre séjour ?

— Certainement pas. Comme je vous l’ai dit, je n’y suis resté que quelques jours.

— Quelle est votre opinion au sujet de cette lettre ?

— C’est un tissu de mensonges d’un bout à l’autre, sauf, je l’ai déjà dit, en ce qui concerne mon lieu et ma date de naissance. Son, ou ses rédacteurs ne désirent que me nuire. J’ai d’ailleurs une idée assez précise de leur identité.

— Dans ce cas, nous allons nous retirer pour poursuivre l’audience à huis clos et vous nous ferez part de vos soupçons.

Tandis que nous nous rendions dans la salle des délibérations, Ali Mansour m’arrêta un instant.

— Je veux vous parler de cette lettre avant d’entrer, me dit-il.

— Oui… Écoutez, Mansour, je n’ai pas besoin de vous dire combien cette dénonciation calomnieuse est dangereuse. Vous devez convaincre la Cour que, de A à Z, ce ne sont que de grossières contrevérités.

— Bien sûr, bien sûr, je le ferai, ne vous inquiétez pas pour cela. Mais moi, votre défenseur, votre conseil, je dois savoir la vérité. Ce que dit cette lettre est vrai, n’est-ce pas ?

Le sale traître ! Quel excellent ami avait Samir Nagy en cet escroc ! Je rétorquai, d'une voix furieuse :

— La lettre ment d'un bout à l'autre !

— Vous êtes pourtant israélien, non ?

— NON ! Je ne le suis pas, que le diable vous emporte ! Vous le savez foutrement bien !

— Mais votre mère est juive… Où habite-t-elle, à Tel-Aviv ?

— Mes parents ont été tués tous deux au cours d'un raid aérien sur Berlin, en 1944. Ma mère était protestante. Où avez-vous pris toutes ces idioties ? Vous êtes pire que le procureur. Je ferais mieux de prendre un autre avocat.

— Allons, Monsieur Lotz, ne vous énervez pas. Je ne veux que faire de mon mieux pour vous.

— De votre mieux ?… Vous n'avez même pas trouvé le temps de discuter avec moi de la conduite de ma défense !

— Celle-ci est bien préparée, Monsieur Lotz. On n'agit pas ici comme en Allemagne. Faites-moi confiance ; je suis votre ami. Allons, entrons, les juges nous attendent.

Le président, ses deux assesseurs et le procureur, en manches de chemise, étaient déjà assis à une grande table oblongue. Ils nous invitèrent, Mansour et moi, à ôter notre veston et notre cravate, ce qui n'était pas un luxe, dans la touffeur de l'été égyptien, et à prendre place avec eux. Le commandant Farid, qui assurait ma garde, prit un siège et s'installa près de la porte. On apporta du café, des limonades fraîches, on alluma des cigarettes et cela ressembla plus à un thé mondain qu'à une cour de justice. Samir m'avait accueilli, bras tendus et un grand sourire aux lèvres :

— J'espère que vous n'êtes pas en colère, Monsieur Lotz… Je pense à la lettre. Je ne faisais que mon travail. Dans une audience, on se trouve parfois obligé de provoquer un coup de théâtre, vous savez.

— Vous êtes tout de même allé un peu trop loin, lui dis-je, tout en acceptant la cigarette que m'offrait le président. Ça fera un joli coup de théâtre, en effet, si l'Honorable Cour croit à cette foutaise. Non, vraiment Samir, c'était bien trop et ça ne faisait pas partie du scénario.

Hassan El-Badawy se mit à rire.

— Je vois que vous êtes devenus d'excellents amis, Samir et vous !

— C'est une sale farce à jouer à quelqu'un, ami ou non, Votre Honneur. Si vous me laissez un peu de temps, je prouverai que tout, là-dedans, est faux.

— Allons, détendez-vous, Monsieur Lotz. Nous savons parfaitement que cette lettre est… Comment dire ?… Un coup monté. Voyez-vous, nous avons fouillé votre vie et nous savons tout sur vous depuis le jour de votre naissance. Vous essayez de cacher une partie de votre passé, soit ; mais cette histoire d'officier israélien ne cadre pas avec l'image que nous avons de vous. La Cour ne tiendra pas compte de cette grossière falsification qu'elle ne considèrera ni comme une preuve ni comme un témoignage. Cependant, Monsieur Lotz, à votre avis, qui peut bien en être l'auteur et pour quelles raisons ?

— C'est manifestement un acte perpétré pour m'envoyer à la potence et seuls gagneraient à mon exécution le groupe Pilz et les Juifs. Le premier par vengeance, parce que je l'ai ridiculisé et que ses membres s'imaginent que j'ai joué un rôle dans l'expédition des lettres piégées ; les seconds, pour éliminer un agent devenu inutile et même dangereux puisqu'il collabore maintenant avec les autorités égyptiennes. Ce sont les seules explications auxquelles je puisse penser.

— Peut-être avez-vous raison, Monsieur Lotz. C'est une très sale affaire et nous n'en reparlerons plus. Nous allons reprendre votre interrogatoire sur les points ne pouvant être débattus publiquement.

Sur un ton assez familier, il continua donc de me poser ses questions, cette fois sur les officiers et les fonctionnaires égyptiens que j'avais utilisés afin d'obtenir des informations. Je répondais automatiquement, en reprenant textuellement les déclarations portées au procès-verbal du dossier de l'accusation. Tout rentrait dans l'ordre, pour ainsi dire, et la désagréable sensation du nœud coulant qui se resserrait sur mon cou s'évanouit peu à peu. Au bout d'une demi-heure, le président coupa :

— Voilà qui termine votre audition. Demain, nous interrogerons votre femme. L'audience est suspendue. Elle reprendra demain.

Le lendemain, très tôt, au matin, avant que l'on vienne me chercher pour me conduire au tribunal, le prévôt de la prison, préposé à la distribution du courrier et des journaux, dont je m'étais fait un ami, entra dans ma cellule et, très, agité, après avoir lancé un journal sur mon lit, il me demanda :

— Es-tu israélien ?

— Qui t'a raconté cette histoire ridicule ?

Il prit le journal et me traduisit, en charabia anglo-arabe, l'article suivant :

« On apprend que le Renseignement israélien tente fiévreusement d'aider l'espion allemand Lotz, bien qu'il ait passé des aveux complets et mis au jour tous les secrets du réseau d'espionnage et de terrorisme qu'il dirigeait. La mission israélienne d'achats, à Cologne, en Allemagne fédérale, qui n'est que la couverture d'une filiale des services secrets israéliens, se livre, actuellement à une activité fébrile. Le directeur adjoint de cette mission, agent du Renseignement israélien lui-même, a rendu visite au rédacteur en chef de l'hebdomadaire allemand *Der Stern* afin de prévenir la publication de sensationnelles révélations sur la vie de Lotz : son émigration avec sa mère, en 1933, en Palestine où il vécut jusqu'en 1948, année de la création de l'État d'Israël, puis sa qualité d'officier, dans l'armée israélienne, où il servit durant plusieurs années. Le magazine allemand avait cet article à sensation prêt depuis un mois et attendait l'ouverture du procès pour le publier sous le titre : *LOTZ : Voici ce qu'il a dit ; voilà la vérité*. Pourquoi le Renseignement israélien se démène-t-il de cette façon ? Craint-il que la révélation de la véritable identité de Lotz n'oblige ce dernier à une confession plus complète et plus dangereuse que celle à laquelle il s'est livré ? Lotz est-il réellement un Israélien ?

« Nombre d'Allemands, ici, ont remarqué qu'il ne parlait pas l'allemand avec l'accent de la Rhénanie, où il est né, ni l'anglais à la manière d'un Allemand. On peut donc supposer qu'il a vécu de longues années hors d'Allemagne, alors qu'il affirme avoir été officier allemand et, plus tard, avoir travaillé dans une école d'équitation à Berlin où les services secrets israéliens l'auraient découvert et recruté. La plupart des nazis de haut rang ont fui l'Allemagne après la guerre. Tous les Hitlériens dangereux qui sont restés dans leur patrie ont été pris, jugés et condamnés ou bien se sont suicidés. Si Lotz avait été nazi, il serait allé se cacher en quelque lointain pays, comme tant d'autres. Si, malgré son passé, il était demeuré en Allemagne et que les Services Secrets l'y aient découvert, ils auraient fait pression sur lui et, sous la menace du chantage, l'auraient fait travailler pour eux là-bas et servir les intérêts d'Israël en Allemagne même. D'autre part, si Lotz a été, comme il l'affirme, un officier de l'armée allemande comme il y en a des milliers, il pouvait obtenir dans son pays un excellent emploi, bien payé. On peut se poser encore bien d'autres questions. Pourquoi Lotz fait-il de si considérables efforts pour dégager la responsabilité de sa femme et celle de Kiesow ? Pour occuper un poste de

l’importance du sien, dans une organisation, il faut être un membre haut placé dans cette organisation et donc posséder la nationalité du pays pour lequel on travaille.

« Il est logique que Lotz, citoyen israélien espionnant pour le compte d’Israël ait une position totalement différente de Lotz, ressortissant allemand espionnant pour Israël. Il est normal que, tenant compte de l’état de guerre entre l’Égypte et Israël, il adopte maintenant la couverture d’un Allemand qui a vendu ses services contre argent à ce dernier pays. Le nouveau chef du Renseignement israélien ne souhaite pas que soient étalées en public ses opérations secrètes contre les hommes de science égyptiens et allemands en Égypte et la lettre que le Procureur général a reçue d’Allemagne contient des allusions à ce sujet. »

Après la lecture de cette lettre à l’audience, la veille, cet article me plaçait dans une situation très délicate. Dès que j’entrai dans le box, j’en discutai avec Krahl-Urban qui, à son tour, conféra avec Ali Mansour et, à peine les débats ouverts, mon défenseur se leva et demanda à soulever une question urgente.

— Votre Honneur, j’ai sous les yeux un article paru dans un quotidien, ce matin. Il fait état de conjectures, de suppositions, de déformations manifestes des faits, ce qui ne peut que prévenir la Cour et l’opinion publique contre mon client. La loi égyptienne garantit à tout accusé un procès équitable et une justice rendue par les tribunaux et non par la presse.

— En effet, répondit le président. J’ai lu cet article et je tiens à prévenir la presse que si elle ne se limite pas au compte rendu des véritables débats qui se déroulent dans cette enceinte, l’accès de la salle lui sera interdit.

Certes, je me sentais soulagé ; mais l’impatience avec laquelle ils écartaient toute remise en cause de mon identité officielle me laissait perplexe. Ils avaient, même avant le procès, certainement songé avoir affaire à un Israélien et non à un Allemand. Ils m’avaient cuisiné pendant trente-trois jours, que diable ! Et si la logique ne semblait guère tenir une grande place dans leur pensée, ils n’étaient tout de même pas idiots. Or, même la meilleure couverture a son point faible et la mienne ne faisait pas exception à la règle. Une enquête approfondie aurait dû au moins éveiller leurs soupçons et dévoiler certains faits qui n’entraient pas dans le tableau que j’avais brossé de mon passé et qu’en fin de compte ils ne tenaient que de moi. Pourtant, aussi bien le président que le procureur avaient accepté

sans barguigner mes explications à propos de la lettre et ils ne tenaient aucun compte des précisions apportées par l'article. Pourquoi cette volonté manifeste de tenir cette histoire sous le boisseau ? Je voyais au moins trois explications possibles. La première, la plus simple, c'est qu'ils croyaient vraiment à ma fable. Après tout, on m'avait identifié comme un ancien colonel SS et tout le monde avait d'autant mieux accepté mon appartenance à l'ex-hiérarchie nazie que je la niais énergiquement. La seconde avait un caractère politique. Ils soupçonnaient la vérité, mais il leur convenait d'avoir un bouc émissaire allemand plutôt qu'israélien à une époque où les relations entre l'Égypte et l'Allemagne fédérale étaient extrêmement tendues. Une belle affaire d'espionnage dont la vedette était un citoyen allemand donnait une raison de plus au Caire pour rompre avec Bonn. La troisième explication pouvait trouver son origine dans la mentalité égyptienne même. J'avais travaillé dans le pays cinq ans durant sans éveiller le moindre soupçon ; on m'avait arrêté ; puis interrogé ; le procureur avait établi un dossier de plus de mille huit cents pages concernant les activités de l'Allemand Lotz ; et tout soudain, arrivait cette lettre qui proclamait à la face du monde qu'un officier du Renseignement israélien avait berné les autorités égyptiennes, leur avait soutiré des informations militaires et autres de très grande importance, qu'il s'était joué des services de contre-espionnage pendant le même temps ; qu'ensuite il avait encore trompé la police qui enquêtait sur lui, le magistrat instructeur et jusqu'à la Cour ! L'admettre eût été une honte et les Égyptiens, extrêmement sensibles à tout ce qui touche au prestige, au point que souvent ils en frisaient le ridicule, ne pouvaient s'y résoudre. Leur moi le plus intime refusait même le germe de cette idée mortifiante : Lotz, un Israélien !

Waltraud subissait maintenant l'interrogatoire. En deux heures, on en termina avec ce qui n'était qu'une répétition de mes déclarations. Elle n'avait qu'un vague soupçon de mes agissements ; hormis le fait de me voir manipuler de temps à autre l'appareil de radiotélégraphie, elle ne savait rien. Elle n'ignorait, certes pas que j'invitais souvent des gens afin d'obtenir d'eux des informations et elle faisait de son mieux pour que ces réceptions fussent convenables ; non, elle ne s'inquiétait pas de connaître la nature des renseignements que je recherchais ; elle s'appliquait à son rôle de maîtresse de maison, sans plus.

— Maintenant que vous avez appris ce que faisait votre mari, que pensez-vous de lui ? demanda le président.

— Naturellement, j'ai été extrêmement troublée en l'apprenant, mais dans l'adversité, une épouse doit toujours soutenir son mari. Aussi étrange que cela puisse vous paraître, j'aime mon mari plus que jamais. Son sort est entre vos mains et je demande à la Cour de ne pas se montrer trop sévère avec lui. Mon espoir est qu'un jour, libres et réunis, nous puissions vivre en paix en quelque coin isolé du monde, ignorés de tous.

— Bel essai ! lui dis-je quand elle se rassit près de moi.

Cependant cet espoir qu'elle exprimait me paraissait d'une bien fragile minceur.

Kiesow, à son tour passa sur la sellette. Après l'interrogatoire d'identité, le huis clos fut prononcé et la Cour, le ministère public, l'accusé, la défense, se retirèrent dans la salle de délibération où l'audience se poursuivit toute la journée. Le public ne devait rien savoir de la teneur des rapports écrits par l'inculpé ; ils reflétaient trop bien la réalité économique du pays.

Les trois jours suivants virent le défilé des témoins. Un officier des transmissions vint faire un petit cours de télégraphie sans fil à propos de la portée et du fonctionnement de mon émetteur-récepteur ; puis ce fut un expert du chiffre qui parla du décodage de mes messages ; un autre officier fit un laïus sur les explosifs, en manipulant devant les juges les crayons d'allumage trouvés en ma possession et quelques autres pièces d'artifice que je n'avais jamais vues. Se présenta ensuite à la barre, un postier qui avait perdu un œil dans l'explosion d'une lettre piégée adressée à un spécialiste allemand. Il omit d'expliquer pourquoi il avait ouvert l'enveloppe ; c'eût été avouer que tout le courrier adressé aux experts étrangers travaillant en Égypte était discrètement censuré.

On fit évacuer la salle — public et presse — pour l'audition du témoin suivant, un sémillant commandant, tiré à quatre épingles, qui s'arrêta devant la barre dans un superbe garde-à-vous et salua la Cour avec une martiale élégance.

— Quelles sont vos fonctions, mon Commandant ? lui demanda le président après que le témoin eut décliné son identité.

— Je représente ici le ministère de la Guerre, Votre Honneur.

— Qu'avez-vous à nous dire sur cette affaire ?

— On m’a chargé d’étudier et d’analyser les informations contenues dans les messages radio envoyés par l’accusé Wolfgang Lotz, Votre Honneur.

— Que disaient ces messages ?

— La plupart d’entre eux renfermaient des informations confidentielles ou ultra-confidentielles de caractère militaire ou politique. Ma tâche a été d’estimer la valeur des renseignements concernant les questions militaires.

— Étaient-ils corrects ? Jusqu’à quel point étaient-ils conformes aux faits ?

— Après un examen très minutieux des documents, le ministère de la Guerre est arrivé à la conclusion suivante : quatre-vingt-seize pour cent des informations transmises par l’accusé étaient correctes, Votre Honneur.

— Pouvez-vous estimer le mal réel ou virtuel causé à la R.A.U. par la transmission de ces informations à une puissance étrangère ?

— Une évaluation précise est difficile, Votre Honneur.

— Diriez-vous qu’il est considérable ?

— Le mot est encore très faible, Votre Honneur.

— Je vous remercie, ce sera tout.

Désespéré, je me tournai vers Waltraud :

— Pourquoi donc cet imbécile de Mansour n’interroge-t-il contradictoirement aucun des témoins ?

La réponse, vint, vive :

— Que veux-tu qu’il fasse ? Qu’il obtienne un rabais de deux pour cent ? Je trouve que ce n’est pas trop mal, quatre-vingt-seize… Que quelqu’un fasse mieux s’il le peut.

Le témoin parti, Ed-Badawy se tourna vers Samir Nagy.

— Y a-t-il d’autres témoins à entendre, aujourd’hui, monsieur le Procureur ?

— Non, Votre Honneur. Avec votre permission, je commencerai mon réquisitoire demain matin.

— Et les témoins allemands de l’accusation ?

— Ils feront défaut, Votre Honneur. Ils m’ont écrit tous trois que leurs affaires les retenaient en Allemagne et qu’ils ne pourraient venir à la barre.

— Nous devrons donc nous passer de leur déposition. L’audience est levée. Les débats reprendront demain matin à 9 heures.

Le réquisitoire dura deux jours. Avec cette éloquence orientale qu’il possédait à merveille, et en soulignant ses arguments de grands gestes

théâtraux qui amenaient même parfois un sourire sur les lèvres des juges, Samir Nagy commença son discours, fougueux et fleuri, tout à la fois.

— Votre Honneur, Messieurs les Honorables Conseillers… Des hauteurs de la trahison, des sommets de la traîtrise et de la noirceur de l'avilissement, nous avons tiré ces trois accusés dont nous n'avons jamais connu les pareils, tout au long de notre histoire. Il se passera beaucoup de temps encore avant que nous retrouvions — si un jour nous la retrouvons ! — une telle maîtrise dans la tromperie et la fourberie. Le sionisme israélien ne pouvait guère trouver de meilleur serviteur que Lotz, leur boucher en chef. Les dirigeants du Renseignement israélien ont même invité Lotz, le maître de la trahison à se rendre en Israël, au cours du mois de janvier 1964, pour le fêter et le féliciter. Le Maître a accepté l'invitation et, à Tel-Aviv, il a rencontré le plus grand de leurs chefs, Mayer, et il a dîné avec lui ! Ce grand honneur ne lui a pas été accordé pour rien. On lui montrait ainsi combien on appréciait ses efforts et son efficacité que d'énormes sommes d'argent récompensèrent également.

« À l'actif de ce sorcier, comptons un autre miracle : sa profonde connaissance de la nature humaine. Chaque fois qu'il rencontrait l'une de ses victimes, il en cherchait le point faible. Ainsi, décrivant certain personnage et son goût pour le sexe opposé, il ajoutait : « Je propose que lors de son prochain voyage à Vienne, on lui procure une femme afin d'en tirer d'importantes informations. » C'est, en effet, un génie de la tromperie et un maître de la corruption. Il s'est lié d'amitié avec l'un des savants allemands et a tout de suite rapporté toutes les informations que cet homme lui donnait, en toute innocence, sans le moindre soupçon. L'émetteur radio n'a cessé de fonctionner, lançant sur les ondes des projets de trahison et de meurtre. Ce crédule homme de science dit un jour à Lotz qu'il suspectait une certaine femme d'être une espionne. Cette femme s'appelle Caroline Boiter et elle faisait partie du réseau d'espionnage de Lotz. Elle avait reçu l'ordre d'espionner cet expert. Lorsque les soupçons commencèrent de peser sur elle, Lotz a immédiatement envoyé un message radio pour demander son retrait. Le lendemain même, Caroline Bolter était retirée d'Égypte.

« Malgré tant de sang versé par lui, cet assassin n'a cessé de demander qu'on lui fournisse de nouveaux matériels de destruction pour mener à bien ses projets criminels. Dans son message N° 9, il disait : « La lettre envoyée

à Kirmeir n'a pas explosé. Une autre lettre a bel et bien sauté au bureau de poste de Meadi. Les experts allemands ont été très impressionnés. »

« Dans son message N° 20, il écrivait : « Un certain nombre de spécialistes employés à Hellouan ont donné leur démission ; d'autres partiront au printemps et de nouveaux arriveront au cours des prochains mois. J'essayerai de les prendre en main. » Dans un autre télégramme, il déclarait : « Je suis sûr que nous pouvons inciter d'autres experts allemands à quitter le pays en expédiant encore des lettres de menace et en veillant à les faire publier dans la presse allemande. » C'est à ceux de sa race, à ses propres compatriotes qu'il a fait cela, avec l'aide de sa femme, ce serpent venimeux, de la même engeance que lui, et sans manifester le moindre sentiment de pitié ; simplement par goût de l'aventurisme et par esprit de lucre.

« Au cours de l'interrogatoire, Lotz l'a même reconnu franchement et j'ai été profondément choqué de le lui entendre dire. Je lui ai demandé : « Pourquoi avez-vous accepté de commettre tous ces actes ? » Et il m'a répondu : « C'était mon boulot, exactement comme c'est le vôtre de vous asseoir là et de me poser des questions. » Comme il est écrit dans le *Protocole des Sages de Sion* : « Le passeport pour ce monde, c'est la duplicité, le mensonge, l'exploitation de la passion et de la prostitution. »

« Quant au troisième accusé, Kiesow, de lui, je dirai ceci : sa sympathie va à Israël ; elle est si grande que Lotz a déclaré : « J'ai songé un moment à l'enrôler dans l'Organisation, mais j'ai finalement décidé de ne pas prendre cette responsabilité à cause de sa femme, une Égyptienne bavarde. Je me suis donc contenté des renseignements que Kiesow fournissait continuellement. » Lotz a donné à ses dirigeants une image si satisfaisante de Kiesow, que Joseph, le chef de l'organisation, lui a demandé de rester en contact étroit avec Kiesow et de continuer d'en recevoir des informations.

« Voilà les trois accusés dont j'ai parlé d'un seul souffle. Je continuerai pour chacun d'eux de façon plus détaillée. Dans ses aveux prétendus complets, Lotz n'a pas reconnu tous ses crimes dès le début, comme il l'a affirmé devant la Cour. Ce n'est que mis en présence de la preuve irréfutable que constituait son émetteur radio, dissimulé dans son pèse-personne, qu'il a admis posséder cet émetteur. De même, il n'a pas avoué à ce moment-là avoir par devers lui des explosifs également cachés dans cette bascule. En nous voyant poursuivre nos recherches et sur le point de

découvrir ces substances explosives, il a consenti à dire les avoir en sa possession. Même chose pour les lettres piégées. Pour commencer, Lotz a obstinément affirmé qu'il s'agissait de simples lettres de menace. Ce n'est que lorsque nous l'avons amené à faiblir qu'il a dû reconnaître que certaines de ces lettres pouvaient contenir une charge et il a fini par se souvenir que nous avions intercepté ses messages et déchiffrer celui où il réclamait de nouveaux explosifs.

« Ses innombrables crimes, monstrueux, il les a tous commis sur l'ordre d'un pays avec lequel l'Égypte est en guerre et au bénéfice de ce pays. Dans sa déposition devant la Cour, Lotz s'est longuement étendu sur le fait que sa femme savait peu de choses, en admettant même qu'elle sût quoi que ce soit de ses activités, et que son seul rôle était celui d'une maîtresse de maison et d'une hôtesse pour ses nombreux invités ; enfin, qu'elle avait constitué un support parfait pour sa couverture de riche éleveur de chevaux.

« Je m'occupe depuis bien des années d'affaires d'espionnage et je veux rappeler que dans les services secrets, mariages, divorces, grossesses, amours et haines, tout se fait en fonction des plans et sur ordre. Des agents ne se marient qu'avec l'approbation des autorités et il n'existe d'amour que sur commande. Tout se déroule sous le contrôle des maîtres espions, y compris la nuit de noces, y compris les infidélités au conjoint et ce que je dis a été prouvé lors des précédents grands procès d'espions.

« Le dernier en date a été celui de John Léon Thomas et de sa femme Kitty. Thomas, qui avait espionné pour le compte d'Israël, a été exécuté et son épouse a été condamnée à mort par contumace. Il est intéressant de noter que Thomas, durant son procès a eu un comportement analogue à celui de Lotz : même histoire, même tissu de mensonges, même rencontre fortuite dans le train… John Léon Thomas a été pris le 5 janvier 1961, Lotz est arrivé en Égypte deux jours après, le 7 janvier. Il est impossible d'y voir une coïncidence. Ce que Lotz a dit de sa femme est exactement ce que les instructions lui donnaient ordre de dire. En d'autres termes, il nous fait comprendre : je suis pris, j'essaie de disculper ma femme afin qu'elle puisse continuer son travail d'agent.

« L'organisation d'espionnage israélienne a accepté le mariage de Lotz et a versé quinze mille dollars dans une banque allemande, a un compte ouvert au nom de sa femme. L'accusé a reconnu, au cours de l'interrogatoire, que celle-ci n'ignorait pas qu'il envoyait des messages radio et qu'elle était

témoin de ses émissions. En fait, les activités de Waltraud Lotz allaient au-delà de celles d'une maîtresse de maison ordinaire. Souvenez-vous qu'elle faisait le guet devant la porte de sa chambre à coucher pendant ces émissions ; qu'elle accompagnait son mari dans les nombreux déplacements qu'il effectuait pour observer nos installations militaires, qu'elle s'est inventé une tumeur au cerveau pour avoir le prétexte de partir pour l'étranger tous les six mois ; qu'elle l'aidait à réunir des informations sur les rampes de lancement de fusées, sur les aérodromes militaires, sur le nouveau réseau routier et sur les opérations quotidiennes dans la guerre du Yémen, sur les experts allemands, les industries d'armement.

« Vous avez devant vous des gens qui ont perdu tout sens de la décence humaine. Vous avez devant vous un tueur à gages qui a trahi son propre pays et a reconnu lui-même n'avoir d'autre intérêt que l'argent. Il m'a dit : « Je ne travaille pas pour des médailles ; j'en ai eu mon content pendant la guerre. Je ne souffre nullement du fameux complexe de culpabilité du peuple allemand. Je me fiche de tout, sauf de l'argent et de mon plaisir. »

« Comment, je vous le demande, peut-on éprouver la moindre pitié pour un homme de ce genre ? Comment peut-on même tenter de comprendre les mobiles qui ont conduit cet être à l'espionnage, leur trouver une justification quelconque ? Notre pays ne l'a-t-il pas reçu en ami, ne l'a-t-il pas honoré, sans le moindre soupçon du mal qu'il lui faisait ? Sa reconnaissance pour l'amitié, les honneurs témoignés, il l'a manifestée à l'aide d'explosifs ! Normalement, chacun pourrait trouver un peu de miséricorde pour un ennemi de l'État si cet ennemi montrait une ombre de décence, comme pour cette femme qui se livre à de grandes démonstrations d'amour pour son mari. Elle l'aime malgré ses crimes, sa trahison, sa bassesse ! Mais quel genre d'amour est-ce que celui qui se porte, non vers le beau, mais vers la souillure ? Comment peut-on appeler amour le sentiment qu'elle a pour lui, alors que ce n'est que passion mesquine ? Quelle conscience l'habite-t-elle donc pour l'aimer malgré tous ses horribles forfaits ? Son âme noire recherche un compagnon et les ténèbres se joignent aux ténèbres. Maintenant qu'ils implorent grâce, rappelez-vous ceux qu'ils ont privé de vie, d'espoir et de bonheur. Je vous demande de leur infliger la peine maximale prévue par la Loi et de les condamner à mort par pendaison. Pour l'amour des yeux qui ne peuvent plus voir et pour la protection de notre sainte Patrie, je vous le demande au nom du Pays dont

vous êtes les fils, au nom du Pays qui vous a élevés et a fait de vous ce que vous êtes. Quant à ceux qui ont envoyé ces criminels dans notre pays, leur tour viendra. Un jour il y aura des procès de Tel-Aviv comme il y a eu les procès de Nuremberg où les ennemis de l'Humanité ont été condamnés. Je ne suis pas un rêveur et ce ne sont pas là les fruits de mon imagination. Je dis que les procès de Tel-Aviv viendront. La justice historique sera rendue et je prie Dieu afin qu'il nous accorde à tous la vie pour assister à l'événement.

Avant de lever l'audience, le président annonça que la défense disposerait également de deux jours pour plaider. En sortant, Samir Nagy nous sourit :

— À demain matin, nous dit-il. Bonne chance !

Waltraud secoua la tête, stupéfaite :

— Je ne comprendrai jamais les Égyptiens, soupira-t-elle.

Ali Mansour commença sa plaidoirie par des excuses :

— Je suis à cette barre pour défendre devant l'Honorable Cour un espion étranger et son épouse. C'est un homme qui a nui à notre Patrie bien-aimée et qui mérite un châtiment. Naturellement, nous nous détournons tous avec horreur d'un individu de ce genre, mais la Loi lui donne le droit d'être défendu devant ses juges par un avocat, un avocat égyptien, un fils de notre peuple. La grandeur et la justice de nos lois procèdent de cette obligation qui nous commande de défendre même le plus vil des criminels. Quels que soient mes sentiments personnels, je suis ici pour faire mon devoir.

Il continua à en débiter de ce tonneau, sinon pire encore, et il lui fallut un bon morceau de l'heure avant d'en arriver au fait. Je me reconnaissais coupable de six chefs d'accusation, déclara-t-il. Les quatre derniers n'étaient pas fondés et aucune preuve concluante n'avait été apportée devant la Cour pour les étayer. Certes, il n'affirmait pas mon innocence, loin de là, mais mes crimes pesaient déjà assez lourd sans qu'on en ajoute d'autres que je n'avais pas commis. Enfin, pour les six premiers, la Cour devait m'accorder les circonstances atténuantes, car la guerre avait brisé ma carrière d'officier et m'avait laissé dans la misère, sans emploi. Emigré en Australie, j'avais travaillé dur, là-bas pour un maigre salaire ; de retour en Allemagne, à Berlin j'avais trouvé un emploi de moniteur d'équitation chichement payé. J'avais cédé à la grande tentation de vivre une vie de millionnaire en échange de quelques bribes d'informations à donner à mes employeurs. Du moins c'est ce qui m'avait semblé. Mais plus tard je

m’étais enfoncé, empêtré dans le filet, comme cela arrive toujours avec les organisations d’espionnage. Mes agissements devaient être condamnés, mais sans doute pouvait-on les comprendre jusqu’à un certain point. Et avec un regard lourd de sens aux membres du tribunal, il ajoutait que mon passé était au-dessus de tout reproche. Je n’étais nullement un espion professionnel, mais un simple amateur envoyé dans cette mission répugnante par mes maîtres israéliens, les véritables criminels pour lesquels aucun châtiment ne pourrait être assez sévère. Il affirmait son accord profond avec l’accusation pour prédire que le vrai criminel, l’ennemi sioniste, serait bientôt effacé de la surface du globe. En attendant, il demandait respectueusement à la Cour de ne pas suivre l’accusation dans ses conclusions et de faire preuve de magnanimité dans sa sévérité en n’allant pas jusqu’à la peine capitale.

Quant à Mme Lotz, son cas était tout à fait différent. Elle ne se reconnaissait coupable d’aucune des accusations portées contre elle et elle ne l’était pas. Elle s’était comportée en épouse loyale qui se rend aux vœux de son mari, lui obéit en toute innocence, simplement parce qu’elle l’aime. Depuis quand une femme se voyait-elle donc imputer à crime l’amour qu’elle doit à son époux ? Il demandait donc, toujours respectueusement, à l’Honorable Cour de rejeter les arguments de l’accusation selon lesquels Mme Lotz aurait été un agent israélien. Le ministère public n’avait pas apporté l’ombre d’une preuve pour étayer son remarquable réquisitoire. Et pourquoi Mlle Waltraud Neuman n’aurait-elle pas connu M. Lotz dans un train ? En Europe il n’y avait rien d’anormal à ce qu’une femme rencontrât un homme par hasard et l’épousât quelques semaines plus tard, chose qui, Dieu merci, ne se faisait pas dans les pays musulmans. Mais étions-nous ici pour juger les mœurs européennes ? Non, on jugeait Mme Lotz et Mme Lotz était absolument innocente d’avoir commis, en connaissance de cause, des actes criminels ou même simplement délictueux au regard des lois de la R.A.U. Il demandait donc son acquittement.

Et voilà ! Nous en avions pour nos quatre-vingt mille marks d’honoraires. Les avocats de Kiesow plaidèrent brièvement et allèrent droit au but. Ils présentèrent à la Cour un volumineux dossier de coupures de presse prouvant que dans ses rapports à son entreprise, leur client ne faisait état que de faits déjà publiés dans les journaux et revues du monde entier. On ne pouvait donc arguer de divulgations d’informations secrètes. Kiesow avait

été un ami du couple Lotz ? Qu'est-ce que cela prouvait ? Lotz avait eu des centaines d'amis dont il s'était servi à leur insu pour arriver à ses fins. Il avait lui-même déclaré que leur client ne savait rien de ses activités d'espion. Kiesow avait fait des remarques tendant à déprécier le régime ? Ne vivions-nous pas dans un pays censé être libre ? Si on estimait ne pas pouvoir supporter ses critiques, qu'on l'expulse, mais qu'on ne l'emprisonne pas pour cela. Ils n'avaient pas à défendre leur client, concluaient ses avocats car le dossier de l'accusation était vide et il n'y avait pas d'« affaire » Kiesow.

— La Cour met l'affaire en délibéré et prononcera son arrêt le 21 août à 10 heures, annonça le président. L'un des inculpés souhaite-t-il faire une dernière déclaration ?

Je me levai.

— Moi, Votre Honneur… Elle concerne ma femme. Après l'audition de toutes les dépositions, il doit apparaître clairement à toute personne impartiale que mon épouse est absolument innocente de tout crime. C'est moi et moi seul qui suis responsable. Ma femme n'est peut-être pas très intelligente, mais cela n'en fait pas une criminelle. Si, dans son ignorance et son innocence, elle a, sans le vouloir, commis un délit quelconque, elle l'a fait sous mon influence et pour moi. De cela elle est déjà assez punie et dans une mesure hors de proportion avec le mal, pourtant infime, qu'elle a pu commettre. Durant ces six derniers mois, elle a été tenue au secret et elle sait qu'elle va être séparée de son mari pendant longtemps, sinon à jamais. Que ce châtiment soit suffisant. J'en appelle à la Cour pour qu'elle rende la liberté à ma femme et qu'elle ne détruise pas ce qui lui reste de vie et de jeunesse. Quant à moi, je n'ai guère à ajouter à ce que j'ai déjà dit. La Cour connaît tous les faits et chaque mot prononcé est l'exacte expression de la vérité. Notre procès a été mené avec équité, un jugement équitable nous sera rendu, j'en suis sûr.

— Je vous remercie, Monsieur Lotz. L'audience est levée.

— Le beau discours que tu as fait ! me dit Waltraud dans le fourgon cellulaire qui nous ramenait à toute allure à la prison de Kanater. Quel émouvant appel pour ta pauvre petite épouse innocente ! Tu le crois vraiment utile ?… Ça ne fait rien ; tu es un ange et on te mettra un *Très bien* pour l'effort.

— Je ne sais pas si ce sera utile, mais il nous faut garder notre image intacte.

— Et toutes ces jolies choses sur le tribunal ; le procès équitable et tout et tout…

— Eh, oui ! Cinq ans en Égypte, ça fait une longue leçon d’hypocrisie, tu sais, ma chérie ?

CHAPITRE XI : LA COUR VOUS RECONNAIT COUPABLE

— *Entebaa !*… Silence… L'Honorable Cour !

Rachid El-Tantawi, le vieil huissier, conscient de la gravité de l'instant, gonflé de son importance, ouvrit cérémonieusement la porte basse qui donnait sur la salle des délibérations des juges et il se figea. Depuis quarante-deux ans qu'il officiait — dans les tribunaux royaux de Fouad et de Farouk, puis dans ceux de la république nassérienne — Rachid ne pouvait se souvenir d'un procès aussi long et ayant connu une telle publicité dans le monde entier.

Tous les regards étaient braqués sur lui alors que de sa voix solennelle il annonçait ces messieurs les juges de la Haute Cour de sûreté de l'État qui allaient prononcer les sentences et sceller le sort de l'espion allemand Lotz, de sa blonde et jolie épouse et de l'autre, Kiesow. C'était son grand moment, au vieux Rachid et il savait magnifiquement se hisser à la hauteur des circonstances. Il restait au garde-à-vous dans son bel uniforme blanc, immaculé — il était tout neuf — aux boutons de cuivre frappés de l'aigle égyptien, brillants comme de l'or… Mais rien n'arrivait. Il loucha vers la porte, osa un coup d'œil discret à l'intérieur de la salle de délibération. Ces messieurs se préparaient. Ils en avaient encore pour quelques secondes. Il valait mieux tenir en main cette foule, debout dans l'attente et si prompte à se relâcher, ne pas la laisser troubler la majesté du moment. Avec l'autorité et l'expérience que lui donnait près d'un demi-siècle de pratique, il gonfla la poitrine et tonitrua :

— *Entebaa ! Entebaa !*

Le rappel jupitérien raidit les muscles, pétrifia les visages compassés tournés vers le tribunal et ses trois fauteuils vides. Waltraud et moi, nous écrasâmes nos cigarettes et nous nous levâmes. Je promenai un regard circulaire sur la foule immobile, silencieuse, qui se pressait, compacte, dans l'enceinte. Juste en face de nous, à gauche du tribunal, s'entassaient les journalistes, photographes et cameramen égyptiens, libanais, allemands, français, américains… Ceux qui n'avaient pu se glisser sur les bancs de la presse, s'étaient assis sur les marches, le parquet ou s'adossaient à une cloison, un mur. Trois semaines de débats m'avaient familiarisé avec le visage de la plupart d'entre eux. Certains avaient même réussi, à un moment ou à un autre, au cours des audiences, à converser quelques minutes avec nous. C'était interdit par le règlement, mais on fermait les

yeux d'autant plus facilement qu'il ne fallait pas s'aliéner la presse étrangère. En outre, Samir Nagy savait pouvoir compter sur ma discrétion et, juste pour se rendre compte à quel point il avait raison de s'y fier, lui-même ou l'un de ses assistants traînait toujours ses oreilles dans les parages et enregistrait mes phrases stéréotypées :

— Oui, nous sommes très bien traités… Non, non, nous n'avons pas à nous plaindre… Oui, nous avons le sentiment que les débats sont menés de façon impartiale…

Quelques journalistes, me voyant les regarder, me firent des signes de tête amicaux et un gars, au fond, un Français, je crois, leva son pouce en un geste d'encouragement.

Quelque trente hommes de la *Mabahes-el-Amma*, la police secrète, à face de bois, assis autour du box des accusés, formaient une véritable barricade vivante, efficace, vigilante, entre la salle et nous. Aux premiers rangs de la partie réservée au public, comble, se serraient une centaine d'étudiants de l'université du Caire amenés là afin d'admirer la façon dont la justice châtiait les ennemis de la République arabe unie. Ils chuchotaient entre eux, sages et disciplinés.

La colonie allemande du Caire était bien représentée, avec en tête, le consul général. Petit, guindé, tiré à quatre épingles, il essayait, comme toujours de masquer son irrésolution et sa timidité sous un air arrogant et affecté. Son secrétaire particulier, bloc-notes en main, se tenait près de lui et une cohorte de fonctionnaires de l'ambassade et du consulat les entouraient. Il faut reconnaître que leur position n'avait rien d'enviable ; les relations germano-égyptiennes atteignaient le point de rupture et un grand procès d'espionnage dans lequel se trouvaient impliqués des ressortissants allemands n'arrangeait en rien la situation. Un peu à l'écart, se tenait le jeune pasteur allemand, le révérend Hiddemann, qui venait le plus souvent possible nous réconforter, à la prison, nous apportant des livres, des cigarettes et autres douceurs. Quand nos regards se croisèrent, il me sourit et j'espérai sincèrement que la peur ne se lût pas sur mon visage aussi clairement que sur le sien.

Il y avait également une douzaine d'hommes d'affaires, des représentants de firmes germaniques, venus là pour leur collègue et ami Franz Kiesow. Entourée des avocats de son mari, Nadia faisait des efforts désespérés pour cacher sa nervosité.

— *Entebaa !*

Pour la troisième fois, Rachid annonça le lever de rideau. Cette fois c'était la bonne. Les membres de la Haute Cour de sûreté de l'État de la République arabe unie faisaient leur entrée. Ils étaient quatre : les trois juges et le procureur général qui, aux termes de la loi égyptienne, fait partie du tribunal. Ils avançaient à la queue leu leu, tête droite, le regard à six pas, faisant sonner le talon sur le plancher ; en tête venait Son Honneur, monsieur le Président Hassan El-Badawi, et monsieur le Procureur général Samir Nagy, mon ennemi intime, fermait la marche. Ils portaient un costume noir éclairé d'une grande épitoge tombant de l'épaule droite sur la poitrine, vert vif pour les juges, verte et rouge pour l'accusateur public. Ils s'assirent sous le feu des caméras de télévision et le président frappa deux coups de son marteau.

— L'audience est ouverte ! Asseyez-vous… La Cour va prononcer son arrêt dans l'action engagée par le ministère public contre Johann Wolfgang Lotz, Waltraud Clara Martha Lotz et Franz Kiesow.

Je regardai Waltraud. Malgré sa pâleur, elle restait maîtresse d'elle-même et paraissait calme. Je me penchai vers elle, par-dessus mon garde, le commandant Farid, qui s'était placé entre nous, et je murmurai, vite, en allemand :

— Ça y est… Chérie, quoi qu'il arrive, garde ton sang-froid ; du moins, tiens bon tant que nous serons ici. Ne leur offrons pas le plaisir d'une scène.

À son tour, elle s'inclina vers moi et me pressa la main.

— Ne t'inquiète pas pour moi. La chance des Lotz ne nous abandonnera pas.

— *Herr* Lotz !

Le président s'adressait à moi. Je me levai, face au tribunal. Il reprenait :

— La Cour vous reconnaît coupable des crimes dont vous êtes accusé. Elle vous déclare coupable d'actes continus et répétés d'espionnage et de sabotage commis au bénéfice d'Israël et dirigés contre la République arabe unie. Ces crimes perpétrés alors que l'état de guerre existe entre la République arabe unie et Israël, méritent la peine de mort. Néanmoins, se rendant aux raisons de la défense, la Cour vous accorde le bénéfice des circonstances atténuantes et vous condamne à la détention à vie et aux travaux forcés ainsi qu'à une amende de trois cent trente mille marks. La sentence sera soumise au Président de la République pour confirmation.

Une rumeur s’enfla à travers la salle. Le public se sentait joué. Après toute cette publicité ! À la radio, à la télévision, dans les journaux, il n’était question que de l’espion allemand ; tous criaient vengeance et hurlaient à la mort. Et puis c’était tout ce qu’on lui infligeait, comme châtiment ? La prison à vie ? Cela voulait dire, aux termes de la loi égyptienne, que si j’avais la chance — infime — de survivre au régime des prisons, dans vingt-cinq ans je serais libéré. Oui, vraiment, on les avait floués, ces braves gens !

Pour ma part, ce fut un instant de soulagement indicible. J’attendais bel et bien la corde.

— *Frau* Lotz !

Waltraud se dressa, sa main étreignant la mienne.

— La Cour vous reconnaît innocente des crimes de sabotage et d’espionnage dont vous êtes accusée. Elle vous reconnaît coupable de complicité dans les activités criminelles dirigées par votre mari contre la République arabe unie. En conséquence, la Cour vous condamne à trois ans de détention et de travaux forcés ainsi qu’à une amende de dix mille marks. La sentence sera soumise au Président de la République pour confirmation.

C’était dur. J’avais tant espéré que Waltraud s’en tirerait avec une peine de principe, six mois de prison couverts par la détention préventive. Elle me serra le bras et sourit, confiante.

— *Herr* Kiesow !

El-Badawy continuait sa lecture sans s’arrêter, sans même lever les yeux.

— Après avoir examiné soigneusement toutes les charges qui pesaient contre vous, la Cour juge non fondées les accusations portées contre vous. Vous êtes acquitté.

Du côté de la douzaine de représentants des firmes allemandes, montèrent de grandes ovations. Le président sourit, tolérant, mais le consul, offusqué d’un tel manque de savoir-vivre, fustigea les trublions d’un regard glacé. Ce fut la dernière chose que je vis. À un signe du commandant Farid, nous nous trouvâmes, Waltraud et moi, soudain enfermés, derrière un solide mur de policiers en uniforme qui nous masquaient à la vue de la salle. Avec un geste d’excuse, l’officier extirpa de sa poche une paire de menottes et enchaîna nos poignets, mon droit à son gauche.

— Partons, nous dit-il ; évitons les manifestations.

L’un derrière l’autre, on nous fit sortir par l’escalier de derrière jusqu’aux voitures qui nous attendaient. Plus de cent policiers, fusil au poing, rangés au coude à coude, nous tournaient le dos, faisant face à une foule de plusieurs milliers de curieux. Tous ceux qui n’avaient pu trouver place dans la salle du tribunal, voulaient au moins apercevoir les espions allemands.

Sur l’étroit perron, je m’arrêtai pour attendre Waltraud qui descendait derrière moi.

— Viens, chérie. Nos admirateurs nous attendent. Donnons-leur-en pour leur argent.

D’un geste élégant, je lui présentai mon bras gauche. Elle s’y appuya avec grâce, tandis que de la foule montaient les cris :

— Les voilà ! Regardez-les, les espions !…

Nous nous dirigeâmes vers les autos qui allaient nous emporter, Waltraud à mon bras, tête haute, avec toute la dignité, la morgue dont nous étions capables.

CHAPITRE XII : TOURA : MATRICULE 388

Trois longs mois avaient coulé, sans incident, depuis la fin du procès. Nous attendions la confirmation des sentences par le Président de la République, simple formalité, car, si en matière de crimes et délits politiques, la décision appartient en dernier ressort au chef de l'État, aux termes de la loi égyptienne cette prérogative s'apparente assez à un droit de grâce. En effet, il ne peut que confirmer la peine infligée par les juges, jamais l'aggraver, et toujours la diminuer ou même relever complètement le condamné de cette peine. Je n'avais donc plus peur d'être pendu et si, évidemment, vingt-cinq ans de prison représentent un long bail (en fait, ils ont raison d'appeler cela détention à vie, car on en sort rarement autrement que les pieds devant) j'avais la ferme intention de ne pas moisir un quart de siècle dans les geôles nassériennes. Je savais que l'on tenterait de me tirer de là et, moi-même, je ferais mon possible pour m'évader. Seulement, je ne pouvais songer à un tel projet que plus tard, après la libération de Waltraud, dans trois ans, car il leur aurait été facile d'exercer des représailles en gardant ma femme en otage.

En attendant la confirmation de nos peines, nous continuions de jouir du régime privilégié qui avait été le nôtre entre la fin de l'instruction et le procès-spectacle. Waltraud, détenue à la prison pour femmes, juste de l'autre côté de la route, avait toujours l'autorisation de me rejoindre pendant une heure, chaque matin. On nous accordait là une concession vraiment extraordinaire. Nous recevions la visite régulière de notre conseiller allemand, Krahl-Urban ; Ali Mansour venait aussi de temps à autre ; ce curieux défenseur, bien que recommandé par notre consulat, s'était manifestement fait le collaborateur de l'accusation. Parmi nos visiteurs les plus réguliers se trouvait le pasteur Hiddemann ; homme doux de caractère et de parler, il faisait de son mieux pour nous apporter son réconfort et ses livres et ses cigarettes venaient plus à propos que ses homélies. Environ une fois par mois, nous voyions arriver le Dr Geiger, le consul général. Plein de morgue et aussi efficace que la mouche du coche, il était sans doute l'homme le moins aimé parmi les membres de la colonie allemande du Caire. Nous avions fait sa connaissance peu de temps avant notre arrestation et lorsqu'il nous retrouva en prison il feignit ne pas nous connaître. Rougissant, bégayant il abrégeait et espaçait ses visites autant que la décence le lui permettait.

Mais notre grande distraction était la venue, deux ou trois fois par semaine, des journalistes égyptiens. La presse, contrôlée par le pouvoir, avait ordre de diffuser des reportages abondamment illustrés pour démontrer avec quelle sollicitude et quelle équité l'on traitait les espions allemands. Il fallait faire savoir au monde entier qu'avant d'avoir bénéficié d'un procès public, les criminels n'avaient souffert de pressions d'aucune sorte, bien au contraire, qu'ils avaient connu une détention préventive presque confortable, ainsi que le prouvait visiblement leur bonne mine. Les correspondants étrangers, par contre, n'étaient pas autorisés à nous voir. Ils devaient s'adresser au cabinet du procureur général qui leur fournissait une documentation abondante nous concernant. Je ne puis dire qui nous passait, en fraude, nombre de publications allemandes, parmi lesquelles *Der Stern* et *Der Spiegel ;* j'éprouvais un sentiment mêlé à la lecture de légendes aussi extravagantes que *« Les joyeux espions du Caire »* ou *« Le mini-Bond des Services Secrets israéliens »*. Un quotidien d'une petite ville d'Allemagne du Sud publia un jour, en première page, une grande photo assortie de ce commentaire : *« Leur tête va tomber ; pourtant ils rient et plaisantent ! »* N'importe quoi, pour le sensationnel !

Tout de même, depuis la fin du procès, on comptait les petits événements qui venaient rompre la monotonie des jours. Le seul moment lumineux de la journée était celui que je passais avec Waltraud. Quelquefois, quand le capitaine Ahmed Loufti se sentait d'humeur agréable, cette heure de bonheur se prolongeait un peu. Puis, la promenade quotidienne grignotait trente autres minutes pendant lesquelles je tournais en rond dans une petite cour fermée, sous la surveillance du sergent-chef Mohammed Battal, le gardien attaché à ma personne, et de deux sentinelles en armes placées sur le chemin de ronde, au-dessus de moi. Les vingt-deux heures et demie qu'il me restait à tuer, je les usais à dormir, à lire, si le consul avait songé à m'apporter quelques livres, et à contempler les murs.

Au quartier des isolés, où je me trouvais, le règlement interdisait le contact avec les autres prisonniers et il était difficile de le tourner. Pourtant, je pouvais m'estimer heureux, car, selon les normes des prisons égyptiennes, je vivais sur un grand pied. Je disposais pour moi seul d'une cellule réglementaire de près de deux mètres sur trois, avec tout le confort que le directeur pouvait me permettre : un lit, un matelas, un oreiller, quatre couvertures neuves, une petite table, un tabouret bancal, une cuvette sur une

console, le seau hygiénique traditionnel et un broc d'eau potable. Les autres détenus couchaient par terre, avec deux couvertures élimées, à deux dans une geôle nue, sans le moindre meuble. De plus, à mes frais, je me faisais apporter du restaurant *Kursaal*, du Caire, un assez bon repas quotidien et l'on m'avait laissé mes vêtements. Un prisonnier faisait le ménage de ma cellule sous l'œil vigilant de mon gardien, le sergent Battal. J'appris très vite que je devais surveiller moi-même mon surveillant, car je constatai, après une ou deux de ses inspections, qu'il me manquait des cigarettes ou du linge.

Je m'agitais et bâillais sur ma couchette, dans l'impossibilité de lire, quand un appel me tira de mon ennui.

— *Ya hawaga !… Hawaga* Lotz !

Grimpant sur ma table, je parvins à jeter un coup d'œil dans la cour, à travers la petite fenêtre percée haut dans le mur et garnie de solides barreaux. C'était Mohamed Macky, l'un des prévôts, employé au bureau, avec qui j'avais lié de bonnes relations. Cet ancien haut fonctionnaire des douanes royales avait été arrêté peu après la révolution, accusé d'avoir fait passer clandestinement à Farouk exilé en Italie, une partie de la cassette royale, un plein avion de barres d'or. Condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés, il en avait déjà accompli treize.

— La confirmation de ta peine vient d'arriver au bureau, me dit-il. On te transfère ce soir à Toura. Je suis triste pour toi, *ya habibi*. Maintenant, te voilà un vrai forçat.

— Et ma femme ?

— Peine confirmée pour elle aussi. Mais elle reste à Kanater, à la prison pour femmes. Tu la verras moins souvent. Toura n'a rien d'agréable, mais tu pourras t'arranger pour y être bien, car tu as de l'argent. Écoute, *ya hawaga*… Quand tu seras là-bas, fais mes amitiés à Victor. Il t'aidera.

— Qui est Victor ?

— Victor Lévy, un espion israélien. Il en a pris pour vingt-cinq ans et ça en fait à peu près onze qu'il est là-bas. C'est tout juste s'il ne dirige pas la prison. Bon, faut que je me sauve ; cette vache de Loufti me cherche. *Alf essalama !*

Là-dessus, il disparut. Je descendis lentement de mon perchoir et me mis à tourner en rond dans mon cagibi en songeant à Victor Lévy et aux perspectives que ce nom ouvrait pour moi. Je n'ignorais pas qu'il était l'un

des héros de ce que l'on a appelé l'« Affaire Lavon », du nom de Pinhas Lavon, à l'époque ministre de la Défense d'Israël. En 1954, les Égyptiens avaient démantelé un réseau de sabotage dirigé par deux officiers de l'armée régulière israélienne et constitué par de jeunes juifs dont quatre se trouvaient encore dans les geôles d'Égypte : à Toura, avec Victor Lévy, Philippe Nathanson et Robert Dassa ; à Kanater, la seule femme du groupe, Marcelle Ninio qui y purgeait les quinze années de travaux forcés à laquelle elle avait été condamnée. Waltraud avait pu lui parler et moi-même j'avais échangé des notes avec elle, avant, pendant et après notre procès, grâce à des messages rédigés sur des feuilles de papier à cigarette que nous dissimulions dans le double fond, aménagé par moi, dans une boîte d'allumettes.

Pour l'instant, je me demandais quel genre d'homme était Victor et si je lui révélerais mon identité. Après tout, il n'était pas seulement un espion, comme moi, mais également un compatriote. Puis mes réflexions se portèrent sur Toura, l'une des deux centrales pénitentiaires, avec celle d'Abou-Zaabal, qui jouissaient de la plus sinistre réputation en Égypte, en raison de leur régime draconien et des conditions inhumaines d'incarcération. Sous la monarchie, une prison spéciale, près d'Alexandrie, accueillait les ressortissants étrangers car on s'était aperçu qu'ils ne supportaient pas longtemps sans graves conséquences pour leur santé, les rigueurs des bagnes du commun. Mais le socialisme synthétique arabe prôné par Nasser avait changé tout cela. Point de privilège impérialiste et l'égalité au moins dans l'univers carcéral. Enfin, je n'y pouvais rien et il valait mieux que je me prépare au pire.

Un peu plus tard, quand on me notifia officiellement mon transfert, j'obtins l'autorisation de voir Waltraud quelques minutes.

Elle fit de grands efforts pour ne pas manifester, devant l'officier qui nous surveillait de près, l'émotion qui l'agitait. Je tentai de la rassurer :

— Je serai probablement mieux là-bas, car c'en sera fini du régime d'isolement et j'aurai une foule de camarades. Je t'en prie, essaie de ne pas t'inquiéter, nous sortirons sous peu.

Mais elle ne partageait pas tout à fait mon optimisme et me fit remarquer que j'en avais pour vingt-cinq ans.

— Je ne pense pas rester tout ce temps-là. Deux ou trois ans, peut-être… Les gars trouveront un moyen de nous tirer d'affaire.

— Tu as une bien grande confiance en eux.

— Oui. Ils ne nous laisseront pas tomber, j'en suis certain.

— Bon ; je vais essayer d'y croire aussi.

L'heure de la séparation arriva. Nous nous embrassâmes une dernière fois, très fort, et elle partit, tête haute, poings serrés, toute tendue dans une attitude de défi, son garde sur les talons. Si jamais je me suis trouvé désemparé, désespéré, c'est bien à cet instant.

Avant de quitter Kanater, on me remit ma tenue de forçat et l'on m'obligea à la passer. En toile à sac, on ne peut meilleur marché, teinte en vert, elle comportait un pantalon, une blouse à manches longues et une casquette. C'était tout ce que portait un prisonnier, été comme hiver, qu'il pleuve ou vente. Pas même de chaussures. Le bagnard qui avait la chance de posséder une paire de souliers ou de savates, la gardait ; les autres allaient nu-pieds. L'uniforme que je venais de toucher, vieille guenille lavée de frais, était au moins de trois tailles trop petit pour moi. Le pantalon m'arrivait à peine au mollet et la minuscule casquette refusait de s'enfoncer au-delà du sommet du crâne. Quand Battal vint me chercher pour m'emmener, il ne put réprimer un sourire qui lui fendit la face d'une oreille à l'autre.

— De quoi ai-je l'air ? lui demandai-je.

— D'un épouvantail… Mais ne vous en faites pas ; pour quelques piastres, à Toura, vous obtiendrez des nippes plus convenables.

Nous arrivâmes peu après 17 heures au pénitencier qui se trouve à mi-chemin entre la banlieue résidentielle de Meadi et les usines d'armement et d'aviation d'Helouan que je connaissais si bien… J'avais circulé en voiture d'innombrables fois sur la grande route qui longe le Nil et, en passant devant l'enceinte de pierre, les miradors, l'impressionnante garde de la centrale, je ne songeais guère à ce qui pouvait se passer derrière les hautes murailles de cette sinistre bâtisse. J'allais le découvrir.

Le sergent-chef sonna à la grande porte et l'on me conduisit dans un large couloir jalonné, des deux côtés, de portes de bureaux. On m'ôta les menottes et l'on m'ordonna d'attendre, contre la cloison. Quelques gardes rôdaient alentour, me dévisageant avec curiosité ; mais on n'apercevait pas un seul détenu, à cette heure-là. On enregistra dûment mon entrée sur le grand livre d'écrou à couverture noire et l'un des surveillants fut envoyé dare-dare à la recherche de l'officier de garde. Il n'en arriva pas un, mais deux, un commandant et un capitaine, après vingt bonnes minutes d'attente.

Ils avançaient avec cette dignité outrée qu'affectaient la plupart des officiers égyptiens. Sur leur uniforme, de coupe impeccable, brillaient boutons, insignes et médailles ; ils portaient la moustache de rigueur dans la république nassérienne et la badine, héritée de la tradition britannique. Laissant la porte ouverte derrière eux, ils pénétrèrent dans un des bureaux et le plus petit, le commandant, s'installa derrière une grande table, puis me fit signe d'entrer à mon tour. Du bout de son stick, il me désigna un coin du bureau et en anglais, m'ordonna :

— Debout, là !

Voilà qui indiquait quelques changements avec les habitudes de cette bonne vieille prison de Kanater. Terminés, les : « Prenez un siège, Monsieur Lotz… Une cigarette, Monsieur Lotz ?… » Ici, c'était : « Debout, là ! » Il fallait tout de suite réagir, m'affirmer. Du ton le plus innocent, je demandai :

— Cela ne vous dérangerait pas que je m'assoie, mon commandant ? Je suis un peu fatigué.

Le capitaine, qui s'était vautré dans un fauteuil, se redressa comme un ressort et, en mauvais anglais, hurla :

— Ici, c'est la prrrison ! Très forte prrrison ! Debout !

Le petit commandant intervint, en arabe :

— *Maalech !*… Laisse-le s'asseoir.

Puis, à moi, en me désignant une chaise :

— Je vous en prie.

Première manche pour moi. Un sergent-chef entra, salua, tendit à mon interlocuteur une grande enveloppe. L'officier lut attentivement les papiers qu'il en sortit, puis, relevant les yeux :

— Vous vous appelez Johann Wolfgang Lotz ?

— Oui.

— Vous êtes condamné à l'emprisonnement à vie et aux travaux forcés ; donc, selon la loi, pour une durée de vingt-cinq ans. Vous êtes maintenant le détenu matricule 388. Souvenez-vous bien de ce numéro. Vos affaires personnelles vont être déposées au greffe jusqu'à ce qu'on puisse les remettre à votre consul. Le directeur vous expliquera le reste ; il se peut qu'il vous autorise à garder quelques-unes de vos affaires ; je ne sais pas. La décision lui appartient.

Je sortis un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes.

— Cela ne vous dérange pas que je fume, mon commandant ?
— Non, non, faites, je vous en prie.
Je lui tendis le paquet.
— Une cigarette ?
Il glissa un coup d'œil à son collègue, puis :
— Non, merci ; pas maintenant.
Il se renversa contre le dossier de son siège :
— N'étiez-vous pas un ami du général Ghorab ?
— En effet.
— Et du général Abdel Salaam Suleiman ?
— Oui.
— Et du général Fouad Osman, de l'amiral Fawzy Abdel Moneim et de bien d'autres ?
— Oui, je crois bien.
Il se tourna vers le capitaine et, avec un petit rire, lui dit, en arabe :
— *Da afrit da…* Celui-là, c'est un démon. Il connaissait tous les gros, dans l'armée, la police, le gouvernement, partout. Et il les a traités comme vaches à lait.
— Oui, aboya l'autre, furieux, et la crème du lait, il l'a envoyée en Israël ! Fais attention à lui, Kamal ; il est dangereux.
— Plus maintenant. On lui a enlevé ses crochets à venin une fois pour toutes. Tu sais que Youssef Ghorab a été condamné ?
— Oui, j'ai appris qu'il avait été exclu de la police, dégradé et jeté en prison. Il est à Abou-Zaabal. C'est bien fait pour lui !
J'avais vraiment de la peine pour ce pauvre Ghorab. Je l'aimais bien, ce pompeux petit général à la main toujours ouverte, toujours prêt à rendre service à son riche ami allemand. Je n'avais pas très bien agi avec lui, mais il n'est pas toujours possible à un agent du Renseignement de se montrer bon garçon. C'est l'un des aspects désagréables du métier. Le travail oblige à jouer et trahir les gens, même ceux pour qui on arrive à éprouver plus que de la sympathie, et à se servir d'eux. On le fait en se souvenant que l'on combat un ennemi qui, pour anéantir votre pays, met au point tout un arsenal, y compris des armes bactériologiques.
On m'emmena. Des grilles, encore des grilles, une cour intérieure et un grand bâtiment. À la vue du commandant Kamal, un gardien qui somnolait, accroupi, sauta sur ses pieds nus et se mit au garde-à-vous.

— Fouille ce prisonnier et enferme-le dans une cellule vide, ordonna l‘officier.

Soudain, il réveilla complètement l‘homme d‘une formidable gifle et il se mit à hurler :

— Où sont tes bottes, fils de chien ?

Elles bâillaient près de leur propriétaire qui se hâta de les enfiler.

— Et ta tunique ? continuait Kamal. Boutonne-la, espèce d‘ordure ! Au rapport, demain à 9 heures au bureau, compris ? Tu es puni. En attendant, au travail !

Le surveillant ferma sa veste ; ce n‘était pas facile, car il y manquait deux boutons. En même temps, il grognait à mon adresse :

— Déshabille-toi. Enlève tout.

Je regardai le commandant. Il inclina la tête.

— Oui… Fouille corporelle. C‘est le règlement. Déshabillez-vous.

J‘ôtai mes vêtements qui furent minutieusement examinés. On me confisqua la chemise civile, blanche, que je portais sous ma blouse de détenu, mais on me laissa mes sous-vêtements, mes chaussettes, mes chaussures ainsi que le contenu de mes poches : un paquet de cigarettes, des allumettes, mon mouchoir et mon peigne. Pendant que je me rhabillais, le gardien était allé chercher deux couvertures qu‘il jeta dans la cellule qu‘il venait d‘ouvrir.

J‘entrai dans ma nouvelle demeure et on verrouilla la porte derrière moi. Je restais dans l‘obscurité la plus complète. Il n‘y avait pas de fenêtre ; seulement une petite ouverture grillée au plafond. La cellule devait mesurer environ deux mètres de long, un peu moins de large et il n‘y avait que le seau hygiénique, un pot à eau, un gobelet de fer-blanc et les deux couvertures que je me mis à déplier. Elles étaient vieilles, incroyablement minces et déchirées en plusieurs endroits. Je grattai une allumette. Comme je m‘en doutais, elles grouillaient de poux. Je les relançai dans leur coin. La nuit s‘annonçait gaie. Bien sûr, je savais que ce serait dur, à Toura, mais je n‘imaginais rien de tel. J‘avais fait un bond jusqu‘en plein Moyen Âge. Enfin, je verrais le lendemain ce que je pourrais faire pour améliorer un peu la situation. Je connaissais assez bien, maintenant, comment fonctionnait l‘administration d‘une prison égyptienne pour savoir à qui graisser la patte afin d‘obtenir quelques privilèges. Malheureusement, je ne possédais guère de cigarettes, la monnaie en cours dans l‘univers carcéral. La première

chose à faire, au matin, serait d‘essayer d‘en acheter et de me procurer le nécessaire le plus urgent.

J‘allais et venais du mur à la porte depuis une heure ou deux, tentant de me réchauffer, quand un appel en arabe me parvint, de nulle part.

— *Ya hawaga !… Hawaga* Lotz !…

Je retournai à la porte.

— Qui est-ce ?

— Regarde en haut. Je suis le soldat sur le toit.

Je levai le nez. La silhouette d’une tête s’encadrait dans la trappe, là-haut.

— *M’sa el kheir, effendim.*… Bonsoir, Monsieur. Tu es monsieur Lotz, hein ?

— Oui.

— Je dois te transmettre les amitiés de M. Victor. Il sait que tu es là et il essaiera de te voir demain. Il te demande de patienter. Il t’aidera pour tout. Voilà un paquet de cigarettes qu’il t’envoie. Attention, je le lance…

— Gardes-en une pour toi.

— Non, non, *effendim*. M. Victor m’en a donné plein. Attrape !

Un paquet de *Belmont* tomba à mes pieds. Mon ami invisible parlait de nouveau.

— Écoute… Tu veux une bonne tasse de thé chaud ? J’en ai fait.

Il n’était rien au monde que je désirais autant, à cette heure. Je le lui dis. Quelques secondes après, un vague objet se balançait au-dessus de moi. Je frottai une allumette et je distinguai une boîte de conserve qui, suspendue à une ficelle, descendait doucement. Elle était pleine de breuvage fumant que je transvasai dans mon gobelet. Le récipient remonta et un lapement m’apprit que mon bienfaiteur, lui aussi, buvait son thé.

Après un instant de silence, il reprit :

— Tu connaissais M. Victor, dehors ?

— Non, mais nous avons des amis communs.

— Ah ! C’est pour ça qu’il s’intéresse à toi. Tu es israélien, toi aussi ?

— Non, allemand.

— Mais tu es un espion d’Israël, je sais. Tu es un ennemi du régime ; c’est bien. Gamal Abdel Nasser, c’est un cruel saligaud.

Décidément, nous nous trouvions bien en Égypte. Il n’y a que là qu’un gardien de prison va raconter à un espion condamné de fraîche date que son président est un salaud. Mais il ne fallait pas s’en étonner quand on savait

que ce garde avait été prisonnier, lui aussi — pour désertion — et de plus, avait reçu cinquante coups de fouet.

— Comment es-tu devenu gardien de prison ?

— Je ne suis pas gardien ; je suis soldat. La garde, sur les toits et les murs, est confiée aux soldats. On ne doit pas parler aux détenus ; juste leur tirer dessus quand ils essaient de s'évader.

— Et ça arrive souvent ?

— Des fois… Si on les rattrape, on les passe à tabac avant de les jeter au *ta'adeeb*, le cachot où ils restent plusieurs mois. C'est là que tu es.

Ainsi, je me trouvais dans l'un des célèbres cachots de Toura. J'en avais entendu parler à Kanater. Certains n'en ressortaient qu'entre quatre planches ; d'autres, paralysés pour le reste de leurs jours.

Mon interlocuteur continuait :

— Si tu es un ami de M. Victor, tu seras bien. Les étrangers se soutiennent et M. Victor a beaucoup d'influence sur le directeur.

— Comment est le directeur ?

— Abdallah Amara ? C'est un chien ! Le fils de cent chiens ! Le fils d'une salope de mère et de soixante-six pères ! Tu vas le connaître, va… Avant lui, il y avait Halawany Bey. Celui-là, il était bien. Il se fichait pas mal de ce qui se passait dans la prison et chacun passait du bon temps. Lui, ce qui l'intéressait, c'était de faire de l'argent. Il vendait tout ce qui lui tombait sous la main ; surtout les matériaux de construction. Quatre ans de Toura et maintenant, il est riche…

Soudain, de grands cris s'élevèrent, tout près, des plaintes prolongées.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On en frappe un. C'est sûrement Haany Ghannaam, le capitaine adjudant-major de la prison qui cogne. Il aime venir la nuit battre les punis de cachot. Il vaut mieux que je retourne à mon poste avant qu'il ne me voie ici à te parler. Bonne chance, *ya hawaga !*

La nuit s'acheva tout de même. À l'aube, j'entendis la porte extérieure s'ouvrir, se fermer et le surveillant de nuit, volubile, raconta à celui de jour qui venait le relever, mon arrivée, la gifle et la punition que lui avaient values ses bottes. Des cellules s'ouvraient à leur tour. On emmenait des prisonniers à grand bruit, avec force cris et jurons. Je cognai énergiquement à ma porte. Rien. J'y allai à coups de talon, sans arrêt. Au bout de quelques minutes, de l'autre côté, une voix rauque aboya :

— Qu’est-ce qu’il y a ?
— Qui êtes-vous ? demandai-je.
— Le gardien de jour. Qu’est-ce que vous avez, *ya, hawaga ?*
— Je veux me laver et aller aux toilettes.
— *Ba’adeïn*… Plus tard.
— Il faut que j’y aille maintenant.
— *Ba’adeïn.*

Je dus faire effort pour ne pas lui hurler des insultes ; mais perdre mon sang-froid ne mènerait à rien. Je retournai le seau et l’utilisai. Puis je m’aspergeai le visage de mon eau potable et me donnai un coup de peigne. Une demi-heure après, la porte s’ouvrait et un petit caporal mince, blond, portant moustache, parut, me sourit et me tendit la main.

— Soyez le bienvenu, *hawaga*. Je m’appelle Saafik. M. Victor m’a fait savoir qu’il voulait que vous soyez convenablement traité. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Deux prisonniers surgirent. L’un très grand, de carrure athlétique, brun de peau, une cinquantaine grisonnante, le visage barré d’une longue moustache grise, était vêtu d’une tenue de prisonnier bleue, en bon tissu, parfaitement coupée à sa taille, impeccablement lavée et repassée et il portait des chaussures noires bien cirées. L’autre, un petit vieux au visage émacié mangé d’une mauvaise barbe peu fournie, pieds nus et guenilleux, charriait des couvertures et un seau d’eau. Saadik me présenta l’élégant détenu.

— Voici Fattouh, le prévôt de la discipline. Il prendra soin de vous tant que vous resterez dans son quartier.

Le prévôt me gratifia d’un grand sourire et nous nous serrâmes la main.

— Bienvenue à Toura, me dit-il. J’ai entendu parler de vous. Je suis désolé de la mauvaise nuit que vous avez passée, mais vous êtes arrivé trop tard, après la fermeture des cellules, alors je n’ai rien pu faire. Mais ça va changer. Pour commencer, je vous ai apporté un couchage correct.

Il prit les couvertures au vieux et me les montra, il y en avait quatre, propres, neuves, ainsi qu’une natte en fibres végétales. Il se tourna vers le loqueteux :

— Nettoie bien la carrée du *hawaga* ; lave les murs et le sol à l’eau. Si je trouve un grain de poussière, je te casse la tête. Dispose comme il faut le tapis et les couvertures pour que l’*effendim* puisse dormir. Vide le seau, lave-le, brique-le et puis remplis le broc d’eau. *B’sourra !* Au trot !

— *Khader*… À vos ordres… Mais, s'il vous plaît, *effendim*, puis-je avoir un chiffon pour frotter le sol ?

— Il n'y a pas de chiffon, le rabroua l'autre. Sers-toi de ta chemise.

Et se tournant vers moi :

— Venez, Monsieur Lotz, nous allons prendre notre petit déjeuner dans ma cellule. Nous bavarderons un peu tranquillement.

Puis, par-dessus son épaule, au caporal, d'un ton de maître :

— Je t'enverrai ton manger.

Il me conduisit chez lui, à quelques pas de mon cachot, une cellule luxueuse ! Fattouh avait un lit en fer, un matelas, des draps, des couvertures, une petite table ronde, deux tabourets bas, et une natte en coco recouvrait entièrement le parquet. Des nus, des paysages, découpés dans des magazines décoraient ses murs. Il m'avança l'un des tabourets, me pria de m'asseoir et extirpa de dessous son matelas un réchaud électrique dont il relia les fils à deux clous qui émergeaient d'un mur.

— Ma ligne électrique particulière, m'expliqua-t-il avec un large sourire ; j'ai branché une déviation sur la canalisation principale, je l'ai fait passer sous le sol et à travers le mur et je l'ai connectée à ces clous. Le soir, une ampoule électrique me permet d'avoir la lumière.

— Vous semblez vous débrouiller assez bien ! m'exclamai-je en promenant mon regard tout autour de la geôle.

Sans cesser de parler, il tirait maintenant de dessous son lit une caissette en bois.

— Bah !… Vous en aurez bientôt tout autant… À propos…

Il sortit une cartouche de deux cents cigarettes *Belmont* de sa caisse et me la tendit :

— Il vaut mieux que vous ayez cela pour vos dépenses courantes. Vous me la rendrez quand vous toucherez votre bon de cantine. Pour vivre, à peu près correctement, ici, il faut tout acheter, graisser la patte à tout le monde. Mais, attention ! Ne vous laissez pas avoir ; chaque objet, chaque service a son prix fixé. Par exemple, si vous voulez l'électricité chez vous, ça vous coûtera quatre-vingts cigarettes pour l'installation et quarante d'abonnement par mois. Adressez-vous au chef électricien de la prison, Abou Samia. De temps en temps, il arrive qu'un officier découvre votre ligne privée et la fasse enlever. Manque de chance. Vous attendez deux jours et vous la faites réinstaller.

De sa boîte magique, jaillirent encore des œufs, des pommes de terre, une bouteille d'huile, un paquet de thé et un petit tas de sucre.

— Des œufs et des frites, ça vous ira pour votre petit-déjeuner ?

Tout en mangeant, il me dit que l'unique repas quotidien servi aux prisonniers était immangeable, mais que l'on pouvait obtenir du ravitaillement : un peu à la cantine ; sans compter, à l'extérieur, grâce à la visite mensuelle autorisée ; dans mon cas, par l'entremise du consul allemand. Nous en étions au thé quand Saadik apparut, tout excité, à la porte.

— Le directeur ! Faut que je vous boucle.

— Retournez dans votre cellule, me dit Fattouh, en faisant disparaître son matériel. Je vous verrai plus tard.

Le caporal l'enferma à double tour, puis, tripotant nerveusement ses clefs, il poussa derrière moi ma porte et la verrouilla. Ma geôle brillait comme un sou neuf, mes nouvelles couvertures soigneusement pliées sur la natte, dans un coin. Il devait être 10 heures, pour le moins, mais la cellule restait sombre, glaciale.

Un hurlement :

— *Entebaa !*… Gaaarde-à-vous !

Le crissement de l'huis et une voix autoritaire :

— Où est le nouveau détenu allemand ?

— Ici, *effendim*.

Une clef grinça dans ma serrure et le battant s'ouvrit sur un colonel de la police, un gaillard assez corpulent au visage rond, brun, orné d'une moustache blonde. Il s'adressa à moi en anglais :

— Bonjour, je suis le directeur de la prison. En forme ?

— Non, pas tellement. Puis-je savoir pourquoi on m'a mis au *ta'adeeb* ? Je n'ai commis aucune infraction au règlement de la prison, que je sache ?

Il se mit à rire.

— Ah, vous connaissez déjà le *ta'adeeb*. Vous n'avez pas perdu de temps pour vous mettre au courant. Ce n'est pas une punition ; seulement l'application du règlement qui veut que tout nouvel arrivant soit isolé pendant dix jours au cachot. Si je faisais exception pour vous, des détenus se plaindraient et j'aurais des ennuis. Il vous faudra faire vos dix jours, après quoi on vous transférera à la section où se trouvent les autres espions.

— Le froid est vif ; puis-je avoir quelques-uns de mes vêtements chauds ?

Il fit apporter mes affaires et après les avoir examinées minutieusement, il m'autorisa à garder un chandail de laine, des sous-vêtements et des chaussettes. Il paraissait franc et cordial, mais sous ce masque, je devais bientôt découvrir un homme mauvais, corrompu et versatile.

Après son départ, un gardien vint transmettre l'ordre de me mener à la visite médicale. Escorté de Saadik et de l'irrésistible Fattouh, de grille en grille, toutes gardées par un surveillant, j'arrivai à l'hôpital de la prison, un grand bâtiment en pierre flanqué d'un long pavillon étroit, au milieu d'un jardin assez vaste et bien entretenu. Par groupes de cinq à dix, une centaine de détenus, la plupart sales, hirsutes, dans leur tenue de forçat, bleue, en haillons, attendaient, accroupis ou faisant les cent pas. À l'écart se tenaient quelques autres qui paraissaient propres et relativement bien vêtus, en uniforme bleu et blanc. Tous m'observaient avec curiosité tandis que nous entrions dans l'enceinte de l'hôpital. Nous n'allâmes pas loin. Soudain, Fattouh s'arrêta et se tourna vers le caporal :

— Écoute, Saadik… Le docteur a encore du travail ; il va falloir attendre un peu. Tu vas aller parler un petit peu à ton copain, à la grille de l'hosto. *Hawaga* Lotz et moi, on va se reposer ici, sous ce mûrier jusqu'à ce que tu reviennes.

— Qu'est-ce que tu me racontes ! s'exclama l'autre. Comment que tu sais que le docteur, il est occupé ? Tu n'as pas été voir et on m'a dit de me presser pour lui amener tout de suite le *hawaga*…

Le Prévôt le coupa, impatient :

— *Ya* Saadik, espèce de fils d'un père ignorant, tu ne comprends rien, hein ? Si je te dis que le docteur il est occupé, il est occupé ! Tiens, voilà deux pipes, une pour toi, une pour ton camarade ; va fumer avec lui et reviens dans dix minutes. C'est clair, maintenant ?

Le caporal fit un signe d'assentiment et, sans un mot s'éloigna. Je me tournai vers Fattouh.

— Pourquoi ?

Il sourit.

— Quelqu'un veut vous parler. Je reviens…

À son tour, il disparut. Un prisonnier qui, jusque-là, se tenait non loin de nous, contre le mur de la bâtisse de pierre, s'approcha. Ce n'était pas un Égyptien. Il avait la peau claire, le visage glabre, rasé de près. Sa figure

respirait l’intelligence. Il ne devait guère avoir plus de trente-cinq ans, bien que sa chevelure brune grisonnât déjà. Il m’aborda :

— Je m’appelle Victor Lévy.

Nous échangeâmes une chaleureuse poignée de main.

— Heureux d’enfin vous connaître. Jamais je ne pourrai assez vous remercier de ce que vous avez fait pour moi.

— Ce n’est rien. Malheureusement, on ne peut pas grand-chose tant que vous serez au *ta’adeeb*. J’ai parlé à Fattouh et aux gardiens, bien sûr, et ils m’ont promis de veiller sur vous, mais améliorer les conditions de la détention à la discipline est très difficile. Quand vous serez transféré à la Section 1, vous aurez tout ce que vous voudrez. J’y suis, avec mes amis, Robert et Philippe ; nous serons voisins. Ça va ?… C’est moche où vous êtes ?

— Bah, je pense m’en tirer. Ce matin Fattouh m’a donné des couvertures chaudes et un tas de cigarettes.

— Oui, c’est moi qui les lui ai données pour vous. Quand vous viendrez chez nous, je vous procurerai des vêtements corrects. En principe, vous ne devez pas porter la tenue verte ; l’uniforme de Toura est bleu. Écoutez, Lotz… Vous allez voir le médecin-chef, le Dr Fouad. Je vous ai intercepté, juste au passage. Essayez de vous faire admettre à l’hôpital pour quelques jours et vous serez débarrassé du stage au *ta’adeeb* une fois pour toutes. Si vous n’y réussissez pas, demandez-lui de vous faire accorder au moins un matelas. Dites-lui que vous avez des douleurs dans le dos. Il n’est pas mauvais bougre, ce toubib, mais capricieux comme une chèvre. J’ai appris que vous aviez déjà fait la connaissance du directeur.

— Oui ; il semble un type bien.

— Ne vous y fiez pas. C’est un salaud. Par chance, je suis en assez bons termes avec lui.

— C’est ce que j’ai entendu dire. Vous paraissez diriger la prison.

— Oh non !… Seulement, avec onze ans de cabane, je suis un ancien et je connais toutes les ficelles. Bon, je dois vous quitter. Il ne faut pas qu’on nous remarque à bavarder trop longtemps ici. Ils voient des complots partout et il vaut mieux y faire attention. De plus, vous êtes nouveau, considéré comme dangereux, alors ils vont vous surveiller pendant un moment.

Il me serra cordialement l’épaule, me sourit et :

— Ne vous inquiétez de rien ; nous veillerons sur vous.

Puis, s'assurant d'un coup d'œil circulaire que personne ne se trouvait à portée de voix, il ajouta dans un murmure :

— *Shalom !*

La visite médicale avait lieu tout au bout du pavillon. Trois marches menaient à une spacieuse véranda où quatre hommes en costume civil sombre, affalés sur des chaises-longues sirotaient des cafés en grillant des cigarettes. Nous nous arrêtâmes au bas des marches sur un signe du caporal qui monta, seul. Il salua cérémonieusement les allongés qui l'ignorèrent souverainement, puis il passa et entra dans le bâtiment.

— Ce sont des docteurs de la prison, me chuchota Fattouh. Quelques-uns seulement… Ça rapporte d'être bien avec eux. Là-bas, c'est le bureau du major. S'il vous prend à la bonne, finis les ennuis !

Du seuil, Saadik me fit signe de le rejoindre et j'entrai dans le cabinet où un homme âgé, chauve, trônait derrière un grand bureau. Debout, près de lui, se tenait un jeune médecin, un stéthoscope autour du cou. Le vieux monsieur s'adressa à moi, en excellent anglais.

— Je suis le Dr Fouad, médecin-chef de l'établissement. Monsieur Lotz, sans doute ?

Il me détailla des pieds à la tête, puis secoua sa calvitie d'un air dégoûté.

— C'est tout ce que vous avez comme… Comme vêtements ?

— Oui, Docteur. Ce n'est ni tout à fait à la dernière mode, ni très chaud.

— Hum… Vous êtes très différent des photos de vous que j'ai vues sur les journaux.

— Les temps changent, Docteur.

— Oui, en effet… Bon, dites-moi, êtes-vous en bonne santé ? Rien ne cloche ?

— Malheureusement si, Docteur ; je ne me sens pas très bien. Il y a quelque temps, on m'a traité pour des ennuis de la vésicule biliaire et maintenant, dormir à même le sol réveille mes douleurs.

— Et que puis-je y faire, à votre avis ?

— Je l'ignore, ce n'est pas moi le médecin, c'est vous. Peut-être une hospitalisation me permettrait-elle de dormir dans un lit, sur un matelas ?

Il se tourna vers le jeune homme au stéthoscope :

— Dites-moi, Sabri, à votre avis, ce type-là sait-il l'arabe ?

— Cela m'étonnerait.

Le Dr Fouad gratta son crâne luisant.

— Je l'admettrais bien ici pour quelques jours ; c'est honteux la façon dont on le traite. Mais l'administration va encore me faire des embarras et m'accuser de favoritisme. Vous connaissez ces loustics… Il vaut mieux que je voie d'abord.

Il décrocha son téléphone, composa un numéro.

— Le Dr Kamal Assem, s'il vous plaît… De la part du Dr Fouad… Allô, Dr Assem ? Bonjour mon cher confrère, comment va la famille ?… Bien !… Voilà, j'ai ici ce nouveau prisonnier allemand, vous voyez de qui je veux parler… Oui, c'est cela. On le garde au *ta'adeeb*, il n'est pas très bien et je pensais qu'on pourrait peut-être l'admettre à l'hô… Quoi ?… Pourquoi ?… Hum, oui, je comprends. Eh bien, dans ce cas… Oui, bien entendu… Certainement… Merci, Dr Assem. *Ma'assalama*.

Il reposa le combiné sur sa fourche, haussa les épaules et dit au Dr Sabri, toujours en arabe :

— Je m'en doutais. On le considère comme très dangereux et pour plus de sécurité ils tiennent à le garder isolé. Pas d'hôpital, sauf cas grave et même alors, accord préalable de l'administration, garde spéciale et tout. Je ne comprends pas de quoi ils peuvent avoir peur. Enfin, ce sont les ordres.

Il se tourna vers moi et, cette fois, en anglais :

— Je regrette, Monsieur Lotz, mais nous n'avons plus un lit de disponible. Sauf cas d'urgence, nous ne pouvons admettre aucun nouveau patient.

Il griffonna une ordonnance qu'il me tendit.

— Tenez, je vous ai prescrit quelques pilules qui calmeront vos douleurs. Et puis, passez au magasin pour y prendre un matelas. Pour l'instant, c'est tout ce que je peux faire ; Et… heu… Permettez-moi de vous donner un conseil : demandez donc à votre consul d'intervenir auprès de l'administration de la prison afin que l'on vous accorde certains privilèges.

Je le remerciai et sortis avec Saadik. Bah, c'était l'Égypte ! Je connaissais le manège : la peur d'être soupçonné de corruption faisait craindre à un petit fonctionnaire d'autres petits fonctionnaires et personne n'osait faire quoi que ce soit. Enfin, j'avais au moins un matelas.

Je le touchai au magasin ; un bon matelas, bien propre. Il valait les cinquante cigarettes que je donnai au garde-mites et je pouvais regarder les jours à venir avec un peu plus de sérénité ; j'avais un endroit assez confortable pour dormir et quelque chose à manger. La pensée de compter

quelques amis sûrs dans cette prison puante me réconfortait un peu. Je ne me fiais guère à Fattouh, si utile qu'il pût être, mais j'attendais avec impatience le temps où je resterais en contact quotidien avec Victor.

De retour au quartier disciplinaire, le prévôt me fit les honneurs des lieux. Il n'y avait pas grand-chose à voir, sinon la misère humaine dans ce qu'elle avait de pire. Dans des cachots à peine plus grands que le mien, on entassait jusqu'à quinze malheureux. Fattouh m'expliqua que, faute de place, ils dormaient à tour de rôle. Les uns restaient accroupis le long d'un mur pour permettre aux autres de s'allonger, détendre leurs muscles et prendre un peu de sommeil. Ils restaient ainsi enfermés la plupart du temps et une puanteur effroyable régnait partout. On me fit admirer également le poteau où l'on attachait les prisonniers punis du fouet. La flagellation, châtiment moyenâgeux, fait encore très officiellement partie de l'arsenal des peines dans l'armée et les prisons de l'Égypte moderne.

Au déjeuner, où il m'offrit un savoureux plat de viande de bœuf en conserve et de la purée de pomme de terre, Fattouh avait un autre invité : le sergent Abbas, un géant qui arborait sous une interminable moustache frisée un éternel sourire vainqueur. Le sous-officier Abbas ajoutait à ses fonctions de gardien de prison, celles de bourreau de la République Arabe Unie. Il ne se pendait pas un humain au nom de la loi, en Égypte sinon par les bons soins du sergent Abbas. Assis entre Fattouh et moi, il piochait allègrement des fourchetées de singe frit, en multipliant de joyeux clins d'œil à mon intention.

— Ah, Monsieur Lotz ! s'exclamait-il, ravi, que je suis heureux de faire votre connaissance ici, devant une bonne table, plutôt qu'en un autre endroit. À la lecture des journaux, je craignais bien devoir vous passer une corde au cou par un beau petit matin. Ç'aurait été bien dommage ! Mais Allah est miséricordieux.

Un gros morceau de bœuf disparut dans sa bouche. Il clappa de la langue et reprit, aimable :

— Je suis sûr que vous vous seriez très bien conduit. Avec vous, on n'aurait certainement pas eu ce gâchis que nous a fait notre client de ce matin.

Un nuage passa dans son regard.

— Sale travail, aujourd'hui… Moche. Il était déjà mort de frousse quand je l'ai emmené et il m'a dégobillé dessus. Je lui ai flanqué une bonne tarte sur

l’oreille, histoire de lui laisser un petit souvenir de moi dans l’au-delà.

Soudain pensif, il amorça un embryon de réflexion philosophique :

— C’est drôle, il y en a qui savent se tenir, d’autres non…

Et il obliqua sur l’évocation de nombreuses pendaisons, les unes dont il tirait manifestement une grande satisfaction, les autres qui lui laissaient le regret de la besogne mal faite. Il ne montrait aucun sadisme, rien de sanguinaire dans ses propos qui étaient plutôt ceux d’un brave gars, une bonne pâte, qui parlait de son métier avec la légitime fierté du bon artisan.

Au matin du dixième jour à Toura, le sergent de garde à la Disciplinaire me dit de prendre mes affaires pour me rendre à la Section 1, que l’on considère comme celle où les précautions de sécurité les plus formidables font de ce quartier celui dont on ne s’évade pas. De fait, c’est une énorme bâtisse de quatre étages, en pierres de taille, aux longues rangées de petites fenêtres à gros barreaux de fer, entourée de larges murailles au chemin de ronde arpenté en permanence par de nombreuses sentinelles armées, et qui se dresse, sinistre prison au cœur de l’autre prison. Dans le grand et massif portail de bois, on entrouvrit pour moi la petite porte par laquelle je me glissai dans cet univers clos qui s’étend entre l’enceinte et le bâtiment proprement dit. À peine le battant se refermait-il derrière moi, qu’un surveillant se mit en devoir de me fouiller. Mais Victor accourait déjà, me saluant du bras. Il tendit au garde une cigarette.

— Ça va, lui dit-il.

L’autre me sourit et me fit signe de passer. Mon protecteur m’entraîna.

— Je vous attendais. Montons. Vous êtes au quatrième, avec tous les soi-disant « politiques dangereux ». En principe, c’est la section où la discipline est la plus rigoureuse de tout le pénitencier. En fait, c’est la plus propre et la plus confortable. Nous y habitons et votre chambre est prête.

Un gardien assez corpulent, à la peau très sombre, nous accueillit en haut. Victor me le présenta :

— Abou Khris, le sergent responsable de l’étage. Il ne nous donne aucun souci.

Il se tourna vers le sous-officier :

— Ouvre la chambre au *hawaga*.

Me pliant aux usages, j’offris automatiquement une cigarette à Khris qui l’accepta avec beaucoup de dignité, sortit une énorme clef de sa poche et ouvrit l’une des cellules.

— Entrez, m’invita Victor. Elle vous plaît ?

Je restai sidéré. C’était toujours le même placard réglementaire de deux mètres sur trois, avec sa minuscule fenêtre à gros barreaux, mais on en avait fait ce qui, en ces lieux, n’était rien moins qu’une chambre de palace ! Au-dessous des murs repeints de frais en bleu ciel, des couvertures faisaient office de moquette. Sous la fenêtre se trouvait un matelas flambant neuf, avec draps, oreiller, couvertures, également neuves. Une table pliante, une chaise, une petite armoire et une étagère où s’alignaient quelques livres anglais, constituaient l’ameublement. Une ampoule électrique pendait au plafond, le seau hygiénique, brillant de propreté, était muni d’un couvercle en bois monté sur charnières et au mur était accrochée l’une de ces anciennes fontaines à réservoir ventru, avec un petit robinet.

Je possédais même un tableau, une véritable peinture à l’huile, représentant un paysage. Comme je le contemplais, Victor précisa :

— Cadeau de bienvenue de Robert, le troisième des Mousquetaires. Il ne manque pas de talent.

— Suffocant ! Franchement, Victor, je ne sais que dire. C’est si inattendu ! Comment diable y êtes-vous arrivé ?

Il se mit à rire.

— Mes relations, mon cher. Allons, je suis content qu’elle vous plaise. Vous risquez d’y passer tant d’années qu’il vaut mieux essayer de vous installer le plus à l’aise possible.

— Curieux, tout de même, comme on apprend à apprécier le moindre confort que vous apporte la vie quand on se trouve en prison. Il y a un an, je n’imaginais même pas pouvoir vivre dans un cagibi de cette taille et, ici, je suis heureux comme un roi d’avoir une cellule propre et quelques meubles rudimentaires.

— Attendez, j’ai encore quelque chose à vous montrer.

En disant cela, il avait déplacé le fond de l’étagère aux livres et découvrait, dans le creux, une plaque chauffante électrique sur laquelle je pouvais cuisiner, un couteau et un paquet de café.

— Petits objets aussi utiles qu’interdits, commenta-t-il, en souriant. Si le soir vous désirez vous faire un café ou manger quelque chose… Car, en attendant que vous vous soyez bien organisé, vous feriez mieux de prendre vos repas avec nous.

Un prisonnier entra, portant deux tasses de café fumant.

— Voici Mohammed ; il sera votre tampon, votre valet particulier, si vous voulez.

C'était bien le plus extravagant ! J'allais vivre en seigneur, avec un domestique à mon service, dans la plus terrible des prisons d'Égypte. Je ne tarderais pas à apprendre que les détenus qui disposaient d'argent avaient tous leur serviteur qui faisait leur ménage, lavait leur linge, préparait leurs repas, trafiquait pour leur compte. On payait leurs services cinq ou six cigarettes par jour. Victor m'expliqua qu'à Toura, comme dans toute l'Égypte, il existait une énorme différence entre ce qui était et ce qui devait être. Ainsi, en ce quatrième étage, réservé aux « Politiques dangereux », nous étions tous condamnés aux travaux forcés. Mais très peu d'entre nous travaillaient. L'administration jugeait plus prudent de nous laisser à notre oisiveté que de nous envoyer en atelier ou sur un chantier au contact de « droits communs » que nous risquions de contaminer avec nos idées subversives.

Mon mentor me racontait ce que lui et ses camarades avaient enduré, dix ans auparavant, aux carrières du pénitencier, à quelque cinq kilomètres de la centrale. Pendant trois ans, classés *catégorie III*, comme tout nouvel arrivant, ils avaient pensé crever à la tâche, sous les coups et chichement nourris. Ils avaient suivi la filière : détenus de *catégorie II* les trois années suivantes, ils avaient travaillé en atelier, dans l'enceinte de la prison. La septième armée, devenus prisonniers *catégorie I*, ils se voyaient accorder le droit de ne rien faire du tout ou de choisir le travail qui leur plaisait, en atelier, ils obtenaient également quelques avantages supplémentaires : la possibilité d'envoyer et de recevoir plus de lettres, de posséder quelques meubles simples et un pécule plus important.

En effet, le détenu de catégorie I touchait, en principe, dix livres par mois ; celui de seconde, sept et le paria de troisième, seulement cinq. En fait, rares étaient ceux qui disposaient d'un peu d'argent au bureau et dix livres constituaient une vraie fortune. Cela représentait la solde mensuelle d'un sergent-chef ayant vingt-cinq ans de carrière et la charge d'une famille nombreuse. En ce qui me concerne, Victor me rassura vite. Au bureau, il avait appris que sur intervention de mon avocat allemand, on nous avait classés d'offices, ma femme et moi, en catégorie I, ce qui fait que je n'aurais pas à tirer des plans sur la comète pour tenter de me débrouiller avec cinq livres par mois. Aucune inquiétude à avoir non plus quant à ma

correspondance avec Waltraud. Nous pourrions échanger toutes les lettres que nous voudrions, toujours grâce à Victor qui s'était assuré les bons offices du commandant Kamal, amateur de cigarettes américaines et de chocolat suisse.

Au secret, je me demandais souvent comment j'allais tuer le temps, tout au long de cette éternité solitaire qui m'attendait.

— Ne vous faites donc pas de souci à ce propos, me répondit mon nouvel ami à qui je faisais part de mon angoisse. En principe, nous devrions rester bouclés dans nos cellules vingt-trois heures par jour. Mais entre le règlement et son application ! En fait on ouvre nos portes vers 7 heures, on les referme sur nous à midi pour deux heures encore, et le couvre-feu a lieu à 17 heures. Toujours en principe, les « politiques » ne doivent parler à personne et les visites de cellule à cellule sont interdites. Mais l'administration, là aussi, ferme les yeux. Non par bonté d'âme ; simplement parce qu'elle sait que si elle appliquait strictement le règlement, elle se créerait un tas d'ennuis.

Comme je m'étonnais que ses camarades et lui aient survécu à onze ans de détention, il me confia que seules les trois premières années avaient vraiment été très dures, avec les incessants passages à tabac qu'ils devaient à la pire des calamités possibles, en Égypte : être à la fois espions et juifs.

— Vous avez de la chance d'être allemand, me dit-il. Vous n'imaginez pas les désagréments que cela vous a évités.

— Être pendu, par exemple.

— Oui. Vous êtes une assez belle prise pour vous balancer au bout d'une corde. Pour des raisons politiques, Nasser a préféré laisser la vie à un Allemand. La situation économique, déjà si désastreuse, empire de jour en jour et il a besoin de l'aide de tous ceux qui voudront bien la lui accorder, y compris l'Allemagne un jour ou l'autre.

— Je me demande combien de temps encore il pourra se maintenir au pouvoir.

— Vous savez, les prisons sont pleines de gens qui ont comploté sa perte et ont échoué. Vous en avez parmi vos voisins, à cet étage. Tenez… Descendons, je vais vous en présenter quelques-uns.

Dégringolant l'escalier de fer, nous fûmes bientôt dans la cour. Des détenus allaient et venaient, seuls ou par petits groupes. Dans un coin, à quelque distance des autres, six ou sept hommes que leur tenue, leur

comportement désignaient comme des membres d'une certaine classe sociale, faisaient bande à part. Victor m'entraîna vers eux.

— Messieurs, leur dit-il, permettez-moi de vous présenter Monsieur Lotz, le dernier à se joindre à notre communauté.

Ils me firent face, me saluèrent et, pendant que nous échangions des poignées de main, Victor débitait sa litanie :

— Messieurs Abdou Rahman Salem, espionnage pour la C.I.A., dix ans ; Karam Ismaïl, C.I.A., quinze ans ; Saïd Loufti, subversion politique, vingt-cinq ans ; Dr Ezzedin Abdel Kader, subversion politique, vingt-cinq ans ; capitaine Ahmed Loufti, ex-officier de la Marine égyptienne, espionnage pour l'Intelligence Service britannique, vingt-cinq ans. Son père a été pendu pour la même affaire. Messieurs Riad Osman, C.I.A., vingt-cinq ans ; Kamal Abdoul Razzak, subversion politique et espionnage, quinze ans.

— Eh bien, Messieurs, dis-je, il me semble que je suis en excellente compagnie.

CHAPITRE XIII : LE TAUX DE CHANGE

Printemps 1967. Depuis deux ans, j'étais en prison. Je passais beaucoup de temps avec Victor Lévy et ses deux camarades, Philippe Nathanson et Robert Dassa. Ils avaient appris ma véritable identité de façon assez amusante.

Pendant les trois premiers mois de ma détention à Toura, ils me croyaient allemand et ils m'aidaient, souvent au prix de bien des ennuis et de pas mal de dangers pour eux, parce que j'avais travaillé pour leur pays ; de ce fait, nous étions devenus de solides amis et je restais de longues heures dans leurs cellules où ils évoquaient Israël et leur vie là-bas.

Entre eux, ils parlaient le français, que je possédais mal ; aussi, en ma présence, les conversations se déroulaient en anglais, puisque, en principe, j'ignorais également l'hébreu. Un jour donc, discutant de la politique d'Israël, Victor et moi nous nous trouvâmes en désaccord. La controverse se prolongeait et, pour y mettre fin, Robert s'adressa à mon interlocuteur :

— Tu ne t'attends tout de même pas à ce qu'un gentil allemand, comme lui, comprenne quelque chose aux finesses de la politique israélienne, lui dit-il en hébreu.

Je ne pus tenir plus longtemps et, partant d'un grand rire, je lui lançai, dans la même langue :

— Espèce de schmock ! Je suis aussi israélien que toi !

Après quoi, le commandant Ze'ev Gur Arieh (c'est mon nom hébreu) des Services de Renseignements israéliens devint, évidemment, un membre à part entière du club.

La séparation d'avec Waltraud se révélait plus épouvantable que je ne l'avais pensé et même les immenses privilèges que je devais à Victor compensaient mal son absence. Le consul d'Allemagne hors son rôle d'intermédiaire pour mon ravitaillement en vivres et en cigarettes, se montrait d'une inefficacité remarquable et me mettait dans d'incessantes colères ; de plus, je fumais comme un pompier, si bien qu'en fin de compte, une crise cardiaque m'avait expédié à l'hôpital. Interlude relativement agréable, le séjour que j'y fis eut pour effet de me faire nettement prendre conscience du temps interminable que durerait ma peine et des conditions de vie effroyables des détenus moins privilégiés que moi qui m'entouraient. Je comprenais ce qu'avait dû être le sort des Juifs égyptiens et celui

qu’enduraient les opposants politiques sous le nassérisme. Et c’est ce qu’on appelait le socialisme arabe de Nasser !

Mon état s’améliora sérieusement après quelques mois de séjour, néanmoins je prolongeai mon hospitalisation. C’est vers cette époque qu’avec les « Trois Mousquetaires », je me lançai dans un projet d’évasion assez fou.

Victor et Robert avaient accès à la cour extérieure où se trouvait, accolé au mur d’enceinte, un hangar à outils. Il s’agissait de creuser un tunnel qui, partant de cet appentis, passerait sous la muraille et déboucherait en pleine nature, le plus loin possible des tours de guet. À l’heure dite, les deux sapeurs nous feraient sortir clandestinement, Philippe et moi, de la cour intérieure où nous étions confinés, et nous tenterions la belle tous quatre. La tentative ne pouvait se faire que de jour ; il nous fallait donc modifier nos tenues de forçat afin qu’elles puissent passer pour des vêtements civils. Et ensuite ? Nous avions besoin de complicités extérieures afin de trouver un refuge sûr où nous cacher, des faux passeports, quelques nippes assez convenables pour ne pas nous faire remarquer, et le temps et les moyens de forger une histoire crédible…

Robert Dassa avait déjà purgé quatorze des quinze années de prison auxquels il avait été condamné. Nous estimions raisonnable qu’il attende quelques mois encore une libération sûre, au lieu de tenter une aventure si hasardeuse qu’elle ne présentait qu’une chance sur deux de réussite. Il demanda à réfléchir, mais, très vite, il se décida : nous étions tous embarqués dans la même galère, il risquerait le coup avec nous et comme nous. C’est dire l’homme qu’il est.

Mais les événements se précipitaient et allaient balayer nos plans comme fétus de paille.

À la lecture des journaux comme aux informations que nous donnaient les officiers, il apparaissait chaque jour plus manifestement que l’on préparait systématiquement l’opinion publique égyptienne à la guerre. La presse, les discours au cours des rassemblements de masse, exacerbaient artificiellement la haine contre Israël et les Occidentaux. Je mesurais l’impact de la propagande à l’attitude des gardiens et des détenus, avec qui j’étais, jusque-là en bons termes : ils me fuyaient, craignant d’être vus en conversation avec moi. Ressortissant allemand, citoyen d’un pays avec lequel la R.A.U. avait rompu les relations diplomatiques en raison de son

attitude pro-israélienne, je me trouvais dans une situation délicate et non seulement je subissais cette espèce de quarantaine morale, à l'hôpital où j'étais isolé de mes trois camarades, mais encore les autorités pénitentiaires multipliaient les brimades à mon égard : fouilles plus fréquentes, contrôles plus sévères. Cette tension atteignit son maximum lorsque la radio et les journaux annoncèrent le blocus du détroit de Tiran par la marine égyptienne. Le plus écouté des journalistes du pays, parce que ami intime de Nasser, Mohamed Hassaneïn Heykel, écrivait tout uniment dans un éditorial, que cet acte avait pour but de contraindre Israël à déclencher les hostilités contre la R.A.U. Après quoi, l'aigle égyptien fondrait sur le poulet juif et le mettrait en pièces. Apparemment, la libération de la Palestine arabe était à portée de la main. Dans toute la prison de Toura on colla des affiches en couleur où l'on voyait la botte d'un soldat égyptien écraser un Juif caricatural ; d'autres montraient ce même godillot bottant le cul de l'Oncle Sam. La radio dégorgeait à longueur de journée de tonitruants discours pleins de gloire et de sang, que relayaient des marches militaires triomphales. La guerre semblait sur le point d'éclater d'un instant à l'autre.

Un jour, Victor vint nous annoncer que l'administration avait décidé l'application de la règle d'isolement des politiques, en conséquence, ceux qui se trouvaient à l'hôpital allaient être renvoyés dans leur cellule. Il fallait, en effet qu'ils fussent regroupés puisque les instructions prévoyaient qu'en cas de bombardement aérien dans le voisinage d'une prison, on ouvrit les grilles aux droits communs et que l'on fusillât les politiques. Charmante perspective.

Dès le lendemain matin, on me convoquait au bureau du médecin-chef.

— On a décidé de vous renvoyer à la Section 1, me dit-il.

Je jouai l'innocent :

— Vous m'estimez guéri, Docteur ?

— Heu… C'est-à-dire que vous allez bien mieux.

— Un peu mieux, en effet ; mais je ne suis pas rétabli. Qu'arrivera-t-il si j'ai une crise cardiaque durant la nuit, seul dans ma cellule ? Personne pour me faire une piqûre, personne pour appeler un médecin…

— Je n'y peux rien ; ce sont les ordres. Mais on pourra toujours vous hospitaliser le cas échéant. Nous allons vous faire attribuer un lit et un matelas et nous mettrons un surveillant médical à la Section 1. Si un détenu politique a besoin des soins d'un médecin, il pourra l'appeler. D'ailleurs,

c’est très provisoire ; la guerre ne durera que quelques jours et vous reviendrez ici. De toute façon, si vous avez besoin de quoi que ce soit, venez me voir quand vous le voulez.

Inutile de discuter ; il n’avait pas le pouvoir de s’opposer aux ordres. Je dus faire mes paquets et retourner au quartier.

Le lendemain, 4 juin, les sirènes sonnèrent une alerte aérienne. Il était près de 8 h 30 et la plupart des politiques se trouvaient dans leur cour. Par ma fenêtre, d’où j’avais une assez belle vue par-delà les murs nord, nord-est et nord-ouest de la prison, je regardais la vie qui s’écoulait, normalement, semblait-il : voitures et camions sillonnaient la route Le Caire-Helouan ; des péniches descendaient ou remontaient le Nil ; un train débarquait des voyageurs en gare de Toura. Selon le règlement au cours d’un raid aucun prisonnier ne devait se montrer et l’on avait triplé la garde sur les chemins de ronde. Je sortis mon réchaud électrique de sa cache, me fis un petit café et me plongeai dans la lecture d’un livre. Soudain, une série de violents coups, dans la cloison, m’avertit que mon voisin de cellule, Abdul Rahman « demandait la communication ». J’allai donc à la fenêtre, si proche de la sienne que nous pouvions bavarder sans élever la voix. Souvent, la nuit, quand le sommeil nous fuyait, nous passions de longues heures à converser, debout, la tête au niveau de l’ouverture.

— Qu’y a-t-il ? La guerre est déclarée ou quoi ?

Surexcité, il cria presque :

— Tu entends ? Des explosions…

— Quelles explosions ?… Je n’ai rien entendu.

— Crois-le ou non, mais il y en a eu trois ou quatre, violentes. Je ne plaisante pas, Rusty. Reste à la fenêtre, peut-être que tu percevras quelque chose, toi aussi.

En effet, de lourdes déflagrations se succédèrent, soudain, en chapelet.

Tout aussitôt, la musique martiale que ne cessait de déverser le haut-parleur, dans le corridor, s’arrêta et une voix frénétique annonça :

— Nous interrompons notre programme pour une importante communication : Des avions de combat de l’ennemi sioniste, renforcés par des bombardiers américains, ont attaqué un nombre limité d’objectifs proches de la capitale, n’occasionnant que des dégâts insignifiants. La plupart des lâches attaquants ont été abattus par les vaillants pilotes de la R.A.U. Notre bien-aimé Président, Gamal Abdel Nasser, a immédiatement

donné l'ordre d'occupation complète de la Palestine. Déjà, nos forces armées ont pénétré profondément à l'intérieur du territoire du soi-disant État d'Israël qui cessera d'exister dans quelques jours. La Guerre Sainte est déclarée et le glaive de l'Islam dégainé. D'autres communiqués suivront chaque heure du jour. Voici l'hymne national que joue un orchestre militaire…

Une heure plus tard, en effet, on nous donnait le second communiqué :

— Les divisions blindées de la République Arabe Unie avancent rapidement à l'intérieur du territoire israélien et ont déjà occupé nombre de villes et de villages. Quelques véhicules, en tête des colonnes conquérantes sont équipés de haut-parleurs et ils ordonnent à la population juive de dégager les rues et de demeurer dans ses demeures. Les Arabes de Palestine, qui subissent depuis des années le joug sioniste, accueillent avec enthousiasme nos héroïques combattants. Ils dansent dans les rues et beaucoup pleurent de joie et de soulagement. De grandes concentrations de troupes et de blindés israéliens, complètement encerclées sont en voie de destruction. Plus de quatre-vingts avions de combat israéliens ont été abattus au cours des deux premières heures de la guerre et ils continuent de tomber comme les feuilles desséchées d'un arbre mort. Demain, si Allah le Miséricordieux le veut, nos héroïques soldats diront leur prière du soir à Tel-Aviv.

Vers la fin de l'après-midi, on nous aligna dans le corridor, devant nos cellules, le directeur de la prison devant nous faire une communication. Je ne vis ni Victor ni mes autres camarades et l'on m'apprit que « pour assurer leur sécurité » on les avait mis au secret. Nous attendions. Une demi-heure passa. Enfin, du haut-parleur, la voix directoriale tomba, rauque, martiale.

— Officiers, sous-officiers, soldats, prisonniers, mes frères ! Aujourd'hui nous vivons un grand jour de l'histoire de notre peuple égyptien ; un grand jour de la glorieuse histoire de notre République et de la Nation arabe. L'ennemi nous a déclaré la guerre et nous avons relevé le défi. Une grande partie de la Palestine est tombée aux mains de notre armée victorieuse et il ne s'écoulera guère de temps avant que le dernier des Juifs ne soit chassé de la terre arabe. Réjouissez-vous, mes frères, comme je sais que vous le ferez. Aujourd'hui, il importe peu que l'on soit officier, surveillant ou prisonnier. Un cœur égyptien bat dans nos poitrines et nous partageons tous le même sentiment de fierté nationale. Notre pays se trouve en état de guerre et cela

crée à chacun de nous de grandes responsabilités. Nous devons tous prendre notre part de la tâche commune pour obtenir une victoire rapide et définitive. Je compte sur tous les détenus à qui les médecins ont reconnu une bonne santé pour donner leur sang à l'intention de nos glorieux soldats qui se battent sur le front. Pour une meilleure participation à l'effort national, le temps de travail aux carrières et dans les ateliers sera augmenté. Comme on a besoin d'officiers et de gardes dans les camps de prisonniers de guerre, car déjà des milliers de militaires israéliens, parmi lesquels trois cents pilotes, ont été capturés, le personnel d'encadrement et de surveillance de la centrale sera réduit. En raison du manque de surveillants qui va temporairement en découler, les visites aux détenus sont supprimées jusqu'à ce que prenne fin la situation exceptionnelle actuelle. Un couvre-feu renforcé est instauré du crépuscule au matin, dans la Centrale pénitentiaire toute entière.

Dès qu'il eut terminé son allocution, on nous boucla de nouveau à double tour dans nos cellules. J'arpentais mon cagibi, tentant de faire le point à la lumière des chiches renseignements recueillis.

L'expérience passée m'avait appris à me méfier des communiqués emphatiques des services égyptiens et l'on ne pouvait manifestement pas prendre pour argent comptant toutes les déclarations et les discours ruisselants de sang et de gloire qui constituaient leur prétendus bulletins d'informations. Néanmoins, il fallait admettre qu'ils étaient fabriqués à partir d'un grain de vérité. S'il n'y avait seulement que dix pour cent de vrai dans leurs fanfaronnades, la situation d'Israël m'apparaissait déjà bien sombre. Mais comment cela aurait-il pu arriver ? C'était une histoire de fou. L'armée de mon pays n'avait pu être surprise ; il était impensable que l'État-major n'eût rien su des gigantesques préparatifs de guerre effectués par les Égyptiens dans le Sinaï. Je croyais plutôt qu'il savait l'emplacement exact et le dispositif des forces de Nasser. Je me souvenais de la minutie avec laquelle on examinait et discutait mes rapports. Aucun détail ne paraissait trop insignifiant, aucune rumeur trop vague, pour ne pas être pris en considération, surveillés, vérifiés. Pourquoi cela aurait-il changé depuis ?

Alors, quelle réalité se cachait derrière les communiqués triomphants du Caire ? Lors de mon arrestation, l'Égypte était incapable de mener une guerre et, encore moins, de la gagner. Sa puissance militaire n'avait pu s'améliorer à ce point en si peu de temps. Ce n'était pas une question

d’armement. Les Russes pouvaient couvrir le pays d’armes et de matériel, ils n’y changeraient rien. C’était le comportement des hommes qu’il fallait modifier, autrement dit, la mentalité des Égyptiens. Tant qu’ils resteraient ce qu’ils étaient depuis des siècles, ils continueraient de se conduire comme des enfants qui jouent aux grands, au désespoir de tous leurs experts et instructeurs étrangers.

Ils se vantaient d’avoir occupé une grande partie du territoire israélien et d’avoir abattu des douzaines d’avions. Jusqu’où cela était-il vrai ? Difficile à dire. La « pénétration profonde en territoire ennemi » pouvait se ramener à l’occupation d’un ou deux villages arabes ; d’autre part, rien d’invraisemblable à ce que Israël eût perdu quelques appareils au combat, encore que le bombardement de la banlieue du Caire, reconnu par les Égyptiens, donnât peu de crédit aux affirmations selon lesquelles la situation aux frontières, à des centaines de kilomètres des objectifs attaqués, fût critique pour les forces de Jérusalem.

Mais tout cela restait pure spéculation. Des faits émergeraient certainement du fratras de communiqués ronflants et de rodomontades, avant quarante-huit heures, probablement. En attendant, le petit poste à transistors que Victor dissimulait dans une boîte à confiture me manquait terriblement. Je le lui avais souvent emprunté pour écouter les émissions d’informations d’Israël, de la B.B.C. ou de la Voix de l’Amérique. Mais Victor et les deux autres camarades se trouvaient au *ta’adeeb* et je ne pouvais savoir ce qu’il était advenu de la précieuse boîte à confiture.

Il ne me restait qu’à attendre et jamais cela ne m’avait paru aussi difficile, car la défense passive plongeait toute la prison dans une obscurité totale et il faisait noir comme dans un four, dans ma cellule, si bien que m’évader par la lecture ou par la rédaction d’une lettre à Waltraud, comme d’habitude, m’était interdit. Je me demandais quelles conséquences aurait la guerre sur notre sort personnel. L’éventualité d’une victoire égyptienne décisive se perdait bien trop loin pour être sérieusement envisagée ; si les deux adversaires faisaient pat, nous avions peu d’espoir de voir notre situation se modifier sensiblement. Mais si Israël gagnait ? En mesure de dicter ses conditions à la R.A.U., elle pourrait obtenir notre libération. Évidemment, c’était trop beau pour y croire, mais impossible de freiner l’espoir qui montait en moi. Cependant, le risque demeurait de voir les

Égyptiens mettre à exécution leur menace de fusiller les prisonniers politiques si la guerre venait frapper trop près de chez eux.

Cette nuit-là, les avions israéliens s'attaquèrent à des objectifs proches de la prison ; probablement les usines d'armement d'Helouan. Je savourais la satisfaction d'avoir indiqué et localisé certaines des cibles bombardées. Une seule ombre venait ternir mon plaisir : l'appréhension de recevoir, par erreur, la cargaison de l'un de ces appareils. Le raid se poursuivit un moment encore et, de ma fenêtre, je voyais les éclairs qui accompagnaient les déflagrations et déchiraient la nuit encore plus profonde par suite du couvre-feu absolu qui régnait sur la région. Une demi-heure après, une clef ferraillait dans ma serrure et la porte de ma cellule s'ouvrit sur un officier furieux, le lieutenant-colonel Youssef Timra, flanqué de quatre ou cinq surveillants. Il hurla :

— Sortez de là ! Vous ne nous avez donc pas fait assez de mal, déjà ? Une sentinelle du chemin de ronde vous a vu enflammer un journal et l'agiter pour guider les avions ennemis.

J'essayai bien de lui faire comprendre qu'un tel acte de ma part eût été complètement idiot, ne serait-ce que parce qu'inefficace, et que la frousse avait dû troubler la vue de sa sentinelle ; qu'elle confondait lueurs d'explosions et signaux de reconnaissance ; il ne voulut rien entendre. On m'enchaîna et, poussé devant les fusils des gardes, je descendis au quartier disciplinaire. Je ne faisais que précéder tous les autres détenus politiques de douze heures, car dès le lendemain, ils étaient tous transférés au secret.

Lentement, petit à petit, nous comprenions que tout n'allait pas aussi bien pour les Égyptiens qu'ils le claironnaient. Nous devions apprendre même que cela tournait au désastre ; mais ce serait plus tard. Un matin, Abdul Rahman nous communiqua une nouvelle incroyable : Nasser démissionnait ! Un moment après, les haut-parleurs de la prison étaient de nouveau branchés sur les postes de radiodiffusion nationale et, en traversant la cour pour nous rendre à la cellule de notre ami Mustapha Amin, nous pûmes entendre le bulletin d'informations. Le Président avait bien, en effet, annoncé son intention de se démettre de sa charge et le parlement se réunirait dans l'après-midi même pour décider s'il acceptait ou non cette démission. Durant ce temps, continuait le speaker, les bombardiers américains qui soutenaient les forces aériennes israéliennes pilonnaient sans arrêt les positions égyptiennes. Les troupes de la R.A.U. se battaient

héroïquement et infligeaient de lourdes pertes à l'ennemi impérialiste-sioniste. Plusieurs divisions israéliennes étaient détruites et une colonne égyptienne avait repris les villes de Khan-Yunis et d'El-Arich. En quelques points du front, le haut commandement avait décidé un raccourcissement des lignes de défense, pour des raisons stratégiques. Le canal de Suez était fermé. Les Nations Unies lançaient un appel pour un cessez-le-feu. L'Union Soviétique condamnait en termes particulièrement énergiques l'agression impérialiste et menaçait d'intervenir activement aux côtés de la R.A.U. s'il n'y était pas mis fin. Les traîtres et les agents sionistes répandaient des rumeurs défaitistes auxquelles le public ne devait pas prêter l'oreille. Procéder à un repli tactique ne signifiait pas que l'on subissait une défaite et la grande nation arabe sortirait une fois de plus victorieuse de l'épreuve. Que la paix et la bénédiction d'Allah soit sur vous…

Quand le bulletin s'acheva sur ces mots, tous les détenus politiques, sortis pour l'écouter, formaient un groupe.

— Que penses-tu de la démission de Nasser ? demandai-je à Mustapha Amin.

Il haussa les épaules :

— Du bluff. Remarque qu'il n'a annoncé que son intention de démissionner et qu'il laisse la décision à la bande de béni-oui-oui qui lui sert de simili-parlement. Je te parie tout ce que tu veux qu'à cette heure ses sous-fifres organisent les manifestations de masse où l'on va pleurer pour le garder : « Nous voulons notre chef bien-aimé, le sauveur de la Nation !… » On sait comment ça se passe. Ils chargent de paysans et d'ouvriers d'usines quelques centaines de camions, les emmènent au Caire ou, pour cinq piastres par tête de manifestant, on fait parcourir les rues à leur foule au cri de « Vive Gamal Abdel Nasser ! ». Après quoi, il s'inclinera devant la volonté du peuple.

Nous ne croyions pas tellement Mustapha Amin, à ce moment-là ; mais quelques jours après, nous apprenions que le scénario qu'il avait esquissé pour nous s'était réalisé point par point.

De la cour extérieure nous parvint un sonore :

— Garde-à-vous !

Aussitôt, nos surveillants nous refoulèrent dans nos cachots. Une minute après, le commandant Kamal entrait dans le mien et refermait la porte derrière lui. Nous aimions bien le petit commandant, au quartier politique ;

nous appréciions sa politesse, sa largeur d'esprit qui nous valait souvent quelque privilège peu compatible avec le règlement. On le savait sourd et aveugle à bon escient et ses prix étaient raisonnables.

— Comment allez-vous, *hawaga* ? Vous permettez ?…

Il s'assit sur mon lit.

— J'ai appris qu'on vous avait mis au secret. C'est idiot. Je viens simplement prendre de vos nouvelles.

— À propos de nouvelles, en avez-vous ? Où en est la situation ?

— Franchement, on ne sait que penser. Toutes les informations sont contradictoires. Mais il ne semble pas que ce soit bien bon. J'aimerais vous demander quelque chose, *hawaga*. Après tout, vous êtes notre expert militaire, ici.

— Ah, oui ?

— Bien sûr ! Vous bénéficiez de votre expérience d'officier de l'armée allemande et vos connaissances en la matière surpassent celles des simples officiers de police que nous sommes.

— Peut-être, seulement, je ne sais de la situation que ce qu'en disent les bulletins radiodiffusés et c'est trop peu pour s'en faire une idée précise.

— En tout cas, vous pouvez toujours me dire ce qu'on entend exactement par « seconde ligne de défense ». Cela fait partie du vocabulaire militaire, non ?

— En effet et l'on entend exactement ce que l'on dit. En arrière de la première ligne de défense — la ligne de front, si vous préférez — il y a, généralement une seconde ligne de défense ; ce sont des positions préparées à l'avance sur lesquelles se replient des troupes qui ne peuvent résister à une attaque ennemie.

— Bon… Où se trouve cette seconde ligne de défense ?

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs et, tout d'abord, de la topographie du terrain. En principe, le haut commandement aménage une ligne de fortifications derrière un obstacle naturel, comme une chaîne de montagne, un fleuve, tout ce qui permet de défendre facilement le terrain et gêne l'avance de l'ennemi. Pourquoi voulez-vous savoir tout cela, Kamal ? Avez-vous l'intention de vous engager ?

— Non, pas moi. J'ai trop de famille, *hawaga*. Vos explications paraissent très claires, mais la moitié de ce que vous me dites, m'échappe. En fait, je désire savoir où se trouve cette fameuse « seconde ligne » sur laquelle nos

divisions de combat du Sinaï se sont retirées, selon le commentateur militaire de la radio. Jusqu'où les Juifs ont-ils avancé ? Pouvez-vous me l'expliquer en quelques mots simples ?

— Comment le saurais-je, Kamal ? J'ai appris les nouvelles comme vous, c'est tout.

— J'entends un tas de rumeurs. L'un dit ceci, l'autre, cela, et personne n'est d'accord… El-Arich est tombé ; Charm-El-Cheikh est tombé ; le col de Mitla aussi. Qu'est-ce qu'il nous reste ? Bientôt on va nous apprendre que les Juifs sont à Meadi ! Où est cette deuxième ligne de défense dont ils parlent ?

— Je ne vois que le canal de Suez pour la constituer.

— Et ça les arrêterait ?

— Vous pouvez en juger aussi bien que moi.

— C'est terrible ! Terrible ! Incroyable ! Pourquoi est-il allé chercher la guerre ? Que n'est-il resté tranquillement chez lui à s'occuper de ses affaires ? Mais qu'est-ce qu'il trouve de mal à vivre en paix ?

La porte s'ouvrit et Abdul Rahman passa la tête par l'entrebâillement.

— Oh ! J'ignorais que tu avais un visiteur… Bonjour, mon commandant.

— Entre donc, assieds-toi… Le commandant Kamal et moi discutions de la situation militaire.

— J'ai des nouvelles, dit mon codétenu en venant prendre place près de nous, sur le bord du lit. L'un des surveillants a un frère mobilisé qui revient du Sinaï. Il est rentré chez lui hier soir. Il dit qu'il ne reste rien de l'armée égyptienne. Ceux qui n'ont pas été tués fuient pour sauver leur peau. Les Israéliens ont franchi le Canal et Dayan a établi son Q. G. à Fayid. Ils marchent sur le Caire sans rencontrer de résistance. On dit que Nasser et le maréchal Amer se sont réfugiés en Yougoslavie avec leur famille :

Le visage de craie, Kamal gémit :

— C'est vrai ?… Si les Juifs arrivent jusqu'ici, ils vont nous massacrer tous, à commencer par les officiers ! Ou bien, ils vont lâcher sur nous les prisonniers qui vont nous mettre en pièces !

Je le rassurai :

— Allons, Kamal, ne soyez pas assez puéril pour croire à de pareilles sottises. Toutes ces rumeurs sont manifestement exagérées, cela tombe sous le sens. Il se peut que les Israéliens occupent les deux rives du Canal, mais à

moins d’être complètement idiots, ce qu’ils ne sont certainement pas, ils se garderont bien de marcher sur Le Caire.

— Et qu’est-ce qui les en empêcherait ? demanda Rahman.

— Le bon sens, voilà tout. Supposons, qu’ils puissent prendre Le Caire sans même tirer un coup de feu ; vous rendez-vous compte de ce que représente l’administration d’une ville de cette importance ? Elle a trois millions d’habitants plus qu’Israël tout entier ! Si vous y incluez la population de la région située entre le Canal et le Nil, avec des villes comme Ismaïlia et Suez, vous atteignez un total de quatre à cinq millions de personnes. Essayez d’imaginer ce que cela signifie en termes de ravitaillement, de problèmes de santé et d’hygiène, de police… Bref de tout ce que l’on entend par services publics, et le temps, les efforts, le personnel qu’exige l’administration, même provisoire d’une telle communauté humaine ! À mon avis, vous pouvez écarter d’emblée toute éventualité d’une occupation de la capitale par les Israéliens, simplement parce que c’est impossible.

Mais, déjà, en moi, s’ancrait l’idée que pour Israël, le mot impossible n’avait pas de sens, et j’en éprouvais une immense fierté.

On nous maintint au cachot durant vingt et un jours. La guerre était finie, mais l’administration pénitentiaire ne se hâtait pas de rétablir même l’électricité. Enfermés la plupart du temps, dans nos geôles où il faisait trop sombre pour songer à lire, le jour ; passant la nuit dans une obscurité totale, nous vivions chaque journée comme une éternité. Malgré le D.T.T. que m’avait donné Kamal, la vermine grouillait et j’avais le corps couvert de piqûres de punaises. Plus je me grattais, plus la peau me brûlait. Insuffisamment et mal nourri, j’avais toujours faim et je maigrissais à vue d’œil. Les seules choses dont nous ne manquions pas étaient les nouvelles. Officiers et surveillants défilaient dans nos cellules, impatients de discuter avec nous tout ce qu’ils entendaient à l’extérieur. Bien des témoignages de seconde ou de troisième main, nous parvenaient démesurément exagérés, tel ce chiffre des pertes égyptiennes dans le Sinaï qui se répétait avec effarement : deux cent mille hommes ! Néanmoins, nous avions une image assez nette des réactions populaires. Nasser et ses polices secrètes tenaient le pays sous une poigne de fer et étouffaient toute velléité de grogne par l’arrestation préventive de tous ceux que l’on soupçonnait de critiquer le gouvernement ou l’armée. Malgré tous leurs efforts, ils n’arrivaient pas à

empêcher totalement la population de manifester son mécontentement de mille façons.

Au choc traumatique provoqué par l'annonce de la débâcle, avait succédé un sentiment de dégoût mêlé de colère qui touchait tous les milieux. Avec une tranquille désinvolture, les autorités avaient renoncé à expliquer la déculottée par l'intervention américaine et elles mettaient cette fable de leur propagande sur le compte d'un malentendu. Tous, hommes, femmes et enfants, savaient fort bien que l'armée ne devait sa défaite qu'aux Israéliens, si bien que les officiers craignaient de circuler seuls dans les rues et ils ne sortaient plus en uniforme. Même les nôtres, à Toura, pourtant policiers et non militaires, venaient prendre leur service en civil et se changeaient au bureau. Cette pratique s'était répandue à la suite d'un incident significatif. Dans une rue du Caire, un officier avait hélé un taxi. Le chauffeur, baissant sa vitre, avait craché par terre, avec mépris et lancé :

— Si tu as pu courir du Sinaï jusqu'ici, tu peux marcher jusque chez toi.

— Regarde ça, me dit un matin Mustapha Amin. Voilà qu'ils interdisent les bons mots et les plaisanteries !

Il me tendit le quotidien *El-Ahram*, qu'il recevait régulièrement et qu'il nous lisait à haute voix durant notre brève promenade dans la cour. Il me désignait un article où l'on menaçait de sanctions ceux qui colportaient des anecdotes susceptibles de saper le moral de la nation et de porter préjudice au régime.

Un surveillant nous raconta un incident incroyable dont il avait été témoin. La population entière de Mansoura, un village proche de mon ancienne ferme d'élevage de chevaux, s'était opposée à l'arrestation d'un homme coupable d'avoir proféré quelques remarques désobligeantes à l'égard du pouvoir. Les policiers avaient dû battre en retraite. Mais une heure après, ils revenaient, en force, appuyés par des blindés, et encerclaient la bourgade. Ils plantèrent une *aroussa*, le poteau des condamnés à la flagellation, et tous les habitants mâles du village furent fouettés au sang ; ceux que l'on suspectait être les meneurs de la « rébellion » furent emmenés, on ne savait où.

Un communiqué du directeur suivit notre transfert à la Section 1. Il nous annonçait la fin des mesures d'exception et le retour au régime pénitentiaire normal. Les mois s'écoulèrent dans la routine quotidienne. Deux ou trois fois par semaine, j'écrivais à Waltraud et je recevais ses lettres plus ou

moins régulièrement. Elles se voulaient rassurantes. Ma femme me disait bien se porter ; elle espérait que la guerre apporterait notre libération ; mais elle aussi souffrait du manque de nourriture et elle tentait de faire durer ses provisions jusqu'à ce que le consul sortît de sa léthargie. Nous faisions l'impossible pour nous encourager mutuellement et manifester un optimisme bien souvent de commande.

La radio et les journaux nous inondaient d'informations tendant à prouver que les Arabes avaient repris l'initiative et gardaient la situation en main. Conférences de ministres de ceci ou de cela, conférences préparatoires, exploratoires, conférences au sommet, conférences économiques, conférences de presse… Le monde arabe ne cessait de conférer et la R.A.U. croulait sous les aides financières et matérielles, les soutiens moraux qui affluaient de tout l'univers. Bientôt une armée nouvelle, plus forte et plus nombreuse allait se lever et tirer vengeance du brutal et lâche agresseur qui se verrait contraint de plier le genou devant la puissance de la Nation arabe. Aucun navire israélien ne franchirait jamais le canal de Suez. Ce qui avait été pris par les armes, serait repris par les armes…

Un journal annonça le suicide du maréchal Amer et dénonça comme des mensonges grossiers les rumeurs selon lesquelles le grand chef des armées avait été assassiné. Sur ordre de la Présidence, on publiait copies et photocopies de quantités de rapports médicaux prouvant le suicide. Il y en avait même beaucoup trop. De gros titres nous apprenaient l'arrestation de Salah Nasr, le chef des Services de Renseignement, et de ses principaux collaborateurs, dont notre ami Hassan Aleech. Il fallait bien des responsables au « repli » comme on appelait officiellement la débâche ; on en avait donc livré une charretée à l'opinion publique parmi lesquels les patrons des S.R. accusés d'avoir failli à leur mission, dénaturé les faits dans leurs rapports, détourné à leur profit les fonds publics et même — horreur ! — torturé d'honnêtes citoyens parfaitement innocents.

Début novembre, un beau matin, on m'emmena chez le capitaine adjudant-major de la prison, ou Krahl-Urban m'attendait.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Wolfgang, me dit-il tout de suite. Je vous ai parlé des efforts incessants déployés pour obtenir votre élargissement, efforts gigantesques, je puis l'assurer. Récemment encore, les Égyptiens ne voulaient même pas en discuter ; mais aujourd'hui, ils sont en principe d'accord pour vous libérer. Cela ne saurait tarder.

Je ne puis qu'articuler avec peine :

— En parlant de moi, vous songez également à Waltraud, bien sûr ?

— Oui, naturellement ; mais pour elle aucun problème ne se pose ; elle a pratiquement fait son temps. En ce qui vous concerne, interviendra, semble-t-il, une remise de peine pour raisons de santé et vous serez expulsé, rapatrié en Allemagne.

— N'importe où… L'essentiel est de sortir de ce foutu pays.

— Vous en sortirez, soyez-en sûr.

— Et Victor, les autres ?

— Je ne puis rien affirmer, mais d'après ce que je sais, leur libération serait également acquise.

De retour à la Section 1, je transmis immédiatement la bonne nouvelle à mes camarades.

— Dans quelques semaines tout au plus, à nous la liberté !

— J'espère que tu as raison, me répondit Victor, sceptique. Mais tu sais, on en a entendu des rumeurs de libération, de grâce, d'amnistie… Alors, après quatorze ans d'espoirs déçus, on n'y croit plus guère.

— Mais ça n'a rien d'une rumeur, cette fois ! C'est une quasi-certitude !

— Attendons… Espérons aussi… Nous verrons bien.

Étonné, je dévisageai mon camarade. Son expression me fit mal et toute la journée je me maudis de mon manque d'intuition.

Au cours des jours suivants, je décelai un net changement d'attitude de mes geôliers à mon égard. Brusquement, je prenais de l'importance et ils semblaient perdre leur assurance habituelle en m'approchant. Mais rien ne venait et je commençais à douter, moi aussi. Noël arriva. Ma femme put me rendre une visite de deux heures qui eut lieu dans le bureau du directeur adjoint de la prison, Youssef Timraz. Waltraud, dans sa robe blanche, toute simple, de prisonnière, m'apparut, plus belle que jamais et, aussi, plus jeune qu'il me semblait l'avoir quittée ; sans doute parce qu'elle avait laissé pousser ses cheveux. Elle se jeta dans mes bras et nous restâmes un long moment incapables de parler. Timraz et Mohammed Subhi, le directeur de la prison pour femmes, qui avait accompagné ma femme, s'étaient détournés.

Assis sur le canapé, maintenant, nous nous racontions, en allemand, notre vie de prisonniers. Chacun minimisait pour l'autre ce qu'il avait pu endurer, s'étendait sur les anecdotes les plus gaies et se moquait des méthodes de

gestion égyptienne. Mais très vite, nous en venions au sujet qui nous tenait à cœur, notre libération. Je tentais de montrer le plus grand optimisme possible, disant la grande confiance que je plaçais en Krahl-Urban dont, pas un instant, je n'avais douté de la parole.

Trois semaines plus tard, le 14 janvier 1968, on me convoqua à l'hôpital de la prison où je retrouvai Victor et Philippe qui attendaient déjà et, survoltés, m'annoncèrent que nous allions passer devant une commission médicale qui recommanderait notre mise en liberté pour raisons de santé. On jugeait inutile de recourir à une telle comédie pour Robert car il avait accompli quatorze des quinze ans de sa peine et il pouvait bénéficier d'une libération anticipée de quelques mois.

On m'appela le premier à comparaître devant la commission composée de deux médecins inconnus de moi et présidée par le Dr Kamal Assem, médecin-chef de l'administration pénitentiaire. Ils me demandèrent mon nom, puis, sans même un semblant d'examen médical, ils rédigèrent un rapport aux termes duquel je souffrais d'un cancer au dernier stade de son évolution ainsi que de graves troubles cardiaques et que mon espérance de vie ne dépassait pas trois mois. Ils recommandaient donc mon élargissement. Après quoi, ils me prièrent de vider les lieux.

J'attendis donc dehors que se jouât la même farce avec Victor et Philippe. Quand ils sortirent à leur tour, on nous emmena tous trois, cancéreux et cardiaques à l'article de la mort, chez le directeur, Abdallah Amara qui nous accueillit avec un grand sourire, nous affirma que tous nos papiers pour la levée d'écrou étaient déjà prêts et qu'on n'attendait plus qu'une confirmation officielle de la date de sortie. Ce serait l'affaire de quelques jours, nous assura-t-il. Ces « quelques jours » s'étirèrent sur trois semaines et, naturellement, plus le temps passait, plus nous nous sentions nerveux.

Enfin, le 3 février 1968, on m'appela au bureau du capitaine adjudant-major qui se leva, vint au-devant de moi, main tendue, un sourire aussi large que faux aux lèvres.

— *Aoualane mabrouk !*… Le premier de tous, je tiens à vous féliciter. Vous êtes libre. Vous partez pour l'Allemagne ce soir.

« Vous êtes libre… » Combien de fois, tout au long de ces trois années, tournant en rond dans ma cellule ou affalé sur ma couchette, n'avais-je pas imaginé l'instant où j'entendrais ces trois mots ! Je me voyais alors bondir de joie ou m'écrouler sur une chaise, terrassé par l'émotion. Et voilà ! On

venait de me les dire. Mon vœu le plus profond se trouvait exaucé et je restais comme une souche. Cela tombait tellement à plat, que je m'étonnais de cette absence totale de réaction, de mon incapacité de manifester les sentiments qu'en principe je devais éprouver en pareille circonstance. Tant pis ; je n'y pouvais rien. Je m'entendis répondre d'un ton poli, banal, impersonnel :

— Je vous remercie, mon capitaine. Excellente nouvelle. Que dois-je faire, maintenant ?

— Vous vous présenterez au greffe où l'on vous rendra votre argent et vos vêtements civils. Vous pourrez vous changer dans un bureau vide, à côté… Vous prendrez dans votre cellule ce que vous désirez emporter et l'on vous escortera jusqu'à l'aéroport. Je suis heureux de vous voir partir, car vous nous avez créé bien des ennuis.

— Eh bien, voilà vos ennuis terminés et les miens aussi, j'espère. Suis-je le seul à être libéré ?

— Votre épouse l'est également, bien sûr.

— Et les autres gars ?

Il haussa les épaules :

— Ils ne se trouvent pas sur la liste, mais…

Après avoir récupéré l'argent qui me restait au greffe, je m'habillai. Je passai l'une des six chemises qui me restaient — je tirai mon chapeau aux agents du consulat qui avaient pris la peine de les faire blanchir avant de me les envoyer — et un costume sur les trois sauvés des griffes de ce voleur d'Ali Mansour qui, en principe, avait la responsabilité de ma garde-robe. Victor, toujours le premier à connaître les nouvelles de la prison, m'avait rejoint ; il m'aidait à faire ma valise et veillait à ce que je fusse correctement vêtu. Ensemble, nous retournâmes à la Section 1 prendre quelques affaires auxquelles je tenais et dire adieu aux camarades.

Pour la dernière fois, je traversai la cour intérieure, écrasée par l'ombre de ses hautes murailles. Mustapha Amin vint à ma rencontre et me serra la main, me souhaitant bonne chance.

— Il faut écrire un livre, me dit-il. Que le monde sache ce que sont les prisons égyptiennes.

Une dernière poignée de main et je tournai les talons. C'est alors que Hassan El-Hodeïby, le vieux chef des Frères Musulmans, qui réchauffait ses

os au soleil, assis sur un banc de pierre, se leva en soufflant et me dit de sa voix cassée :

— Laissez-moi vous souhaiter bonne chance, Monsieur Lotz. Je suis heureux pour vous. Que Dieu vous bénisse et vous protège, car vous êtes un homme bon.

Il posa sur mon épaule sa main qui tremblait et m'embrassa sur la joue. Je ne m'attendais pas à pareille émotion de sa part.

— Et les autres ? demandai-je. J'aimerais leur dire au revoir.

— Ils se trouvaient là il y a un instant, mais je crois qu'ils se sont retirés dans leurs cellules.

Il sourit tristement :

— Il ne faut pas leur en vouloir. Vous voir partir au bout de trois ans alors qu'ils sont là depuis si longtemps peut leur donner un peu d'amertume et d'envie.

Je pris congé de Robert et de Philippe qui n'avaient pas le droit de quitter le quartier des politiques, et, toujours accompagné de Victor, je me rendis chez le directeur qui faillit me démancher le bras, tant il mit d'énergie à me secouer la main en me souhaitant mille fois bonne chance.

Puis, mon escorte — trois commandants de la police — s'impatientant, il me fallut prendre congé de mon compagnon. Le directeur lui avait dit qu'il fallait attendre quelques jours pour qu'intervienne sa libération. J'espérais de tout cœur que de nouvelles déceptions lui seraient évitées, ainsi qu'à nos deux autres camarades. Ils avaient terriblement souffert après la campagne du Sinaï, en 1956, quand l'immense espoir qu'avait fait naître la victoire s'était éteint après une attente infernale. Victor ne cessait de rectifier mon nœud de cravate, de tripoter les boutons de mon veston et, en fin de compte, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, la gorge nouée.

On me passa les menottes et je grimpai à l'arrière d'un camion de la police qui m'emmena au bureau des passeports du ministère de l'Intérieur, en plein centre du Caire. Là, je retrouvai Waltraud.

— Ça y est ! m'écriai-je tandis qu'elle tombait sur ma poitrine, me serrait dans ses bras.

Un moment plus tard, le Dr Bartels, le nouveau consul d'Allemagne, nous rejoignit. Il paraissait soulagé de constater qu'aucun accroc n'avait, au dernier moment, retardé notre élargissement. En poste depuis fort peu de temps, il avait déjà appris que les incidents de dernière minute étaient la

règle et non l’exception, avec les autorités égyptiennes. Il nous remit des fonds et nous déclara qu’on nous donnerait nos passeports et nos billets de passage à l’aéroport.

— D’ailleurs, je serai là pour votre départ, demain, ajouta-t-il.

— Comment, demain ? Mais nous partons à 16 heures, cet après-midi !

— Qui vous a raconté cela ? Votre avion décolle à 3 h 30 du matin.

— Hein ? Encore quinze heures à passer dans ce pays ?

— Allons !… On va vous mener à l’aéroport où vous attendrez dans une salle de transit. Avouez que ce sera tout de même plus confortable que ce que vous connaissez depuis trois ans.

— Je ne vais pas rester enchaîné tout ce temps ! protestai-je.

Et, faisant signe à l’un des policiers qui s’approcha :

— Dites-moi, nous serons obligés d’attendre plusieurs heures. Il faut m’ôter ces menottes. Je vous donnerai une livre à chacun.

Il réfléchit un instant, puis alla conférer avec ses deux collègues et l’officier qui accompagnait Waltraud.

— Enlève-les-lui, conseillait ce dernier. Que crains-tu ? Qu’il s’échappe ?

— C’est bon, décida celui qui paraissait être le chef : une livre maintenant, une autre à l’aéroport, pour chacun d’entre nous.

— D’accord.

Il me libéra, fit disparaître le cabriolet dans sa poche et, en échange, je lui tendis les billets de banque.

À l’aéroport, je lui remis les trois autres en entrant dans le hall. Nos quatre officiers saluèrent un « civil » qui attendait et dont toute la personne hurlait son appartenance à la police secrète.

— Ça va, leur dit-il. Vous pouvez disposer.

Puis se tournant vers nous :

— Bonjour, je resterai avec vous jusqu’au décollage. Voulez-vous me suivre, s’il vous plaît ?

Sur un signe de notre ange gardien, douaniers et policiers du contrôle des passeports s’écartèrent à notre passage et, sans avoir subi les formalités habituelles, nous nous retrouvâmes dans un salon de transit.

— Je ne vous ennuierai pas, nous dit l’homme. Je vais m’installer près de l’entrée et vous pourrez circuler dans la salle ainsi que dans le restaurant, en haut. Je vous prie seulement de ne pas adresser la parole aux autres

passagers. Dans votre intérêt, votre départ doit se faire le plus discrètement possible.

Et nous vîmes apparaître Hamdy, le greffier de Samir Nagy. Tout courbettes et sourires, il nous exprima sa joie de nous voir libres, puis nous expliqua que notre cher Procureur, retenu au tribunal, nous priait de l'excuser. Il aurait tant aimé venir lui-même nous dire au revoir ! Hamdy nous remit plusieurs objets personnels dont Samir s'était constitué le gardien et qu'il nous rendait en gage « d'amitié et d'affection ». Il y avait, entre autres, mon stylo, mon portefeuille, la caméra de cinéma de Waltraud et, chose incroyable, neuf bobines de films *non développés !* Quand, par la suite, je remis ces films aux S.R. israéliens, les gars restèrent sidérés. Qu'aucun Égyptien n'ait eu l'idée de visionner ces bandes, les dépassait.

— Nous n'en croyons pas nos yeux ! me dirent-ils.

L'appareil de la *Lufthansa,* venant de Karachi, atterrit à l'escale du Caire peu après minuit. Le consul, venu s'assurer que nous embarquions bien, restait assis à bavarder avec nous. Tout à coup, à voix basse, il nous raconta le caractère ahurissant de la négociation qui avait abouti à notre libération. Je secouai la tête, incrédule, tant c'était énorme, mais il nous assura de la rigoureuse authenticité des faits. Après la guerre des Six Jours, Israël avait refusé de rendre cinq mille prisonniers de guerre, dont neuf généraux, tant que Le Caire ne libérerait pas dix Israéliens qui languissaient dans ses prisons. Dans la liste, nous figurions, Waltraud et moi. J'en demeurai abasourdi. Ainsi, nous faisions l'objet d'un troc ! Depuis quelques semaines, les autorités égyptiennes n'avaient absolument plus aucune illusion sur ma véritable identité. Pour sauver la face, Nasser et les chefs de ses services secrets avaient dû — comble de l'ironie — conserver eux-mêmes ma couverture d'agent allemand, jusqu'au dernier moment, et élaborer ce filandreux prétexte de cancer pour me lâcher sans paraître céder.

Accompagnés du consul, de notre garde, d'une hôtesse de l'air et d'un officier de police en tenue, nous nous dirigeâmes vers l'avion. Au pied de l'échelle, le policier en uniforme nous remit nos passeports et s'écarta. Néanmoins, ne prenant aucun risque, il demeura près de l'appareil jusqu'à la fermeture des portes.

— Attachez vos ceintures de sécurité, s'il vous plaît…

Les moteurs ronflèrent, sifflèrent… Lentement, le quadriréacteur quitta l'aire d'embarquement et roula jusqu'en bout de piste.

— Ça y est, nous partons ! dis-je à Waltraud.

Non, nous ne partions pas. Le bruit des moteurs s'évanouit et du haut-parleur, la voix du commandant de bord tomba :

— Mesdames et Messieurs, nous vous demandons de bien vouloir patienter un moment. La tour de contrôle de l'aéroport du Caire ne nous autorise pas encore à prendre l'air. Notre départ risque d'être retardé. Je vous remercie…

Que se passait-il ? Est-ce qu'on ne nous libérait pas ? Les Égyptiens avaient-ils changé d'avis ? Nous nous regardions, Waltraud et moi, sans oser exprimer la terreur qui montait en nous.

— C'est un avion allemand, me dit-elle. Est-ce que, juridiquement, nous sommes en territoire allemand, ou bien peuvent-ils encore nous emmener ?

— Non, non, voyons… Nous sommes bien en territoire allemand.

Je mentais avec le plus de conviction possible. Je jetai un coup d'œil par le hublot. Je voyais bien une voiture de pompiers, dans les parages, mais rien qui ressemblât à un véhicule de la police.

— Qu'est-ce qui nous retient au sol ? demandai-je à l'hôtesse.

— Une petite formalité. Nous décollons dans une minute.

— Oui, me disais-je. *Vous* décollez dans une minute ; mais sans les Lotz.

L'attente se prolongeait. La minute s'étirait jusqu'à en faire vingt ; les vingt minutes les plus longues que j'aie jamais vécues. Puis, brusquement, l'avion frissonna ; les réacteurs sifflèrent ; une légère secousse et le quadriréacteur se mit à rouler, de plus en plus vite et, bientôt, il laissa derrière lui, au-dessous de lui, la piste. Waltraud m'étreignait la main de toutes ses forces.

— Je ne me sens pas bien, me dit-elle, dans un souffle.

— Détends-toi. Tout va pour le mieux, maintenant.

Et regardant par le hublot disparaître la terre d'Égypte, j'ajoutai :

— Ça y est… Voilà tous nos ennuis terminés une bonne fois, ma chérie.

— Oui… Enfin, on peut faire des projets d'avenir. Qu'allons nous faire maintenant ?

— D'abord, nous reposer ; longtemps. De longues vacances. Après, nous prendrons une décision. L'essentiel est que nous soyons de nouveau ensemble.

— Tu sais, cela me rappelle cette lettre que tu m'as écrite, juste avant le procès. Tu disais : « Les Lotz, heureux, vont refaire du cheval… »

— En effet, les Lotz, heureux, vont refaire du cheval, mais maintenant, en Israël.

— Tu te souviens de nos projets, Wolfgang : une maison à la campagne, une vie calme…

— Ah, oui : Lotz gentleman-farmer… Bien sûr et c'était sérieux.

— Ouf ! Maintenant que tu le confirmes, je peux me détendre. Je me demandais si tu n'allais pas me parler de notre prochaine mission.

ÉPILOGUE

Quatre ans ont passé depuis notre sortie de prison. Nous nous sommes installés en Israël, dans un village aux environs de Tel-Aviv. Waltraud a acquis la nationalité israélienne et parle maintenant couramment l'hébreu. J'ai fait valoir mes droits à la retraite et j'ai quitté l'armée ; je collabore à une grande agence de police privée qui traite, entre autres, des problèmes de sécurité dans les banques et l'industrie. Notre rêve s'est matérialisé : nous habitons une maison de campagne, avec nos quatre chiens, et nous y menons une vie heureuse, calme, confortable, qui diffère autant que le jour de la nuit, de celle trépidante, aventureuse de nos années égyptiennes.

À mon retour en Israël, on me montra des photos et des documents qui résumaient les résultats pratiques de mon travail en Égypte. J'ai ainsi goûté la satisfaction de savoir que j'avais, à ma manière, un peu contribué à nos succès de la guerre des Six Jours. Souvent, je montre à mes amis les neuf films de cinéma, non développés, que le procureur général a eu la bonté de me rendre.

Évidemment, nos déboires nous ont marqués de bien des façons ; surtout les années passées en prison. Par exemple, quand nous avons décidé des plans de notre maison, nous avons voulu de grandes pièces, car les petites nous rappelaient par trop nos cellules. Après notre installation, pendant des mois, je me levais la nuit et j'allais faire un tour au jardin, juste pour savourer la merveilleuse sensation que procure la liberté, le fait de pouvoir ouvrir une porte à volonté et diriger ses pas comme on l'entend…

Waltraud est restée agréable à regarder, pleine d'énergie et elle a gardé son irrépressible sens de l'humour ; mais la brutalité des interrogatoires qu'elle a subis et les années de détention ont quelque peu ébranlé sa santé. Pour ma part, j'ai pris du poids et je m'essouffle parfois après une rude chevauchée. À ce propos, l'équitation continue d'être l'une de nos passions. Quant à notre vie mondaine, Waltraud a édicté une règle à laquelle j'ai souscrit de tout cœur : n'ouvrir notre maison qu'à ceux que nous aimons vraiment. Si, de temps à autre, je dois inviter une relation d'affaire, je la traite ailleurs que chez moi. Notre hospitalité est strictement réservée à l'amitié.

Mes trois camarades israéliens de Toura, mariés, pères de famille, vivent à Tel-Aviv. Victor Lévy est ingénieur agronome, Robert Dassa étudie les sciences orientales et Philippe Nathanson est devenu photographe. Marcelle Ninio, libérée peu après nous, s'est mariée récemment et notre Premier

ministre, Golda Meir, l'a conduite à l'autel. Nous nous réunissons souvent, tous les six.

Retrouver la trace de tous ceux qui, peu ou prou, ont joué un rôle dans notre aventure égyptienne, n'est pas des plus faciles. Franz Kiesow travaille toujours hors d'Allemange pour *Mannesmann* ; Gerhard Bauch disparut soudain un moment et même les plus perspicaces et les plus tenaces reporters ne purent découvrir où il se trouvait. On le dit maintenant à l'ambassade d'Allemagne à Washington. Notre ami hollandais Hank Wenckebach, l'ancien directeur de la *Shell* au Caire, en retraite depuis quelques années, est venu nous voir, il y a peu, en Israël et a séjourné deux semaines chez nous. Au Caire, les rumeurs selon lesquelles j'étais un ancien nazi avaient quelque peu altéré notre amitié, les Hollandais ne portant pas, généralement, les hitlériens dans leur cœur. Au cours de sa visite, Hank nous rappela un incident survenu un jour, au Club de la Cavalerie, au Caire. En compagnie d'Égyptiens, nous prenions le café, sous une pergola, et, machinalement, de la pointe de ma cravache, j'avais dessiné sur le sable, à mes pieds, une croix gammée. Hank m'avait fait alors observer que ce symbole ne lui disait rien qui vaille ; jouant mon rôle, j'avais répondu d'un ton impertinent, qu'il avait marqué un temps de splendeur et de gloire. Furieux, il avait quitté le club et on ne l'y avait revu de dix jours !

Les parents de Waltraud ont connu de durs moments. Les trois semaines qu'ils ont passées en prison, au Caire, n'avaient guère amélioré la santé du père qui souffrait de diabète ainsi que de troubles cardiaques et pulmonaires. Certes, si l'on se réfère à ses méthodes habituelles, la Police secrète égyptienne avait agi avec une certaine correction à son égard ; néanmoins, il dut subir une opération chirurgicale après sa détention. De retour chez eux, à Heilbronn, en Allemagne du Sud, mes beaux-parents furent harcelés sans relâche par les journalistes et ils durent se barricader dans leur appartement. Quand ils s'aventuraient à mettre le nez à la fenêtre, les photographes les mitraillaient. Un reporter glissa un jour sous leur porte un chèque en blanc, signé, accompagné de ce mot : « Nous désirons une interview ; inscrivez vous-même la somme. » Un autre leur adressa un billet ainsi rédigé : « Cinq mille marks pour cinq minutes d'entretien. » En fait, à leur sortie de prison, je leur avais demandé de ne faire absolument aucune déclaration à un journaliste et ils respectèrent rigoureusement mon vœu.

Peu après notre retour en Israël, ils nous rendirent visite. Je l'avoue, en les attendant, à l'aéroport, je ne me sentais pas très à mon aise et je me demandais comme ils allaient réagir. Mettez-vous à leur place ! J'avais épousé leur bien-aimée fille unique, je l'avais emmenée loin d'eux, j'en avais fait une espionne et, pour finir, je l'avais précipitée dans un cul-de-basse-fosse, et eux avec, par la même occasion ! Eh bien, leur seul souci, en débarquant de l'avion, fut de s'inquiéter de notre santé et de savoir s'ils pouvaient nous être utiles. Je n'ai jamais entendu, de leur part, le moindre grief, la moindre remontrance.

Des Égyptiens que j'ai connus, au Caire, la plupart furent arrêtés, interrogés pendant des semaines, puis relâchés. Quelques officiers avec qui j'entretenais des rapports d'amitié furent exclus de l'armée ou admis à faire valoir leurs droits à la retraite. Il était vite apparu qu'aucun n'avait, en connaissance de cause, pris part à mes activités ; mais les autorités leur imputèrent à faute leurs bavardages inconsidérés et leur négligence dans leurs relations avec des étrangers. Ceux qui avaient accepté de trop nombreux et de trop coûteux cadeaux de moi se virent reprocher de toucher des pots-de-vin pour les services rendus ou les faveurs accordées. Tout cela, je l'avais appris par bribes, au cours de mes interrogatoires, de la bouche du procureur général Samir Nagy qui, un jour, fulminant, s'était exclamé : « J'écraserai cette vermine ! »

Je crains bien que ce pauvre vieux Youssef Ghorab fut celui que l'on accabla le plus. Dégradé, ignominieusement chassé de la police, jeté en prison où il resta plus d'un an sans jugement, il se retrouva sans pension ni retraite et il végète aujourd'hui à Damanhour, sa ville natale, dans le delta du Nil, où il possède une petite maison.

Johann von Leers est mort de vieillesse peu après notre départ d'Égypte. Le Dr Eisele, qui se droguait depuis des années, a fini par s'envoyer *ad patres* d'une dose exagérée de morphine, mort autrement plus douce que celle qu'il infligea à des milliers de déportés.

Les experts allemands ont tous quitté l'Égypte où les ont remplacés les Russes. En 1964, l'exode avait déjà pris de sérieuses proportions. Les uns abandonnaient leur poste par crainte des Israéliens ; les autres, parce que profondément écœurés de la pagaille tatillonne de l'administration égyptienne. Lorsque les Soviétiques débarquèrent en force, la production aéronautique et la construction de fusées cessèrent et les Égyptiens

remercièrent le dernier carré des spécialistes allemands qu'ils employaient. Aujourd'hui, on monte des Mig russes dans les usines d'aviation d'Helouan et les engins balistiques dont dispose l'Égypte sont fabriqués et fournis par l'U.R.S.S.

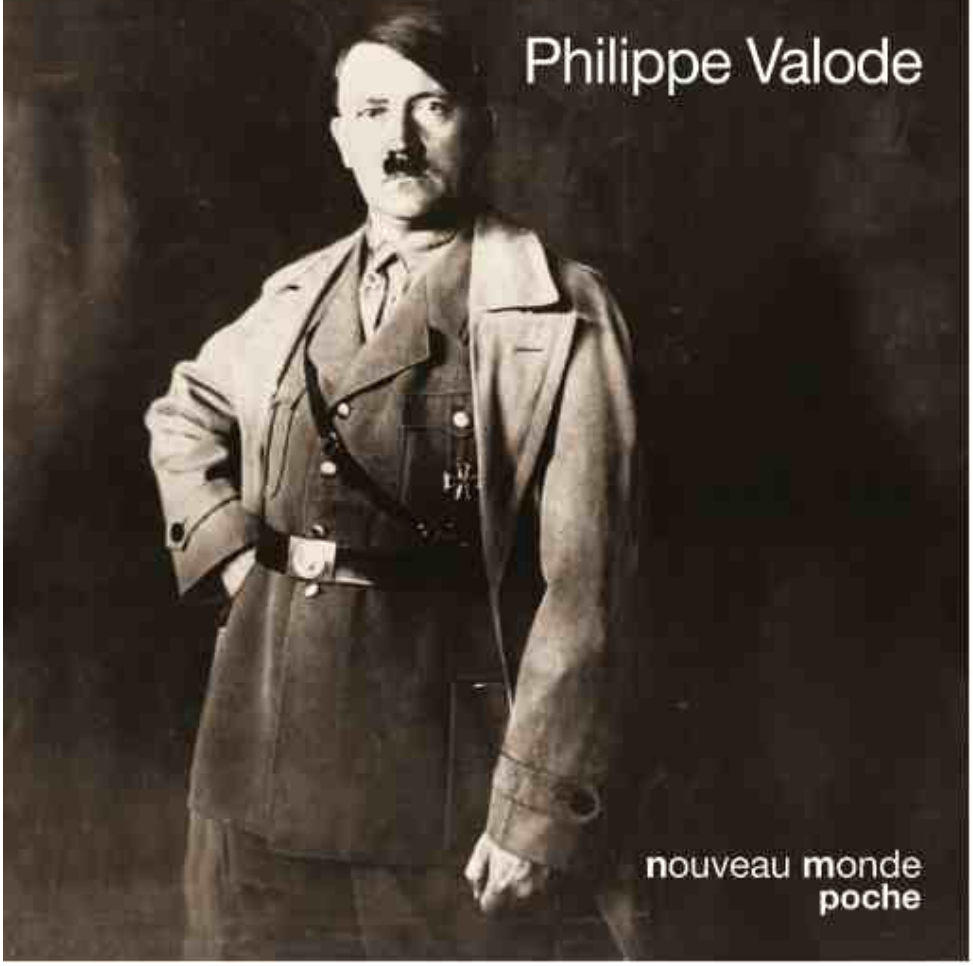
On nous interroge souvent sur nos sentiments à l'égard des Égyptiens, après notre expérience et, en général, on s'étonne que ni Waltraud ni moi n'éprouvions de haine pour ces gens qui considèrent, à tort, Israël comme leur pire ennemi, entretenant contre nous un conflit armé qui dure depuis un quart de siècle. J'ai reçu mission, pour ma part, de mener pendant plusieurs années, une guerre d'espionnage, une incessante bataille silencieuse dans la coulisse. Elle s'est révélée souvent dure, pas toujours agréable ; mais c'était le travail et il fallait le faire.

Comme beaucoup d'Israéliens, Waltraud et moi nous préférerions infiniment avoir, en l'Égypte, un voisin amical. Nous aimerions beaucoup revoir Le Caire, un jour. Cette fois, en touristes. En vrais touristes.

histoire

Hitler et les sociétés secrètes

Philippe Valode

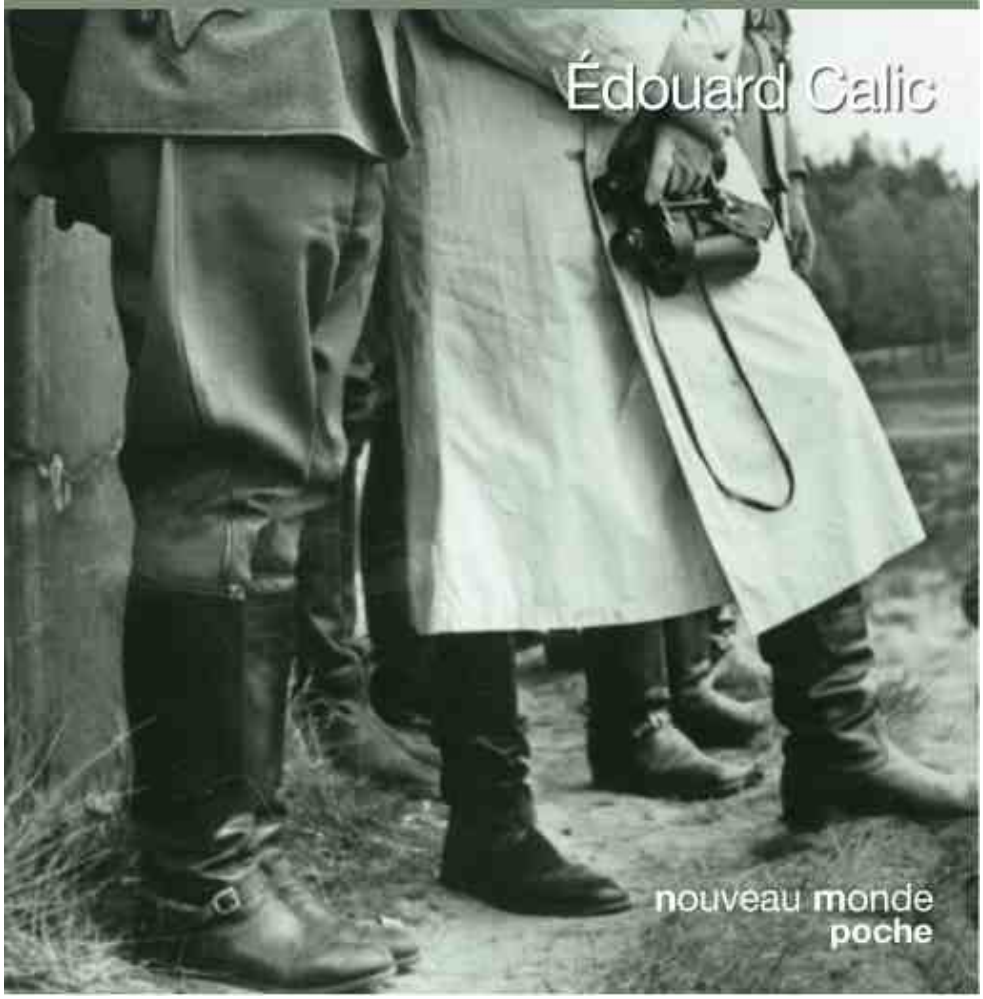


nouveau monde
poche

histoire

Himmler et l'empire SS

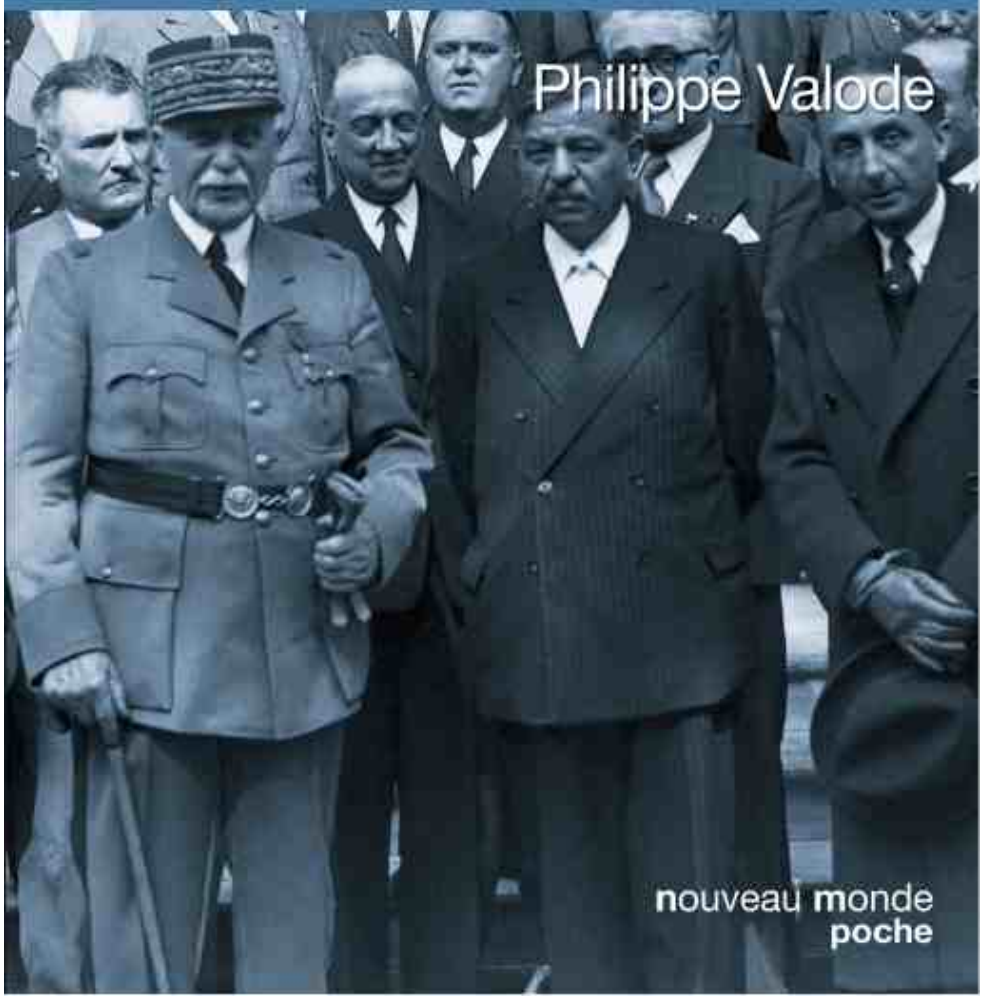
Édouard Calic



nouveau monde poche

histoire

Les hommes de Pétain



Philippe Valode

nouveau monde
poche

histoire

Maréchal Rommel
La guerre sans haine

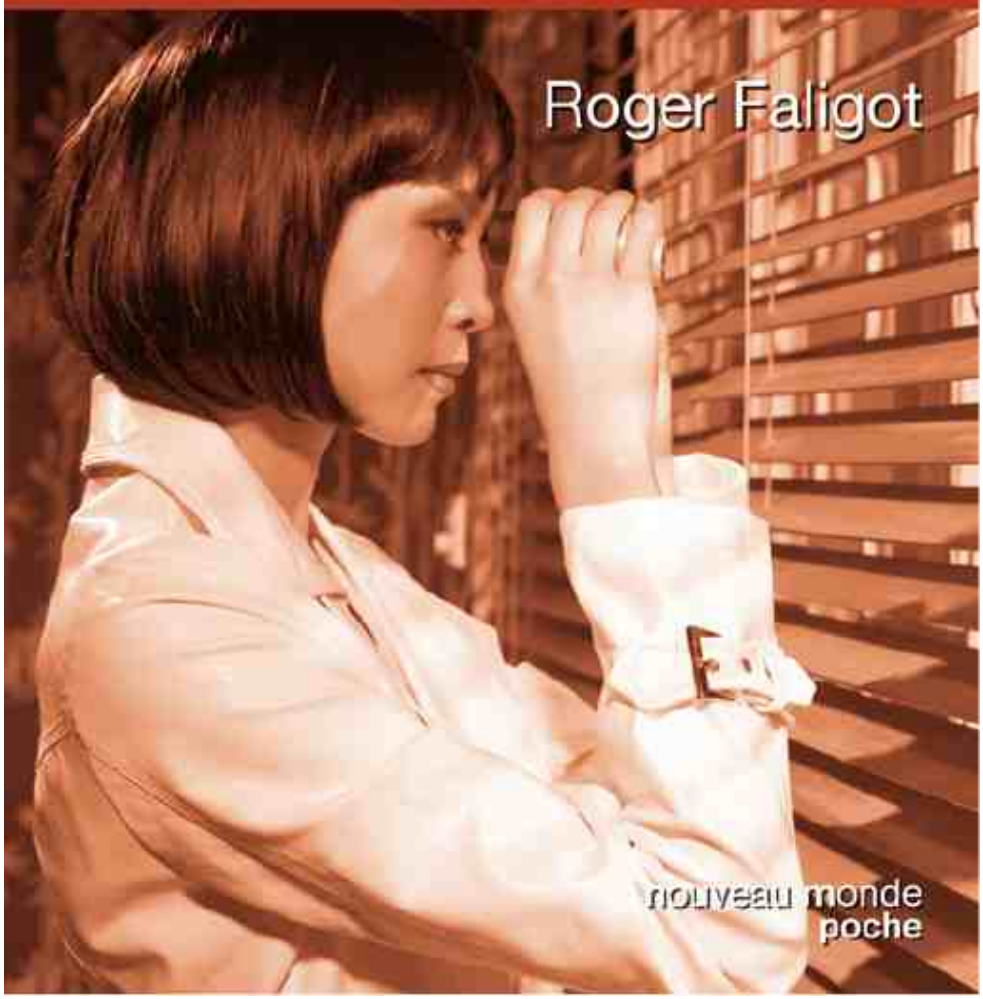
Carnets

nouveau monde
poche

document

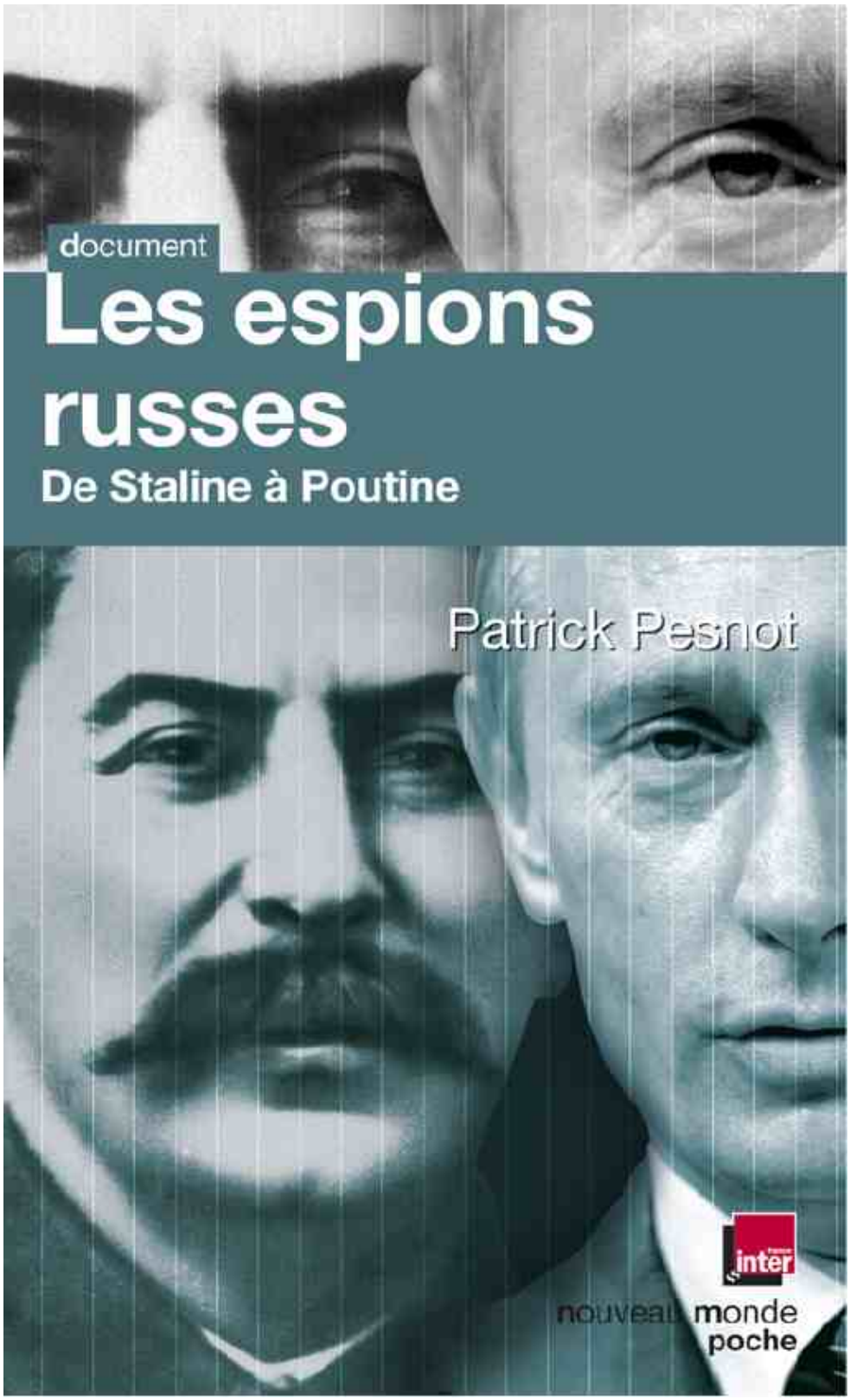
Les services secrets chinois

De Mao à nos jours



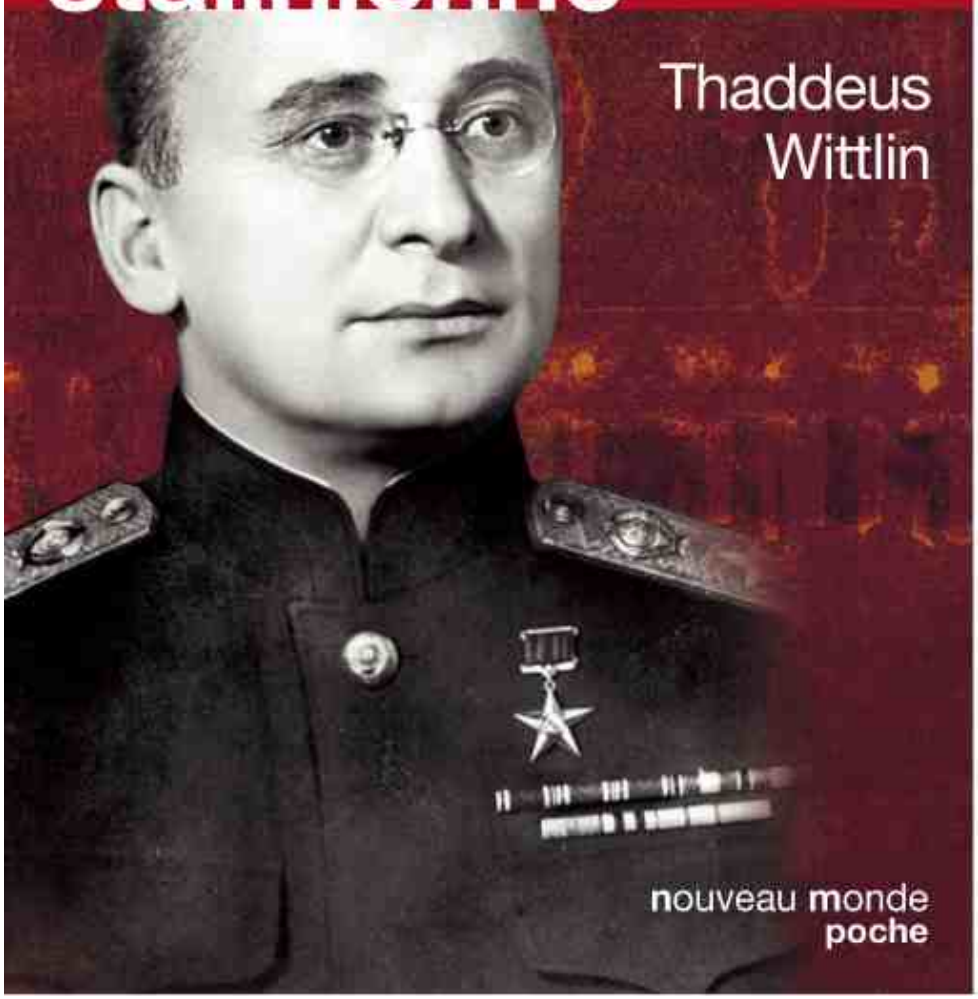
Roger Faligot

nouveau monde poche


document
Les espions russes
De Staline à Poutine
Patrick Pesnot
nouveau monde poche

histoire

Beria, chef de la police secrète stalinienne



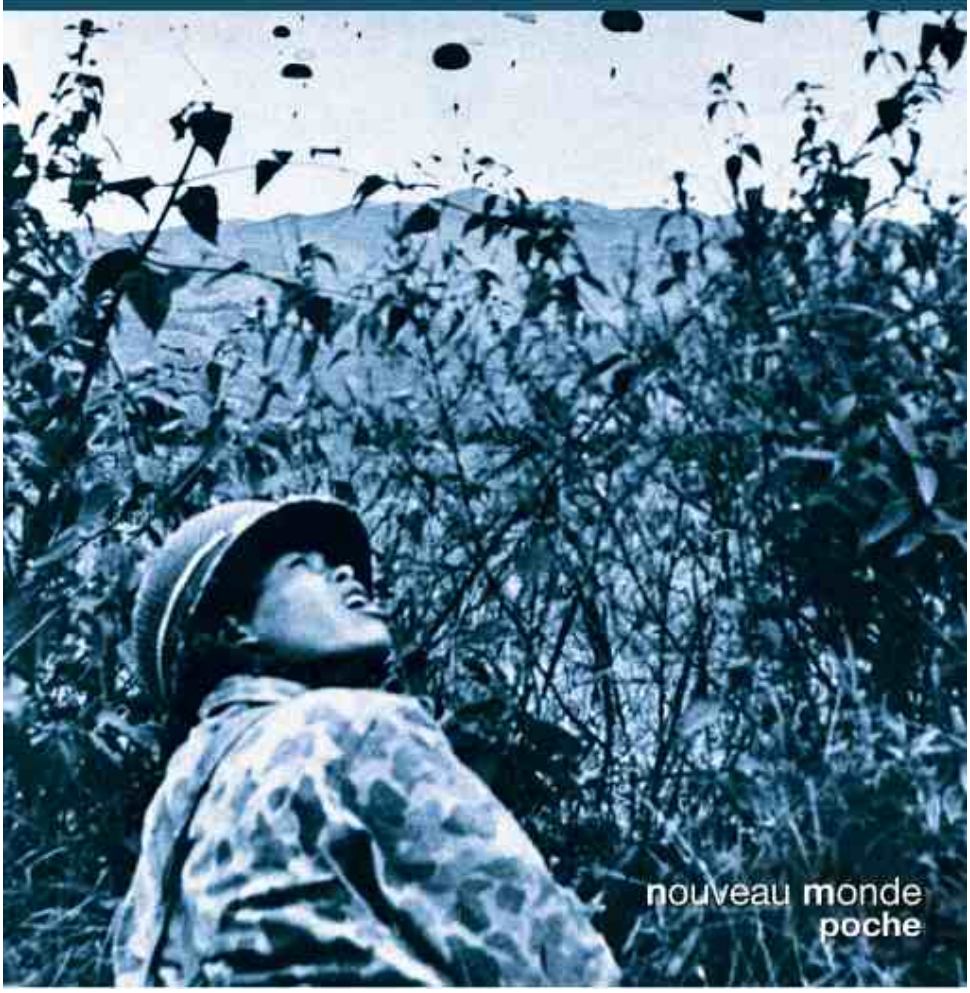
Thaddeus Wittlin

nouveau monde
poche

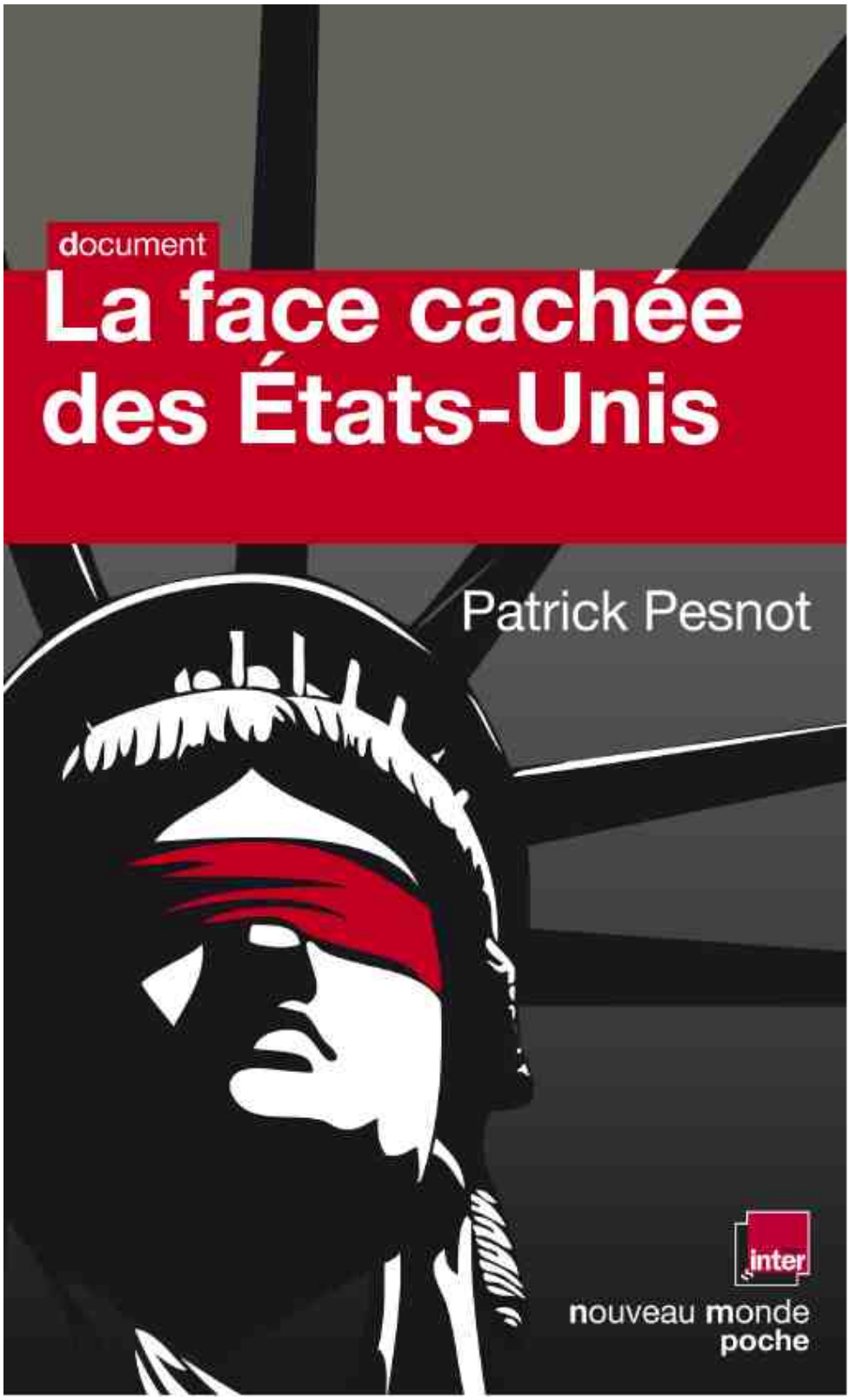
histoire

Dien Bien Phu vu d'en face

Paroles de bô dôi



nouveau monde
poche


document
La face cachée des États-Unis
Patrick Pesnot
inter
nouveau monde
poche

document

Les dessous de la Françafrique

Patrick Pesnot

Nouvelle édition AUGMENTÉE

inter

nouveau monde poche

nouveau monde
éditions

Au Caire, on les rencontrait dans les boîtes de nuit, les clubs hippiques, les soirées mondaines, une coupe de champagne à la main. Lui, Wolfgang Lotz, grand, blond, athlétique, ancien officier SS selon la rumeur et son épouse, Waltraud, germanique à souhait. À eux deux, ils surent conquérir la haute société égyptienne, et généraux, ministres, hommes d'affaires avaient table ouverte chez eux…

En 1965, ils sont arrêtés : Wolfgang Lotz n'est autre qu'un agent du Mossad !

Il s'agit sans aucun doute d'une des opérations les plus réussies des services secrets israéliens, qui leur ont permis d'obtenir des informations inestimables sur les forces militaires des pays arabes et sur les armes secrètes développées par des ingénieurs allemands. Des informations qui ont pesé lourd dans la balance pendant la guerre des 6 jours qui opposa Israël et ses voisins en 1967. Conscient de la valeur inestimable de ses espions et du travail accompli en sa faveur, Israël échangea les époux Lotz contre 5000 prisonniers égyptiens.

Voici un cas unique d'autobiographie par un maître espion d'Israël, un récit souvent rocambolesque mais toujours véridique.

Présentation d'Yvonnick Denoël, auteur des *Guerres secrètes du Mossad.*

Siège social : 21, square Saint-Charles – 75012 Paris
www.nouveau-monde.net – Tel : 01 43 54 67 43 – Fax : 01 43 54 03 60
Société par Actions Simplifiée au Capital de 60 600 euros –
RCS Paris : B 433 048 816

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library